

4-0

47045

A LA MÉMOIRE
DE
FRANCIS GARNIER

ces humbles pages sont dédiées

Lh²⁷
43105

FRANCIS GARNIER

SA VIE, SES VOYAGES, SON ŒUVRE

1839-1874

Par ÉDOUARD PETIT

Professeur agrégé au Lycée Janson de Sailly, docteur ès lettres.

« Les nations sans colonies sont
des nations mortes, étant des ruches
qui n'essaient pas. »

FRANCIS GARNIER.

Édition refondue et remaniée

MAURICE DREYFOUS & M. DALSACE

ÉDITEURS

20, RUE DE TOURNON, 20

1894

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

Le manuscrit allait être terminé ; quand un ami de Francis Garnier, son plus intime ami, M. J. Perre, ingénieur, nous apprit qu'il avait conservé toutes les lettres que l'explorateur lui avait adressées depuis la sortie de l'école navale jusqu'à son départ pour le Thibet. Il nous fit l'offre de nous les remettre et nous permit d'en tirer toutes les pièces nécessaires à la biographie de l'homme qu'il avait tant aimé, qu'il aimait tant encore. Ainsi, grâce à l'obligeance de M. Perre, il nous a été donné de tenir en nos mains, de lire, de dépouiller une correspondance qui a duré de 1857 à 1871.

L'importance de tels documents ne saurait échapper à personne. F. Garnier a adressé bien des lettres à bien des gens, mais surtout dans la dernière période de sa vie, quand il a joué un rôle politique et militaire. Mais l'on ne connaissait pas les projets, les plans d'avenir élaborés dans les années de jeunesse où il a lutté et souffert pour attacher la renommée à ses travaux. L'on ne pouvait étudier que la face extérieure de son caractère sans entrer dans le fond de sa pensée. Les lettres adressées à M. Perre sont un commentaire vivant des actes accomplis par le jeune héros.

Elles sont au nombre de cent huit ; elles touchent à tous les évènements où F. Garnier a été mêlé. Ce sont d'abord des rêves de conquête ; il ne s'agit de rien moins que de chasser l'Angleterre de ses colonies et que de lui arracher l'empire des mers. Puis la vie coutumière rappelle Garnier à la réalité ; ses idées se précisent ; elles s'appliquent à l'organisation de la Cochinchine, à la prospérité de la ville qu'il administre, Cholen.

La série des épîtres se poursuit par des billets affectueux, où l'amitié revendique ses droits. Elle se clôt par des notes précises d'une netteté remarquable sur le commerce des soies que Garnier veut entreprendre, notes que les commerçants ne parcourront pas sans en retirer une ample provision de précieux avantages.

Mais que Garnier se lance dans des projets parfois étranges, qu'il rédige des mémoires sur l'administration qu'il échange des paroles d'affection, qu'il songe à changer de carrière et soumette son dessein à son confident, en toute occasion il se montre grand, noble, généreux, foncièrement honnête, surtout bon.

Que l'on jette les yeux sur ses épîtres intimes, écrites soit au loin, soit au retour d'un voyage, sans prétention et sans apprêt, avec une familiarité abandonnée, et l'on apprendra à estimer et à chérir le conquérant du Tong-King. L'on sera surpris de voir combien diverses étaient ses aptitudes, combien riche était sa nature, et l'on saura combien son œuvre aurait été grande si elle n'avait pas été arrêtée par la mort !

Certes, le lecteur ne trouvera pas ici la correspondance entière de Francis Garnier. Bien des lettres concernant la famille ne pouvaient être livrées à la publicité, mais nous avons puisé abondamment dans le manuscrit. Là où nous n'avons pas pu tout prendre, nous avons fait choix des faits intéressants, sans nous permettre de changer ni un mot ni une virgule : le texte a été respecté scrupuleusement, absolument, sans atténuation.

Francis Garnier ne peut que gagner à être connu de près, dans sa nature intime, dans l'abandon des idées répandues comme au hasard par son exubérante fécondité. L'homme dans F. Garnier ne fait pas tort au héros ; il le rehausse et le fait aimer davantage parce qu'il était tout cœur.

Qu'il nous soit permis avant de terminer, d'adresser nos remerciements à tous ceux qui nous ont aidé dans notre tâche, à Madame François Garnier et à M. Léon Garnier qui nous ont autorisé à puiser dans l'œuvre de l'illustre explorateur, à M. J. Perre, à M. H. Gautier, à M. Levasseur de l'Institut pour la bienveillance qu'ils nous ont témoignée.

CHAPITRE PREMIER

Rôle de la France dans les explorations contemporaines. — Rôle particulier de Francis Garnier. — Sa jeunesse. — Le collège. — L'école navale. — Les débuts.

Il se produit, dans notre pays, un fait dont s'affligent les cœurs vraiment français. Jadis nous étions quelque peu contents de nous, chauvins, comme on disait au dehors. Les grands hommes de l'étranger étaient tout au plus bons à flatter nos célébrités même passagères. Dès qu'un des nôtres avait trouvé un rien ou quelque chose, hors des frontières, l'on était tenu de le couvrir de fleurs et de couronnes. Nous étions prêts à rompre des lances pour forcer le monde à l'admiration ; nous avions la sublime vanité de nos gloires. Aujourd'hui, les rôles sont renversés : les Français se font bénévolement les porte-voix des renommées étrangères. Le coq gaulois a la voix faussée. S'agit-il d'explorateurs, par exemple ? il ne chante que des noms anglais ou allemands.

Certes, il convient d'acclamer un Livingstone, un Stanley, un Nachtigal ou un Nordenskjöld, il nous faut reconnaître qu'ils ont conquis une large part sur le domaine de l'inconnu ; mais si nous offrons de justes hommages à leurs efforts et à leurs succès, si nous nous

inclinons devant ces nobles pionniers de la civilisation, sachons aussi ne pas méconnaître nos héros, et ne faisons pas bon marché de leur gloire. La France n'est pas restée en arrière dans le mouvement actuel ; elle a le droit d'être fière de ses enfants. Dans la lutte livrée de nos jours à la barbarie de l'homme et à l'inclémence de la nature, elle peut nombrer ses soldats avec un légitime orgueil.

Négociants, officiers, missionnaires, tous cherchent à ouvrir des voies nouvelles à l'influence et aux richesses de nos nationaux. Ils s'appliquent à fonder au loin de petites Frances unies à la grande par les intérêts et aussi par la reconnaissance ; ils prouvent enfin à nos détracteurs qu'il ne faut pas nous refuser le génie de la colonisation. Ce qu'ils poursuivent avant tout, c'est un but utile et pratique. Ils ne pénètrent pas dans des contrées inconnues par pure curiosité, pour y trouver du nouveau ; pour y contempler rochers, lacs et cascades, pour y courir maintes aventures qui produisent grand effet dans les journaux et les salons ; nos voyageurs ne sont plus des touristes comme autrefois, presque des promeneurs ; la géographie française a enfin renoncé au platonisme. Les explorateurs n'ont de cesse aujourd'hui dans une région nouvelle, qu'ils n'aient étudié son climat, sa faune, sa flore, ses richesses minières, les avantages qu'elle peut offrir à la métropole ; ils ne rebroussent chemin qu'après avoir amassé une ample provision de précieuses recherches. Aussi bien, si le commerce y gagne, la science n'y perd rien. Pour

n'être pas de purs savants et pour ne pas négliger les vulgaires soins du négoce, les explorateurs n'oublient pas les observations météorologiques, topographiques et autres : tout le monde y trouve son compte. L'on nous cherche bien un peu chicane par le monde, pour avoir perdu le souci des mers glaciales. Toutes les nations courent au pôle ou croient y courir, et nous nous tenons à l'écart. Mais un tel reproche pourrait n'être au fond qu'un éloge. A supposer que l'on découvre l'un des pôles, qu'y gagnera l'humanité ? Les relations entre les peuples s'accroîtront-elles ? Arrachera-t-on des hommes à l'erreur ou à la barbarie ? Non pas. Une énigme sera éclaircie, rien de plus. La France n'est point si ambitieuse que de prétendre déchiffrer le mystère des régions hyperboréennes ; elle laisse l'honneur de la découverte aux puissances du Nord. Elle aspire à un rôle plus modeste, elle s'en tient à des riens... tout bonnement à l'exploitation des colonies africaines, qui se sont si largement accrues à la conquête progressive de l'Indo-Chine orientale.

L'Afrique offre un magnifique champ à notre activité. Depuis douze ans que de secrets nous a livrés le Continent mystérieux. L'Algérie est explorée jusqu'à ses limites extrêmes. N'a-t-on pas parlé de remplacer les caravanes, « ces flottes du désert », comme disait le général Daumas, par des flottes véritables, et, les vagues de sable par des lames réelles ? Déjà l'on essaie de jeter à travers des espaces désolés un gigantesque ruban de fer et d'unir la colonie du Nord à sa sœur de

l'Occident. Ces tentatives sont peut-être de vaines imaginations, mais elles ont été conçues par le voyageur Soleillet, par l'ingénieur Duponchel et par ces illustres victimes mortes au champ d'honneur, Roche et Flat-ters. Il y a des erreurs qui valent presque des vérités, tant il faut de talent et de cœur pour les commettre. Aussi bien les idées vont vite, surtout si on les pousse. Les promoteurs du chemin de fer sénégalien n'en sont plus à espérer ; le gouvernement a ouvert un crédit. Bientôt les riverains du Sénégal échangeront leurs richesses avec les peuplades du Niger, et les marchandises, suivant la route de Gallieni, pénétreront dans le Soudan.

Envoyés de l'État et simples citoyens s'efforcent à l'envi d'emporter d'assaut la citadelle africaine. Les découvertes se succèdent ; les explorateurs luttent d'activité ; une ardeur fiévreuse les emporte en avant. Toutes les contrées voisines de nos possessions sont entamées. Ici, Olivier Pastré d'une part, de l'autre le docteur Bayol, parcourent le Fouta-Djallon et y signent un traité avec le souverain du pays. Là, Zweifel et Moustiers découvrent les sources du Niger : « Le Caput Nili quærerere », leur écrit l'amateur marseillais Verminck, « est depuis longtemps le mot d'ordre des explorateurs. Le problème est à la veille d'être résolu, mais celui des sources du Niger reste entier. Il est probable que bientôt l'attention publique se dirigera de ce côté. Eh bien ! prenons les devants et qu'à nous revienne l'honneur de cette initiative ! Si votre voyage

« réussit et amène d'utiles résultats, je désire que la France soit la première à en profiter. » Et sur cet ordre, Zweifel et Moustiers marchent en avant et ils arrivent à contempler les trois collines d'où sort « la tête de la grande eau. »

L'initiative privée s'est portée vers le Niger ; aussitôt, les missions de l'État vont reconnaître le cours de l'Ogoué. M. de Brazza n'a-t-il pas exploré le fleuve ? n'a-t-il pas, à travers mille dangers, mille obstacles, pieds nus, malade, blessé, atteint les rives du Congo ? Stanley, parti des embouchures, qu'a-t-il vu en arrivant à l'endroit où le Congo est navigable ? Il a vu le drapeau français, symbole de la paix et de la liberté, flottant sur les cases et les pirogues des nègres. Brazza « l'homme blanc, » ami des indigènes, avait devancé Stanley « le démon terrible. »

Aujourd'hui il y a un Congo français et qui s'organise. De là vers l'est africain, vers les grands lacs s'élancent missions et caravanes où s'illustrent les Maistro, les Nébast, les Mizon, tandis que le long du Niger, de part en part francisé, les Archinard, les Cousto, se couvrent de gloire, ajoutant la conquête à la découverte.

Depuis quelques années que de villes, que de contrées réputées inaccessibles sont occupés comme en se jouant par nos soldats ! Tombouctou, la ville sainte, est à nous. Le Dahomey n'a pu être défendu par ses marais, par son climat, par l'intrépidité de son roi contre la valeur, la tactique et l'endurance du général odds et de ses troupes. Madagascar, après avoir long-

temps résisté, a dû traiter avec nous et nous y avons installé un protectorat qui compense les pertes faites au dernier siècle dans l'Océan Indien, et qui nous y assure une position prépondérante.

Sans doute les adversaires que partout nous rencontrons, les Allemands, les Anglais continuent leur marche en avant, les uns par le sud, les autres par l'ouest, mais en cette Afrique où se livreront quelques-unes des grandes batailles économiques de l'avenir, nous possédons des situations stratégiques de premier ordre, d'où la pénétration au cœur des marchés est largement ouverte à nos commerçants.

En Asie, dans l'Indo-Chine, la France s'est taillée un domaine à part. Il est vrai que les Anglais s'étendent en Birmanie, mais nous occupons la Cochinchine, nous avons renouvelé avec Siam les traités de Louis XIV, nous tenons sous notre protection le Cambodge et nous exerçons une influence prépondérante sur l'Annam. Déjà le fleuve du Tong-King voit flotter sur son delta, grâce à l'héroïsme de nos marins, le pavillon aux trois couleurs et bientôt il apercevra nos navires remontant son cours jusqu'au cœur de l'empire chinois.

Et à qui doit-on ce splendide rayonnement de notre colonie Orientale ? C'est à des hommes dont les noms sont presque ignorés de la foule, et qui pourtant renouvellent là-bas les exploits guerriers des conquistadores espagnols et portugais du xvi^e siècle ! Parmi ces héros, à côté de Doudart de la Grée, de Dupuis, du docteur Harmand, brillent au premier rang les vaillants et les forts qui ont succombé sur les terres lointaines. Ils

ont suivi, ces nobles martyrs d'une folie glorieuse, la tradition que leur léguaient de hardis devanciers. Le passé offrait à leur émulation un magnifique idéal d'honneur et de gloire qu'ils ont su réaliser : Doudart de la Grèce, Francis Garnier et le commandant-romancier Henri Rivière ne pâliront pas dans l'histoire à côté de Cavelier de la Salle et de la Pérouse, les grands morts d'autrefois. Il n'est pas nécessaire d'être né au-delà de la Manche et du Rhin, pour sacrifier sa vie au triomphe de la civilisation : nos voisins n'ont heureusement pas le monopole du dévouement à la science.

Quelle belle et triste destinée à la fois l'existence de Francis Garnier déroule aux regards ! C'est une nature d'élite, un de ces êtres privilégiés qui unissent en eux les aptitudes les plus diverses, les facultés les plus nobles et les plus riches. Mathématicien, géographe, lettré et érudit, homme de science et de goût, il semble né pour les travaux lentement élaborés dans l'ombre et dans le repos. L'on croirait que, malgré son goût pour les choses de la mer, il se contentera de rédiger des rapports, de résoudre des problèmes, ou de décrire les scènes qu'il contempera au milieu des hasards d'une vie errante. Il ne trompe pas les prévisions, il les dépasse ; il tient toutes les promesses, mais, par un heureux effort de son libre esprit, il va bien au delà des espérances. L'écrivain correct, souple et élégant, se révèle explorateur de génie, étonne le monde savant par l'étendue et la portée de ses découvertes, puis se signale comme capitaine, emporte des villes d'assaut,

mais soudainement, meurt dans la pleine éclosion de son talent et de son intelligence, au milieu de sa gloire et de son triomphe. Il tombe, âgé de 34 ans à peine, sous les lances des Pavillons-Noirs, excitant les regrets de la France. Garnier, dont l'imagination se lançait dans un monde immense de projets et d'espérances, n'aura pas vu la réalisation de ses rêves patriotiques, mais il n'en restera pas moins, aux yeux de la postérité, comme le Dupleix, et un Dupleix plus heureux, de ces Indes Nouvelles, que cette fois la France ne se laissera pas arracher.

Saint-Etienne, le chef-lieu de la Loire, a eu l'honneur de donner le jour, le 25 juillet 1839, à Francis Garnier. Mais il ne vécut pas longtemps dans sa ville natale. Dès ses premières années, il se rendit à Montpellier, où sa famille était appelée à résider. Au sein de la cité savante, l'enfant respira l'air fortifiant de la vieille et saine littérature; il vécut dans une atmosphère tout imprégnée d'un goût pur et délicat. A peine âgé de sept ans, il entra au lycée de Montpellier; il y remporta maintes couronnes. Son intelligence, avide de tout connaître, se jeta sur tous les aliments qu'on lui offrit. Il n'imita pas certains écoliers qui s'adonnent exclusivement soit aux lettres soit aux sciences et tiennent dans un profond mépris tout ce que leur goût repousse. Géographie, histoire, mathématiques, langues vivantes : tout fournit matière à Francis Garnier pour des études réfléchies et fécondes. Il lisait avec acharnement. C'est au collège qu'il apprit les principes

de la langue anglaise qu'il ne prononça jamais fort bien, mais qu'il mania avec élégance, la plume à la main. Sur les bancs du collège s'accusaient déjà chez lui les brillantes qualités qui l'ont dans la suite caractérisé. Il avait cette fougue, cet élan, cet emportement vers l'idéal qui font les grands hommes. Il laissait déjà percer une volonté de fer.

Bientôt se déclara chez Francis Garnier « une irrésistible vocation pour la marine; l'adolescent se sentait déjà au cœur ce feu sacré, ce génie intrépide qui font les grands hommes de mer et les hardis explorateurs auxquels la science doit ses plus belles conquêtes (1). »

Il voulut entrer à l'École navale. Le concours de l'École de Brest est surtout difficile à cause de la courte limite d'âge imposée aux jeunes candidats. Il fallait — car aujourd'hui une plus grande latitude est accordée aux concurrents — qu'un adolescent de quinze ans fût une façon de mathématicien et d'écrivain, un écolier bien plus savant qu'un vulgaire bachelier. Francis se mit courageusement à l'œuvre. Les heures de la préparation, toujours si longues et si pénibles, lui furent rendues moins rebutantes par la contemplation de la Méditerranée qui se déroulait à ses pieds le long des plages prochaines. La mer l'attirait, le fascinait; elle satisfaisait, par sa beauté et ses caprices, à son penchant pour les aventures et à son goût inné pour la poésie.

(1) Notice sur Francis Garnier, par Auguste Tréve, capitaine de vaisseau.

Il ne fallait, du reste, rien moins que ce qu'on appelle la vocation pour résister aux instances, aux sollicitations pressantes de toute une famille. Nul parmi ses parents et ses amis n'encouragea Garnier à devenir marin. On lui montra les fatigues, on lui signala les périls de son métier. Il persista dans son dessein. On le menaça, on le punit, on le priva de ses livres bien-aimés qui servaient à le fortifier dans ses études nouvelles. Il ne fut que plus résolu à s'enfoncer dans sa détermination. Son père, qui l'avait vivement combattu, finit par céder devant une volonté si nette et si ferme. Mais ce n'était pas tout que de se préparer à l'École navale, il fallait que Francis en forçât les portes, qu'il prouvât aux récalcitrants qu'il avait vraiment trouvé sa voie. Grâce à sa facilité, en six mois il posséda le programme d'entrée. Le concours eut lieu, et le 1^{er} novembre 1855, Francis Garnier était reçu le onzième d'une promotion qui comptait cent candidats.

A l'École, Francis demeura ce qu'il avait été au Lycée, un bon et franc camarade. « Les études astronomiques, ce voyage des yeux dans l'immensité, et l'étude de l'hydrographie furent celles qui le captivèrent le plus ». Aux qualités intellectuelles, il joignait la force et la souplesse physiques, si nécessaires à un marin et qu'il développa, pendant deux années d'exercices ininterrompus, avec constance et obstination. Quant à son courage, à son mépris pour la mort, il en donna des marques en bien des occasions. Voici un fait entr'autres que nous a transmis la bienveillance de son

frère Léon, qui garde dans son cœur un culte si pur et si élevé pour le héros arraché à son affection.

Au moment où Francis Garnier faisait son apprentissage de marin à l'École navale, les élèves aspirants se livraient à des exercices et à des manœuvres qui les rompaient à la théorie et à la pratique de leur difficile profession. Chaque année, ils construisaient un navire, l'armaient, le gréaient et en formaient ensuite l'équipage pour effectuer un voyage de circumnavigation du nord de l'Angleterre aux premières côtes africaines.

Un jour de mauvais temps, Francis Garnier, chef des gabiers de misaine, à bord du *Faune*, corvette qui était l'œuvre commune des élèves, fut violemment précipité par un coup de roulis, de la hune sur le pont.

La chute eut pour conséquence une hémorrhagie pulmonaire qui mit en danger les jours du jeune homme et compromit gravement le poumon gauche. Ce poumon en resta sensible et donna lieu à des expectorations sanguinolentes jusqu'après le voyage en Indochine. Francis Garnier eut conscience de la cautérisation de cette blessure interne, après l'attaque du typhus, qui, dans le Laos, le mit encore une fois à deux doigts de la mort.

Pour en revenir à l'accident du *Faune*, le blessé fut transporté à l'hôpital de la marine à Brest, et soumis au traitement le plus minutieux. Les médecins et chirurgiens en chef de l'établissement se mirent en rapport avec un professeur de la Faculté de médecine de Montpellier, ami de la famille de Francis Garnier, et plusieurs consultations furent échangées.

Pendant qu'on s'efforçait de le guérir, le blessé faisait disparaître les remèdes qu'on lui ordonnait avec un zèle tout scientifique, et en faisait bénéficier le seul toilette. Les efforts des infirmières dévouées qui le soignaient ne purent le ramener à des pensées et à des actes plus révérencieux pour la Faculté.

Francis Garnier déclara qu'il *voulait* guérir et qu'il guérirait. Il guérit en effet et fut tout prêt à faire ses débuts dans la carrière qu'il allait courir.

Certes, il ne conviendrait pas de poser Francis Garnier en parfait modèle pour sa résistance aux ordres des savants docteurs. C'est tout au plus si les quelques ennemis que peuvent encore rencontrer les médecins l'applaudiraient pour sa défiance à l'égard des drogues et des onguents. Mais ne voit-on pas, par une telle aventure, que l'énergie, que le courage, que la fermeté poussée même jusqu'à l'opiniâtreté, forment comme le fond et la trame intime de ce caractère? Qui ne sent aussi que Francis Garnier a comme un pressentiment de sa glorieuse destinée? Il sait qu'il ne peut pas, qu'il ne doit pas mourir encore : il a foi en son talent, en son audace ; il veut les mettre au service de son pays et il ne saurait se faire qu'il trouve une mort anticipée sur un lit d'hôpital. Il guérira donc parce qu'il faut qu'il guérisse pour accomplir les vastes projets qu'il déroule et médite déjà sa jeune ambition.

Il ne songe pas encore aux explorations, aux découvertes ; mais dans sa tête germe une idée généreuse, une de ces idées folles que l'on aime à signaler chez un

olescent. Ses lectures, ses premiers voyages sur mer, ses récits de ses *anciens* lui montraient en tous lieux la présence de l'Angleterre. Il conçut pour John Bull et son Ile une haine vigoureuse. Il ne pouvait lui pardonner d'avoir supplanté au Canada, aux Indes, partout, l'influence de la France. Son cœur, fermé à l'intérêt, se révoltait contre la politique d'égoïsme et de froide ambition suivie par nos voisins. Il groupa autour de lui quelques jeunes gens et il songea, à 18 ans, à former une vaste association, une ligue des nations maritimes, contre l'Angleterre. La lettre suivante adressée par Francis à un condisciple, son plus intime ami, fait connaître l'état d'esprit où il se trouvait, et l'étendue de sa haine pour nos voisins d'Outre-Manche :

Vaisseau le Borda, 6 juillet 1857.

Je ne saurais trop remercier la providence, mon cher Joseph, qui t'a inspiré l'idée de m'écrire, car ta lettre a été pour moi un trait de lumière et peut devenir, si tu le veux bien, le présage du secours le plus heureux, de l'auxiliaire le plus utile que *nous* puissions espérer. Ce serait à mon tour, n'est-ce pas, de te dire : Devine si tu peux.

Mais mon dessein n'était point de t'intriguer en te parlant ainsi, car la chose dont je parle est trop sérieuse pour qu'on puisse s'en amuser comme d'un hochet d'enfant et je regrette de remettre à mon passage à Avignon une explication que sa longueur, le manque de

temps et le peu de commodité d'une lettre rendent inopportune ici.

Je te dirai cependant que s'il y a des industriels qui ont assez d'intelligence et de cœur pour s'attacher à l'appauvrissement matériel et moral de la protestante Angleterre, qui comprennent assez bien les intérêts de la civilisation et de la France pour vouloir diminuer son commerce et son influence, il y a aussi des jeunes gens qui ont assez de courage; d'énergie et de volonté pour travailler à un but encore plus difficile, idéal, diras-tu, mais non impossible pour eux, et ce but est de la renverser de fond en comble, de la rayer du rang des nations.

Quelle est l'âme jeune et ardente qui ne s'est point éprise, dans ses heures d'aspirations vers le beau et le grand, de quelque noble idée, de quelque but immense et magnifique ; quel est le jeune homme qui dans la solitude de son esprit, n'a point rêvé aux moyens d'obtenir cette pure et éclatante couronne de gloire qui ceint le front de ces philanthropes qui ont passé une vie obscure dans les plus pénibles labeurs pour améliorer le sort de leurs semblables ? Mais bientôt le tourbillon du monde et les intérêts égoïstes qui le gouvernement viennent effacer la vivacité de ces impressions, les ternir, les faire oublier et l'on perd, en devenant raisonnable, dit-on, ses illusions et ses caprices de jeune homme.

Pour ceux dont je te parle, il n'en a point été ainsi ; l'idée qui les a frappés a été celle de la civilisation en général, de la régénération de l'homme en certaines contrées, en particulier.

Voyez la France, arbitre de l'Europe et ne servant de son influence que pour le bonheur et la moralisation des peuples, voyez-la répandre partout où ses armes ont pénétré les bienfaits de la civilisation....., pacifiant tous les démêlés, apaisant toutes les querelles, faisant toujours entendre aux peuples d'outre-mer sa voix solennelle, quand il s'agit de faire respecter les droits de l'homme méconnus.

Regardez maintenant l'Angleterre étonner le XIX^{me} siècle de son influence et de ses extensions ; allez aux Indes, visitez ce pays ruiné et appauvri par les vols de la Compagnie anglaise ; voyez ses terres en friche, ses canaux desséchés, ses habitants abrutis sous un joug dégradant, privés de presque tous les droits de l'indigène et du citoyen, et demandez-vous si c'est là cette terre, centre autrefois de la civilisation asiatique, renommée par ses richesses, sa fertilité et le degré de puissance de ses habitants. Était-ce là le rôle que devait jouer une nation civilisée à l'égard d'un peuple vaincu. A-t-elle rempli les devoirs que sa conquête même lui imposait ? Allez partout ailleurs dans les colonies anglaises, vous n'y trouverez que misère, désespoir, travail forcé pour satisfaire une métropole insatiable. Interrogez l'histoire moderne : qui n'a pas été révolté lorsque le Parlement de Londres a déclaré la guerre à la Chine parce que son empereur interdisait à ses sujets l'usage de l'opium qui les tuait, et cela parce que cet édit diminuait un commerce dont l'Angleterre avait le monopole et le gain ? Quel est le cœur

honnête qui n'a point été indigné, lorsque profiter lâchement de la supériorité de ses armes, elle a forcé l'empereur chinois à révoquer son édit et à signer ainsi l'empoisonnement de trois cents millions d'hommes. Mais qu'importait à Londres, on avait quelques millions de plus ? Je ne dirai rien du rôle que le cabinet britannique a joué en Italie et y joue encore, des insultes que Lord Palmerston prodigue à un vieillard à cheveux blancs. Toutes les iniquités de la politique anglaise ont été du reste éloquemment dénoncées par M. de Montalembert en France et M. Brownson aux États-Unis et j'y renvoie.

Et voici ce qu'ont conclu de l'examen d'une situation que je n'ai pu t'esquisser que fort incomplètement les jeunes gens dont je t'ai parlé tout-à-l'heure, c'est qu'un pareil pays, tableau dégoûtant de désordres et d'immoralité, spectacle de toutes les misères, théâtre de tous les crimes qui peuvent affliger l'humanité et la dégrader, contrée qui souffle au monde la corruption, dont le gouvernement machiavélique a pour politique le mensonge et la lâcheté, que l'Angleterre en un mot, infâme creuset où l'on exploite la vie des hommes au profit d'un petit nombre, où *cent cinquante millions* d'hommes prodiguent leurs sueurs et leur sang pour enrichir encore et toujours les *deux millions* d'individus qui composent l'aristocratie et le gouvernement anglais n'ont pour lit que la misère, l'athéisme, le désespoir, la corruption et vivent et meurent comme des brutes. que ce pays, dis-je, qui offre en plein XIX^{me} siècle

[illegible]

dégradation de l'homme entreprise sur une aussi vaste échelle, doit-être mis au ban des nations pour faire cesser un si monstrueux abus de la force.

Ils se sont dits que l'Europe ne sera jamais tranquille et heureuse, tant qu'un pareil monstre s'agitiera dans son sein et y répandra son venin, et alors ils se sont dévoués à une tâche, lente, patiente, mais active, celle de l'abattre. En faisant appel aux nationalités méconues à l'indignation de tout homme à qui il manque, un but devant lui, dont l'énergie a besoin d'un aliment, ils ont espéré réussir. Un marin seul pourrait bien comprendre toutes les chances de succès du plan qu'ils commencent déjà à mettre à exécution ; aussi je m'arrêterai là, me réservant de te dire de vive voix ce qui ne peut ni ne doit entrer ici.

Nous échouons peut-être ; mais nous mourrons à la tâche et ce qu'aucune nation n'ose essayer de faire nous avons au moins la gloire de l'avoir entrepris. Quelques circonstances particulières du reste sont venues nous ouvrir les voies et nous marchons. Nous aiderais-tu ?

Mon Dieu, je le sais, l'entreprise paraît folle, de prime abord ; l'Angleterre est un colosse, dira-t-on ; oui, mais ses pieds sont pourris ; qu'on l'ébranle et il tombe. L'Angleterre à l'exécration universelle et l'opinion publique à notre époque fait et défait un empire.

Je ne t'en dis pas davantage. Ton cœur et ta raison pourront te dire le reste, et je m'y confie. Lorsque Tell et ses deux compagnons jurèrent dans l'ombre de ren-

dre la liberté à leur patrie, l'entreprise n'était-elle pas plus folle? nous, nous voulons rendre la liberté au monde et le monde sera pour nous, car il gémit et se plaint sous la contrainte pénible et les empiètements incessants qu'un nid de pirates et de voleurs devenus puissants exerce dans toutes ses parties.... »

F. GARNIER.

Un mois après, nouvelle lettre sur le même sujet. Francis suit, de l'école, les débats de la politique courante. Les journaux lui paraissent entrer dans une voie funeste : il ne peut comprendre que la Cour, et que le peuple se jettent dans les bras de l'Angleterre. Il éclate en reproches amers.

1^{er} Août 1857.

Pardonne moi, mon cher Joseph, d'avoir laissé sans réponse ta dernière lettre mais les embarras et les occupations qui précèdent des examens définitifs et un voyage assez long m'ont enlevé le plaisir que je me promettais en t'écrivant. Aujourd'hui mon intention n'est pas de t'écrire longuement car le temps me manque encore, mais bien de t'annoncer que partant de Paris mardi à 8 h. 30 du soir j'aurai bientôt occasion de me dédommager de ce silence forcé.

Tu as probablement lu avec le discours de lord Palmerston du 7 Juillet la réponse de Ferdinand de Lesseps et les commentaires des journaux français qui

sont absurdes et qui feraient par Dieu croire qu'ils ne savent point ce qu'a été et ce que sera l'Angleterre.

Quel stupide anglomanisme ! Ont ils donc peur de lui faire du mal à cette chère Albion qu'ils l'épargnent tant et qu'ils l'excusent même au besoin. Enfin Dieu protège la France !

J'ai toujours pensé, mon cher Joseph que la France ne suivait pas sa véritable ligne de conduite et qu'elle faiblissait aux devoirs que lui imposent sa position, son influence et ses antécédents. Mais je crois que cela tient à son gouvernement actuel et non à l'esprit lui-même de la nation dont l'opinion publique régit celle de l'Europe et peut par cela même conduire les événements. Je ne parle pas bien entendu de la presse quotidienne qui ne peut qu'approuver la conduite du gouvernement impérial, mais je parle des ouvrages isolés des voix éloquentes qui s'élèvent de temps à autre pour condamner et maudire la puissance corruptrice et déloyale qui est la honte de la civilisation et du XIX^{me} siècle.

Je ne t'en dirai pas davantage et te remettrai le reste d'une correspondance si inopinément et si heureusement commencée à la journée de mercredi prochain qui me verra à Avignon.

Ton dévoué

FRANCIS

Les examens de sortie, comme on a pu le lire au début de la lettre étaient terminés. Bientôt après Francis Garnier entra définitivement dans la marine,

avec l'aiguillette : il était aspirant de deuxième classe.

Il partit pour les mers du Sud sur la frégate l'*Alceste*, qu'il quitta dans le *Pacifique* pour la corvette l'*Eurydice*. Dans ces durs voyages, sous un climat de feu et dans des mers sans cesse soulevées par les tempêtes, il acheva de compléter son éducation de marin ; il apprit, en bravant chaque jour le danger, à le mépriser ; il apprit à force d'obéir, à commander. Jamais, aux heures les plus tristes de sa nouvelle existence, Francis Garnier ne regretta d'avoir choisi une profession aussi périlleuse : la mer devint son véritable élément. Il l'aima plus encore pour ses colères que pour ses longs apaisements ; il l'aima comme font les marins, mieux encore, comme font les rêveurs et les poètes. Homme d'imagination tout autant que de science, Francis Garnier se laissait aller au charme qu'exerce l'Océan sur quiconque comprend la nature. Il l'admira comme le plus beau et le plus grandiose spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler. Comme Henri Rivière, âme tendre et cœur délicat, il éprouva pour la mer une sincère passion.

Ses premiers voyages, ses courses lointaines où se trempa son énergie, on les peut suivre dans les lettres qu'il écrit soit de l'étranger, soit de France à son confident. Il conte ses aventures ; il analyse ses impressions. Il est rempli d'affection pour les peuples qui souffrent. Il émet des aperçus originaux sur l'état des populations dans l'Amérique du Sud. Il ne cesse pas de se déchaîner contre l'Angleterre qui, non contente de

tout posséder, opprime les peuples sans pitié. C'est ainsi que Francis écrira :

*A bord de la Constantine, rade de Valparaíso,
11 Mars 1858,*

« Ouf ! je respire, me voilà enfin arrivé au terme de mes pérégrinations et en un lieu où je puis me reposer tranquillement de cinq mois passés presque entièrement à la mer et tellement remplis que j'ai eu à peine un moment à moi pour réfléchir ou rêver un instant à mes destinées passées ou futures.

Pardonne-moi, mon cher Joseph, cette exclamation par trop nonchalante, cette entrée en matière qui sent encore la poussière et le laisser aller du voyage. Je suis comme un pèlerin fatigué qui après avoir cheminé longtemps seul, exposé aux vents et aux orages trouve enfin un charmant oasis sur sa route où l'accueille un ami. Avec lui il se repose de ses dangers et de ses souffrances, tandis qu'une douce causerie détend un peu son esprit concentré par l'isolement sans cesse en émoi sous le coup des incidents qui se sont pressés pendant son voyage.

Causons donc, si tu le veux, et si ta gravité d'homme sérieux ne s'offense pas de ma familiarité toute maritime. Je me rappellerai toujours le plaisir que me causa la réception de ta première lettre. C'était pour ainsi dire un encouragement qui venait aux premiers projets que balbutiait alors mon esprit, une aide inattendue qui

venait à ma rencontre, une voix qui se faisait entendre dans ma solitude, pour me dire que rien de ce que j'avais imaginé n'était aussi faux et aussi impossible que la froide raison pourrait à premier examen le faire croire. Je crus un instant que je trouverais en toi sinon un coopérateur complet, au moins un conseiller ardent et enthousiaste qui m'aiderait en les choses que ta position te rend à même de créer. Je me flattais peut-être beaucoup mais je n'en attendais pas moins avec la plus grande impatience l'entrevue qui devait d'abord me faire embrasser un ancien camarade et m'obtenir ensuite ta confiance et tes conseils.

Cette espérance fut déçue. Emporté pour ainsi dire par la rapidité des événements, je restai à peine quinze jours dans ma famille et sans avoir eu le temps de revoir même tous ceux que j'aimais, je repris la route de Paris et un mois après j'étais en mer. Après avoir visité successivement, les Canaries, Rio-Janeiro, Ste-Catherine, Montévidéo, et avoir jeté en courant un coup d'œil rapide sur ces côtes du Brésil si belles et si riches je croyais me reposer un peu d'une traite de trois mille lieues et étudier ce pays en révolution qui offrait le curieux spectacle d'une ville barricadée de rue en rue et se mitraillant d'une maison à l'autre, sur les terrasses couvertes d'orangers qui la ceignent d'une couronne de verdure. Vain projet ; la *Constantine* se trouvait à côté de nous sur la rade de la Plata en partance pour Valparaiso et mon humeur aventureuse me représenta le cap Horn et ses dangers célèbres, le Chili

et ses côtes enchantées que dominant les Cordillères, la Californie et ses pionniers ; Taïti et les grâces de ses habitants. Je n'y puis résister et trois jours après mon arrivée je revoguais de nouveau vers les solitudes glacées des mers du cap Horn. Cette nouvelle traversée a duré deux mois ; et ce n'est que depuis le 5 Mars jour de mon arrivée ici que j'ai pu enfin arrêter ma course et jeter un regard derrière moi, cherchant la France dans le lointain ; mais hélas elle avait disparu.

Livré donc à la réflexion et à l'étude, à l'observation des faits en ces pays étrangers, où les populations neuves et intelligentes savent apprécier avec impartialité et sans parti pris tous les événements qui ont du retentissement en Europe, j'ai pu me former une opinion nette et exempte de préjugé sur les influences respectives de la France et de l'Angleterre en ces lieux reculés. Les pays d'où la vieille Europe tire ses richesses et dont les productions vont alimenter les sources de son industrie et de son commerce, ont un avenir immense. A la race colonisante qui s'est formée après la conquête de la lie d'émigrants venue d'Europe à succédé une race d'indigènes issue de la première mais épurée, pleine d'un juste sentiment d'indépendance et de nationalité, et suivant d'un pas ferme et non attardé tous les progrès, toutes les découvertes qui jaillissent du centre des lumières, de Paris ou de Londres. D'une grande susceptibilité, par cela même qu'elles sont encore faibles, toutes les républiques naissantes de l'Amérique occidentale, ne peuvent supporter l'arrogance des comodores Anglais

qui mettent tout en révolution pour un homme seul que l'on a osé châtier de son impudence, lorsque cet homme seul est anglais (la chose est très commune). Au contraire elles comblent d'égard tout ce qui s'abrite sous nos couleurs; car l'urbanité française, l'obligance de tous nos commandants à l'égard de la marine naissante du Chili ou du Pérou, ont concilié partout tous les suffrages. Ces tendances à peu près générales englobent aussi le commerce, la marine de guerre Américaine dans la même antipathie que l'Angleterre. Du reste ces deux puissances rivales quoique d'une même origine se haïssent tellement qu'elles ne peuvent qu'approuver chacune pour sa rivale les sentiments hostiles qu'on a pour toutes d'eux.

L'Angleterre ne vit que par son commerce; du moment que l'on en tarira les sources, elle périra, comme jadis elle a manqué périr lors du blocus continental. Il s'agirait par conséquent de recommencer ce blocus continental sur une échelle beaucoup plus vaste mais moins oppressive. Ce qui l'a fait avorter une première fois c'est qu'en fermant tout commerce à l'Angleterre, on privait toute nation de ses produits. Aujourd'hui, il faudrait enrichir les nations des produits arrachés au monopole de l'Angleterre et par conséquent les faire se réjouir de sa chute. La question deviendrait alors d'un intérêt général et serait au trois quarts résolue.

Des écrits éclairant alors le commerce sur les véritables causes de la prospérité maritime des anglais, sur

les moyens par eux employés pour mettre le succès de leur côté, sur les fraudes et les extorsions qu'ils commettent journalièrement, pourraient en les mettant à l'index d'abord, puis en facilitant aux autres marines le bon marché qu'eux seuls savent trouver, leur créer nulle concurrence redoutable et nuisible : en cela la rivalité américaine et anglaise pourrait beaucoup servir.

En profitant des tendances anti-anglaises de la plupart des nations de l'Asie et de l'Amérique du sud on pourrait aussi faire avantager les autres nations en retour des protections ou des services rendus par les négociateurs de pareils marchés. Enfin on pourrait par la force détruire le commerce anglais dans les diverses parties du monde où rien ne le protège que son inviolabilité prétendue car un anglais croit partout se placer au premier rang quand il a dit je suis anglais « *Civis Romanus sum* ». Ce prestige disparaîtrait alors, et un fait qui prouverait que la première nation maritime du monde ne peut protéger son commerce contre un ennemi insaisissable serait un premier et grand coup donné à son crédit. Bien entendu la chose ne se ferait point à la sourdine mais au contraire bien ouvertement après un manifeste lancé contre l'Angleterre établissant nettement l'infâmie de son rôle, l'influence machiavélique de sa diplomatie passée et contemporaine et appuyée sur des faits irréfragablement prouvés tellement nombreux et concluants, surtout parce qu'ils seraient de notre époque, que toute conscience honnête

ne pourrait ne pas réprover et haïr la puissance qui a suivi et qui suit encore une telle ligne de conduite. L'association pour la réussite d'un pareil projet est presque formée. Les correspondants qui lui sont nécessaires dans toutes les parties du monde sont à peu près trouvés ; les matériaux et les documents nécessaires, elle les recueille pour son travail. Que lui faut-il encore ? l'aide de Dieu et les ressources matérielles. Si dans trois ans elle avait à sa disposition 50.000 francs de plus elle continuerait à cette époque par l'épée ce qu'elle aurait commencé par la plume. Voilà un résumé fort succinct de ce que j'ai entrepris avec quelques camarades. Comme tu peux en avoir assez, j'en reste là pour aujourd'hui, en attendant de te donner de plus amples détails si tu me les demandes.

FRANCIS

Comme on le voit, l'idée qui le tient et qui le travaille, c'est d'abattre le drapeau britannique dans toutes les colonies où il flotte et où il abrite dans ses plis victorieux l'insolence et la cruauté tyrannique de l'Angleterre. Il ne parle de rien moins que d'armer en course comme les corsaires ; il voudrait imiter les exploits de Jean-Bart et de Surcouf. Plus tard, quand les années eurent apaisé ses premières ardeurs, quand il eut vu par quelles causes, par quel labeur acharné, par quelle merveilleuse persévérance, l'Angleterre avait conquis et agrandi son domaine colonial, il passera de la colère et de la haine, au respect, presque à l'admiration. Il

comprendra que notre patrie a beaucoup à apprendre de la nation rivale ; il la proposera souvent à son émulation. Il n'aima jamais l'Angleterre, il repoussa toujours ses offres, mais il comprit son génie et il s'inclina devant lui.

N'écrira-t-il pas un jour, dans un accès de colère, il est vrai : « Quel malheur que je ne sois pas Anglais. Je serais un homme honoré et puissant. Le guignon veut que je ne puisse me résoudre à n'être plus Français. »

Ne prononcera-t-il pas aussi à propos de l'Inde, ce magnifique éloge de l'Angleterre :

« Grâce au génie d'un Dupleix, les Français peuvent rêver pendant quelque temps la suprématie de toute cette vaste et riche péninsule. Mais une nation plus persévérante et plus heureuse recueille ce qu'ils ont semé ; l'Angleterre a enfin réussi à fonder, du cap Comorin à l'Himalaya, un florissant empire de deux cents millions d'hommes. Instruite par de dures leçons et une coûteuse expérience, elle a sérieusement entrepris de réconcilier la branche aînée de notre race avec ses cadets européens. Les préoccupations purement mercantiles ont fait place à des spéculations d'un ordre plus élevé. A la conquête matérielle a succédé la conquête morale, marchant le flambeau de la science à la main, s'attachant à détruire les préjugés, à dissiper les malentendus, conviant les vaincus à jouir de tous les avantages d'une généreuse civilisation. On ne peut s'empêcher d'admirer le magnifique ensemble de recher-

ches et de travaux qui ont éclairé les efforts de la colonisation anglaise. Des conquêtes ainsi justifiées sont un bienfait pour ceux qui les subissent, pour l'humanité tout entière. Ce sont les seules dont notre siècle devrait être témoin. »

Mais en 1858, à vingt ans, à l'heure des vifs emportements, il n'avait pas encore conquis assez d'empire sur lui-même pour étouffer la voix de l'amour-propre national ; il n'avait pas eu le temps d'apprendre à admirer un adversaire triomphant.

Au milieu de l'année 1858, Garnier revient des mers du Sud. A peine a-t-il touché terre qu'il a déjà la nostalgie de la mer et des aventures. C'est le moment où a lieu l'expédition de Chine. Il désire repartir, il veut prendre part à la lutte. Mais il n'obtient pas la permission demandée :

Rade d'Ilyères. — Suffren. — 10 Décembre 1858.

« Je suis encore en France, mon cher ami, et malheureusement pour longtemps encore. La destinée a voulu que l'homme aimât tout ce qu'il ne possédait pas et qu'il ne sentît le prix de ce dont il jouissait qu'après l'avoir perdu. Ainsi en est-il des marins. Idolâtres de la patrie et de l'étranger, la vie de France leur paraît monotone et dépourvue d'émotions et de dangers propres à la faire chérir, et eux qui ne songeaient qu'au retour, ne demandent maintenant qu'à revoguer vers de lointaines plages. C'est du moins ce que j'éprouve,

après deux ans de vie aventureuse, le séjour du *Suffren* et de la rade d'Hyères me semblent fort insipide, et je me sens fort malheureux de n'avoir pu réussir à aller en Chine. »

Le désappointement que lui cause le refus du ministère ne l'abat pourtant pas. Il conserve assez d'énergie pour supporter ce contre-temps et aussi pour rendre courage à son ami qui lui demande des conseils. Le caractère de Garnier dans l'âge mûr, en plein talent, est contenu tout entier dans ces quelques lignes qu'il adresse à son ancien camarade de classe :

« Faire défaut à la chance comme tu te le reproches dans ta dernière lettre est la maladresse la plus grave qui puisse faire manquer à un homme sa carrière et sa fortune. Établir patiemment et logiquement toutes les chances favorables et contraires que vous devez rencontrer, conserver précieusement les premières, en les augmentant s'il est possible, diminuer une à une les secondes, en les combattant avec un opiniâtre acharnement : tel est le seul moyen d'arriver sûrement, lentement, il est vrai. Que chaque matin, en se réveillant, on puisse se féliciter d'un pas de plus, d'un progrès nouveau accompli dans cette voie, et si la fortune vous manque, on ne pourra s'accuser d'avoir manqué à sa tâche. Avant toute entreprise et tout dessein, j'en agirai toujours ainsi ; sauf à y renoncer, si les chances mauvaises paraissent trop invincibles ou trop mauvaises. Chaque jour, je fais ce que j'appelle le bilan de ma destinée et s'il ne s'améliore que fort insensiblement en

un jour, en un mois, au bout d'un an le mieux sera sensible.

Courage aussi, ami ; tes voies sont plus faciles, ton chemin plus frayé que le mien ; ne te laisse pas entraver... par des considérations tirées d'un présent qui demain ne sera plus.... »

Il n'a qu'une crainte, c'est d'être inutile à la patrie, à la société. Il a le désir de ne pas traverser la vie sans se signaler par quelque action d'éclat. Il écrit à Joseph Perre :

« Je t'avouerai que je suis un peu étonné de la manière de comprendre la vie en France, surtout l'éducation. — Mais prends moi pour un sauvage qui revient d'autres mondes, si jamais je me lance à t'exposer mes théories là-dessus. Aujourd'hui, je me contenterai de te dire, à propos de l'esclavage dont tu te plains, qu'il en est ainsi pour les trois quarts des hommes ; ils passent enchainés à je ne sais quels stériles travaux préparatoires, qui amoindrissent leur intelligence en la localisant, les plus belles années de leur vie, sous prétexte de se faire un avenir. Et quand l'âge où les impressions sont vives, où l'imagination décuple les sensations, où les oiseaux chantent, où le ciel brille en nous, où la vie demande enfin à s'exhaler par tous les pores quand cet âge, dis-je, est passé, que l'âme est blasée sans avoir rien ressenti, quand le corps est décrépît sans avoir vécu, alors à la tête de *n* livres de rentes, époux d'une mégère et capitaines de la garde nationale du canton, ils s'en vont planter leurs choux dans quelque trou

qu'ils nomment leur parc et passent le reste de leur vie à discuter le prix du vin et des olives.

Ces hommes ont-ils été des *hommes* ? Qu'ont-ils senti, aimé ? Qu'ont-ils fait même pour la société ? — Car leur système a été l'égoïsme, froid, calculé, implacable, adoré sous la forme d'un écu.

Je m'arrête, car tu me dirais que c'est parceque j'ai 300 francs de dettes, que j'agonise le Dieu Dollar !

Ma mère a été mourante ! et je ne l'ai pas su. O ! absence, tu es bien le plus grand des maux !

Viens me voir, je te le répète. Ma chambre est assez grande pour nous deux. J'y vis frugalement, tu feras de même.

FRANCIS

A la fin de 1859, Francis Garnier est nommé aspirant de première classe. Il cherche une occasion de se distinguer, de sortir de la foule. Il apprend qu'un vaisseau à voiles, le Duperré, est destiné à prendre part à l'expédition de Chine sous les ordres du commandant Bourgeois. Il demande son embarquement à bord du voilier et obtient l'honneur de servir à pareille école.

Le 3 Janvier 1860 il écrit : »

Mon cher Joseph

« Je suis débarqué du *Suffren* et je passe sur le *Duperré* qui part le 9 pour la Chine, si tu veux venir me voir, dépêche-toi. Sinon écris-moi à ma nouvelle adresse. Duperré, Rade de Toulon. Je pars sans avoir obtenu la permission d'aller embrasser ma famille.

C'est un crève cœur. Il y en a souvent de pareils en marine.

Ton ami,

FRANCIS

La traversée du vaisseau fut signalée dit M. Aug. Trève, dans la notice qu'il a consacrée à F. Garnier, par un de ces traits de dévouement, qui, pour n'être pas rares dans la marine, n'en forcent pas moins l'admiration. C'est qu'ils s'accomplissent toujours froidement ; c'est qu'ils représentent une soudaine et la plus pure inspiration du cœur ; c'est encore, peut-être, que ces drames se passent sur des scènes dont les grandioses et si émouvants effets seraient difficilement reproduits...

« C'était le 30 mai 1860, à 11 heures du soir, par le travers des Paracels, en pleine mer de Chine ; le vaisseau filait cinq nœuds, la nuit était sombre.

Un cri, le plus émouvant de tous, « un homme à la mer ! » se faisait entendre, un aspirant, réveillé en sursaut, et comprenant ce qui se passe, se précipite à la mer par le sabord ouvert devant lui.

« Le *Duperré*, lui, a rapidement pris la panne, un canot est mis à la mer, un lieutenant de vaisseau — M. Coutellencq — s'y jette et vole à la recherche des deux hommes que menace un trépas trop certain, car, depuis la veille, le vaisseau est convoyé par des troupes de requins.

« Dix minutes d'une nouvelle attente s'écoulaient ; un bruit d'aviron se fait enfin entendre, et la brise jette à bord le cri : « Sauvés ! »

« L'aspirant, — c'était Garnier, — en se précipitant dans le sillage du vaisseau, avait été assez heureux pour retrouver la bouée de sauvetage coupée au premier signal, et, plus heureux encore, avait pu la conduire à celui qui luttait sans grand espoir, peut-être, et qui n'était autre qu'un jeune officier de cavalerie de l'état-major du général Montauban, M. de Neverlée (1).

M. le commandant Bourgeois, témoin de l'acte héroïque, en fit récompenser l'auteur. Francis Garnier, sur la proposition de son chef, fut promu, au choix, enseigne de vaisseau. M. le vice-amiral Charner, l'attacha à son état-major. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de Chine et put étudier le Peï-Ho et le caractère de la contrée. Dans la rade de Chéfou, sur la plage, il aida à la construction des canonnières de fer à fond plat destinées à forcer les défenses du fleuve. Il aida aussi au maintien des communications avec le corps expéditionnaire qui marchait sur Pékin. Il assista au pillage du palais impérial, il s'indigna contre un incendie barbare qui dévorait la plus riche collection des chefs-d'œuvre orientaux.

Quand l'expédition fut terminée, il suivit encore en février 1861, le vice-amiral à Saïgon, au sud de l'immense presque île formée par l'Indo-Chine, dans ce pays qui allait devenir sa seconde patrie.

(1) M. de Neverlée a été tué, à St-Cloud, pendant le siège de Paris.

CHAPITRE DEUXIÈME

Coup d'œil sur l'Indo-Chine. — Francis Garnier et la première expédition de Cochinchine. — Son administration à Cholen. — Ses premières publications. — Il provoque l'exploration du Mékong.

Qu'était-ce que l'Indo-Chine, au moment où Francis Garnier se trouva mêlé pour la première fois aux luttes qui ont permis à la France de s'y établir ? Qu'est encore cette immense presqu'île jetée ainsi que ses voisines l'Inde et l'Arabie comme un môle gigantesque au sein de la mer de Chine et de l'Océan Indien. Tant de problèmes sont posés dans l'Extrême-Orient, tant d'intérêts sont aux prises en ces lointaines contrées où les nations européennes rivalisent d'influence entre elles et combattent contre le Céleste Empire, tant d'efforts seront tentés et accomplis là-bas par Garnier, au nom de la patrie et de la science, qu'il est utile de faire précéder le récit de ses travaux, de ses exploits, et de sa mort, d'une courte étude sur l'Indo-Chine, de cette seconde patrie où va se mouvoir son ardente activité où, veilles laborieuses, fatigues incessantes, périls sans cesse renouvelés, il va tout supporter, tout oser pour doter la France d'un monde nouveau !

L'Indo-Chine est une terre qui mérite admirablement son nom. Elle est placée entre l'Inde et la Chine ; elle

semble osciller entre les deux et de toutes deux elle subit l'inévitable attraction. L'Indo-Chine occidentale est liée par la race et par la langue à la péninsule de l'Indoustan ; l'Indo-Chine orientale se meut dans l'orbite de la Chine.

Entre les deux vastes régions qui l'avoisinent, fortement attachée aux montagnes du Tibet et du Yun-Nan, l'Indo-Chine s'élance de ces racines vigoureuses, et pousse son tronc gigantesque, d'une si robuste hauteur, long de 1.200 kilomètres, entre la mer de la Chine et l'Océan Indien. Au Sud les éléments malais triomphent des éléments ethnologiques qui viennent du Nord, refoulent la race et les langues, soit de l'Inde, soit de la Chine. L'Indo-Chine est située au point où se croisent et se heurtent les courants orientaux.

Au point de vue commercial, elle occupe aussi une position privilégiée sur la carte. A l'ouest s'étendent les possessions que l'Angleterre nous a arrachées au XVIII^e siècle, au Sud les colonies hollandaises de l'Océanie, à l'Est l'Empire du Milieu, foyer d'incalculables richesses. Un navire vient-il du canal de Suez, a-t-il doublé le cap de Bonne-Espérance et cherche-t-il à gagner la Chine, le Japon ? il doit passer entre l'île de Sumatra et la presqu'île de Malacca, il doit s'engager dans cet inévitable couloir qu'emprunte tout le commerce du monde avec le Pacifique.

Différentes puissances occupent la péninsule à des titres divers. Indigènes et Européens s'y disputent la prépondérance.

L'Empire Birman s'étend au Nord-Ouest. Il a été morcelé, amoindri par l'Angleterre. Il recule sans cesse ses frontières vers l'intérieur ; il a été chassé de la mer. Il est séparé par de hautes montagnes du Tibet et du Yun-Nan. Il est assis dans la vallée de l'Irawady. Sur les bords de ce fleuve se pressent de vastes forêts, des rochers qui resserrent son cours, des villes, ou en pleine prospérité, ou tombées en ruines depuis des siècles. La capitale Birmane remonte sans cesse la vallée de l'Irawady. Jadis c'était Prome que possèdent aujourd'hui les Anglais, puis Pagan, qui étale ses ruines, puis Ava (la ville des bijoux), qui garda la suprématie pendant 400 ans ; puis Anarapoura qui n'exerça qu'une influence passagère, et qu'envahit le flot des Chinois adonnés au commerce et à l'agriculture ; aujourd'hui c'est Mandalay qui domine sur ses aînées depuis environ 45 ans. Mandalay est aux bords du fleuve. La cité comprend 3 enceintes carrées : dans l'enceinte centrale se trouve le palais et ses dépendances ; dans la seconde les demeures des grands et des officiers de la cour ; dans la troisième, les habitations du peuple. La banque est tout entière entre les mains des Arméniens ; les Chinois se livrent au commerce.

L'Angleterre qui s'est installée depuis 1826 aux bouches de l'Irawady n'a pas manqué d'explorer le haut bassin du fleuve. Elle a essayé d'envoyer, par la voie dont elle tenait une des extrémités, des missions dans la Chine méridionale. Elle a tenté sur l'Irawady ce qu'essayera Francis Garnier sur le fleuve voisin, le

Mékong. Le major Sladen a dû reconnaître que les bateaux à vapeur ne pourraient pas remonter jusqu'au Yun Nan, à cause des rapides et des tourbillons qui embarrassent les eaux.

La population de la Birmanie indépendante est de 15 millions d'habitants environ. Les Birmans, dévots, adorateurs d'un Bouddha ventru, instruits par des bonzes, s'abandonnent à la mollesse et à un honteux esclavage : la religion et le despotisme les précipitent dans une servilité si profonde qu'ils l'aiment et ne rêvent pas, dans leur muet et sombre effarement, un sort plus digne de l'homme et plus prospère.

A côté des Birmans, les Anglais n'ont pas négligé de se tailler une belle place : le pays était riche, les populations étaient douces et hospitalières, l'Inde toute voisine : ils se sont glissés dans l'Indo-Chine et peu à peu ont tâché d'en chasser les maîtres.

Tous les points les plus importants de la côte occidentale sont entre les mains des Anglais. Là, comme dans le monde entier, ils savent choisir les plages les plus sûres, y planter le drapeau britannique et y fonder des comptoirs qui demain seront des villes.

En 1826, la Compagnie des Indes, après avoir vaincu la Birmanie, se fait céder l'Aracan et le Ténassérin. En 1849, à la suite d'une nouvelle lutte, l'Angleterre s'empare du Pégou.

L'Aracan, l'ancien rivage de la Birmanie, est rapproché des bouches du Brahmapoutre et du Gange. Il permet aux Anglais de posséder une ligne presque inin-

terrompue de colonies, et de faire du golfe du Bengale un lac anglais. L'Aracan n'est pas très riche; les habitants cultivent la terre mollement et ne lui arrachent pas tout ce qu'elle pourrait donner; on n'en tire pas moins l'indigo, le poivre rouge, la canne à sucre et le riz. Aracan, l'ancienne capitale, qui comptait 100.000 âmes au commencement du siècle, n'en a plus que 33.000 et montre une surface jonchée de ruines que surplombent encore quelques belles pagodes. La capitale anglaise est Akyab.

Le Pégou qui fait suite à l'Aracan embrasse les bouches de l'Irawady. C'est une contrée d'une végétation luxuriante. Après que les eaux du fleuve sont rentrées dans leur lit gonflé par la crue, dans le limon qu'il a déposé, l'indigo, la canne à sucre, le riz, poussent en abondance. Les vieilles villes birmanes ont été détrônées par Rangoum (605,000 h.) qui est bâtie sur un des bras du delta et où réside le gouverneur.

Le Ténassérin, longue et étroite bande de terrain, s'étend du Pégou jusqu'à l'isthme de Kraw que l'on parle de percer pour établir une communication entre le golfe de Siam et le golfe du Bengale. Ce pays ne vaut pas le Pégou. Il n'est guère fertile qu'à l'embouchure du Salouen, fleuve parallèle à l'Irawady et au Mékong. Là s'élève la ville de Moulmein qui a 70.000 âmes.

Au sud du Ténassérin, la presqu'île Indo-Chinoise va s'amincissant et s'effilant à la rencontre des îles de la Sonde. Bien des principautés indépendantes, bien des

sultanies, malaises ou indigènes, se sont fondées à l'extrémité de la péninsule, mais toujours à côté d'elles, près du suzerain de Pérak, de Salangore, de Djohore, les Anglais ont établi des factoreries, ont bâti des cités. Naturellement, ils se sont installés aux meilleures places. Ils bordent de leurs possessions le détroit de Malacca; ils tiennent les clefs de ce passage, qui de l'Océan Indien et du golfe du Bengale conduit au golfe de Siam et à la mer de Chine. Ils attachent même une telle importance à ces colonies relativement récentes, qu'ils les ont groupées sous une dénomination fort significative, vraie marque de leur utilité : *gouvernement des détroits* : *streets government*.

Du Nord au Sud se succèdent l'île de Poulo-Pinang, fraîche et salubre; sur la côte, la province de Wellesley. La ville de Georgetown, qui date de peu d'années, contient déjà 60.000 habitants. Puis c'est Malacca, dont les églises en ruines servent d'entrepôts et où se pressent 25.000 Anglais, Malais, Chinois et métis portugais.

« L'importance de Malacca, dit M. Gasquet dans son excellent cours de géographie, l'importance de Malacca a passé tout entière à Singapour, dans un îlot situé à l'extrémité de la presqu'île. La situation admirable de Singapour, où se croisent les routes de l'Inde, de la Cochinchine, de la Chine, de Batavia, des Philippines, de l'Australie, a été choisie par sir Stamford Raffles, qui déclara Singapour port franc. A vrai dire, Singapour est un vaste quai de débarquement, un entrepôt, un bureau d'informations. Là s'équilibrent toutes les

variations économiques du commerce de l'Extrême-Orient, et les marchandises sont dirigées vers le point où les prix sont le plus rémunérateurs. Rien de plus curieux que la population très mêlée de Singapour : on y voit des Malais, pêcheurs et bateliers, des Hindous, des Klings du Coromandel, des Arabes et des Persans, des Javanais, surtout des Chinois. Singapour semble une colonie du Céleste-Empire. Les Jaunes y sont 55.000, là comme partout, patients, laborieux, industriels, accaparent tous les petits métiers, et même la banque et le grand commerce. Ce sont eux aussi qui cultivent autour de la ville les légumes et le poivre, qui exploitent les forêts de l'intérieur ; ils y rencontrent de terribles ennemis, les tigres qui, friands, dit-on, de chair humaine, franchissent à la nage le détroit pour faire parmi les colons de nombreuses victimes. Singapour compte 110.000 habitants. »

Si l'on double le cap Romania et que, en suivant la côte, on se dirige vers le Nord, on aborde au royaume de Siam. Les rivages sont bas, couverts de marais, bordés de palétuviers qui cachent au navigateur la vue du littoral. Tout au fond du golfe de Siam, le Meinam, fleuve considérable, mais moins puissant que l'Irawady et le Mékong, ses voisins d'Occident et d'Orient, débouche dans la mer. Il est sujet à des crues semblables à celles du père des eaux, le Nil.

Non loin de l'embouchure, à un coude du fleuve apparaît Bangkok, la capitale du royaume « la Venise bouddhique de l'Extrême-Orient. » « Bangkok paraît magni-

fique quand on la voit du fleuve, avec ses palais et ses temples ; mais l'enchantement cesse dès qu'on pénètre dans les mille canaux étroits et puants qui découpent les ilots sur lesquels elle se dresse, dans ses ruelles fangeuse, dans ses huttes sordides. En revanche, le palais royal est un assemblage d'une multitude de petits édifices élégants, ornés de dorures et de peintures, au milieu desquels se dresse majestueusement le Mahaprasat, avec ses quatre façades, ses toits en tuiles vernissées, sa décoration de sculptures et la haute flèche dorée qui le surmonte. Les pagodes royales sont aussi des constructions d'une splendeur dont on ne se fait pas une idée en Europe, et il en est plusieurs qui ont coûté jusqu'à 4,000,000 de francs. Ce sont de grands monastères où logent quatre à cinq cents talapoins (moines), avec un millier d'enfants pour les servir, et qui renferment dans leurs vastes enceintes des jardins, des étangs, des canaux, des belvédères, des pyramides dorées et revêtues de porcelaines, des idoles colossales, tout étincelantes d'or et de pierreries. (1) La ville peut compter de 5 à 600,000 habitants.

Tout le mouvement commercial du royaume est concentré le long du Meïnam. Le riz croit en abondance dans les terres fréquemment noyées qui accompagnent ses rives. L'on peut charger chaque année jusqu'à quatre cents navires de la précieuse denrée. Les Siamois s'occupent peu d'affaires. Ils n'aiment qu'à se couvrir de bijoux et n'estiment les gens que d'après

(1) De Fontpertuis. *Siam et Cambodge*.

leur embonpoint. Le clergé les domine, comme les Birmans.

L'intérieur du Royaume est occupé par le Laos : c'est le pays traversé par le Mékong et le haut Meï-nam ; c'est la contrée sauvage où Francis Garnier s'aventurera bientôt avec la mission française dont il sera le promoteur. Le Laos occupe une immense étendue et n'est séparé que par des limites indécises du Laos birman. Là s'élèvent d'inextricables forêts ; là errent les tigres et les éléphants ; là, Birmans ou Siamois ne songent guère à faire valoir leur droit de suprématie.

Si l'on continue à longer le golfe de Siam et à suivre la côte en se dirigeant vers l'Est, pour sortir du royaume Siamois, l'on arrive au Cambodge, puis à la Cochinchine, à l'Annam et enfin au Tong-King, blotti au fond de son golfe et qui forme la dernière contrée de l'Indo-Chine orientale.

C'est dans ces dernières contrées que Garnier va accomplir son glorieux rôle. Au moment où il arrive avec le vice-amiral Charner, qui est chargé de dégager Saïgon, tous ces États n'étaient certes pas vis-à-vis de nous et d'eux-mêmes dans la même situation qu'aujourd'hui.

Le Cambodge était pressé entre ses deux puissants voisins, à l'ouest, Siam, à l'est, l'Annam. Nul ne songait encore à faire prévaloir l'influence française chez les descendants dégénérés des Khmers, chez les Cambodgiens indolents et mous, ou chez leurs esclaves les Penings et les Kouïs, que la servitude a hébétés et qui

sont actuellement incapables de compter jusqu'à cinq. Qui aurait, en 1861, même au lendemain de l'expédition de Chine, rêvé qu'un jour les riverains du Mékong veraient flotter sur leur huttes le drapeau français, signe d'alliance et de protection ?

Si le Cambodge n'était alors envié par aucun français, le Tong-King, malgré sa situation heureuse au fond d'un vaste golfe qui se creuse entre le renflement si prononcé des côtes chinoises et la courbe gracieuse des côtes annamites, malgré son grand cours, le fleuve Rouge, le Song-Koï qui devait apparaître bientôt comme la voie commerciale tant recherchée de l'Indo-Chine aux provinces de la Chine méridionale, le Tong-King, malgré ses richesses, ses rivières, ses mines d'étain, le Tong-King, objet de tant de combats et de tant de beaux faits d'armes, n'était ni désiré, ni même remarqué.

L'attention de l'Europe et de la France se portait tout entière sur les graves événements qui se déroulaient au sud de la péninsule, aux bouches du Mé Kong, et qui mettaient nos soldats aux prises avec les Annamites.

A partir du jour où commença l'expédition de la Cochinchine, la vie de Francis Garnier se lie à l'histoire de l'Indo-Chine inséparablement. Il va assister à tous les sièges, à tous les assauts, à toutes les luttes sur terre et sur mer ; il va, avec ses chefs hiérarchiques, contribuer à la conquête du bas Mékong. Puis, quand l'Annam vaincu se sera dessaisi de sa proie en faveur de

notre patrie, Garnier déposant l'épée, deviendra administrateur d'une partie de la nouvelle conquête. Il se livrera à un labeur acharné ; il pénétrera les ressources de la colonie ; il consacra ses veilles à l'étude des questions orientales ; il lancera dans le public des brochures qui feront sensation et permettront au gouvernement de corriger les défauts d'organisation signalés par son lumineux esprit.

Au moment où la flotte se dirigeait vers les bouches du Mékong, quel motif la forçait à combattre encore au lendemain des luttes soutenues contre la Chine ? La cause de l'intervention française aux bouches du Mékong remontait haut dans l'histoire. Déjà sous Louis XVI, au temps où vivait Mgr d'Adran, le fameux évêque Pégneau de Béhaine, la France avait failli s'installer au sud de l'Indo-Chine. Elle avait cherché à ouvrir des débouchés à son commerce dans ces parages ; elle y avait envoyé des missionnaires. Mais la marine marchande et militaire n'éprouvait que des échecs. Les missionnaires souffraient d'atroces persécutions.

Un redoublement de haine contre les Européens se manifesta à l'avènement de l'Empereur d'Annam, Tuduc (1847), le maître de la Cochinchine. De temps en temps, nos bâtiments se montraient dans la baie de Tourane, la plus connue de la côte annamite, et essayaient de renouer des relations politiques avec les indigènes et de protéger par la vue du pavillon tricolore, les missionnaires torturés : ils rencontraient toujours une résistance obstinée. De la diplomatie, l'on

en vint bientôt à la lutte ouverte. En 1857, le gouvernement français, à bout de patience, agit avec énergie. L'amiral Rigault de Genouilly, qui commandait alors la division navale des mers de Chine, fut chargé d'opérer militairement contre les Annamites et d'obtenir, par la force, réparation de récents massacres. Le 31 août 1858, l'amiral, aidé de contingents espagnols, se présenta devant Tourane avec une frégate, deux corvettes, cinq canonnières, trois transports et un petit vapeur espagnol.

Mais quels étaient les ennemis auxquels on avait affaire. Qu'est-ce que l'Annam ? Que sont les Annamites ? Ils ont joué un tel rôle dans l'histoire de ces dernières années, ils nous ont tenu tête si souvent et tué par surprise tant de héros, ils se trouveront si souvent en présence de Francis Garnier, qu'il convient de les connaître par le détail.

L'Empire d'Annam, si on lui ôte la Cochinchine au sud, et au nord-est le Tong-King, qu'il s'est vanté de posséder et qu'il a essayé de disputer aux troupes françaises, n'est guère qu'une bande étroite de littoral entre la mer de Chine, que ses typhons rendent si redoutables, et les montagnes qui s'élèvent à l'est du Laos et de Mékong. La largeur de l'Annam ne mesure pas plus de 80 à 90 kilomètres.

Les côtes sont plates, pleines d'asiles sûrs, jadis foyers ardents de piraterie. Les ports les plus connus sont ceux de Phouyen, de Quin-Hon et de Khoua-Cam-Ranh. Des cours d'eau nombreux sortent des monta-

gnes et aboutissent aux petits golfes du littoral. Le principal est le Trnong-Tien qui finit près de la capitale Hué, ville de 30,000 habitants.

Deux régions naturelles forment tout l'Annam. Les plateaux adossés aux montagnes de l'Ouest ; au bas, une riche et humide plaine d'alluvions. Les produits du pays sont : le palmier, le coton, l'indigo, le tabac, le thé. Le climat est sain ; à l'époque des grandes eaux, les terres paraissent inondées aussi loin que s'étend le regard.

Quant aux Annamites, nos ennemis d'alors et nos ennemis encore aujourd'hui, ils appartiennent, dit M. Pallu, dans son histoire de l'Expédition de Cochinchine en 1861, à la variété de l'espèce humaine que les anthropologistes désignent sous le nom de race mongole. « Ils ont les membres inférieurs bien constitués, le bassin peu développé, le buste long et maigre, les épaules assez larges, la poitrine en saillie, les muscles du cou de même, la tête d'une grosseur proportionnée avec le reste du corps, les mains étroites et longues avec les doigts noueux. Leur teint varie beaucoup, suivant l'éducation, le rang ou les travaux, depuis la couleur de la cire d'église jusqu'à celle de la feuille morte et de l'acajou. Le front est rond, évidé par les tempes, les pommettes sont très proéminentes ; les yeux noirs, assez peu bridés, ont une expression douce, chagrine et timide. Le nez est trop large vers le haut et produit l'effet des pièces anatomiques rapportées après coup : c'est le trait distinctif du visage asiatique. Les Anna-

mites sont imberbes jusqu'à l'âge de trente ans environ, même alors leur barbe est peu fournie et ne vient que sur les lèvres et au menton. Ils portent les cheveux longs. Les hommes de l'Annam rassemblent cet ornement, auquel ils tiennent beaucoup, de façon à laisser les oreilles découvertes... Les Annamites ont quelque chose d'étrange et d'aisé dans la démarche ; la tête surtout a un port singulier, qui provient sans doute de la mode de chignon et du mouvement particulier dont elle est cause... Mais, de toutes les coutumes qui peuvent surprendre un Européen dans cette partie de l'Asie, celle de teindre les dents en noir est la plus déplaisante : à une certaine distance, les plus jeunes visages paraissent édentés. Les Annamites, ainsi que tous les peuples de la Malaisie, mâchent constamment une composition dans laquelle il entre du poivre bétel, de la noix d'arac, du cardamome, de la chaux et quelquefois du tabac. Cet aromate a une saveur agréable, quoique mordante, et il exerce l'influence des narcotiques. C'est par erreur qu'on attribue la couleur noire des dents chez les Annamites à l'usage du bétel, leurs dents sont noircies avec une drogue de composition chinoise. Les femmes européennes, à Macao, mâchent le bétel, en cachette, et leurs dents restent blanches... » La langue que parle l'Annamite est un dialecte corrompu du chinois. L'Annamite est plein d'intelligence et de ruse, mobile d'humeur, sensible et hypocrite. Il aime avant tout à jouer, pour le jeu il vend biens, femme et enfants....

Les Annamites furent rapidement vaincus par l'amiral Rigault de Genouilly, sur leur propre territoire. La baie de Tourane, attaquée le 1^{er} septembre 1858, fut le lendemain au pouvoir des marins. Puis l'escadre, après avoir stationné quelques mois sur la côte annamite, cingla au Sud et se dirigea sur Saïgon. Le 17 février 1859, Saïgon tombait entre nos mains.

En 1859 et en 1860 on ne s'inquiéta guère de la ville qui venait d'être si heureusement prise. Les Annamites voyant les troupes s'éloigner pour lutter contre la Chine, en profitèrent pour resserrer la garnison française dans Saïgon. Nos pauvres soldats, en petit nombre, tenaient tête héroïquement à toutes les attaques et commençaient à craindre qu'aucun renfort n'arrivât. Ils auraient fini par succomber si le traité de Pékin, signé en octobre 1860 avec la Chine vaincue, n'eût permis à la flotte de se tourner vers la Cochinchine. Sans le courage de la garnison de Saïgon, peut-être la Cochinchine n'eût-elle pas été conservée et eussions-nous perdu notre futur empire d'Orient.

Le 2 février 1861, l'amiral Charner, commandant en chef des forces françaises dans les mers orientales, arriva à Saïgon. La période d'action, celle où Garnier peut prouver son intrépidité et sa valeur, s'ouvre pour lui. Il était à cet âge où le cœur, épris de noble et belle ambition, est emporté d'un fier élan, où l'on ne connaît pas encore la prudence, où l'on veut se signaler au début d'une carrière et montrer que l'on est et quelles espérances la patrie peut fonder sur vous. Il fut

un soldat admirable pendant toute la durée de la campagne en Cochinchine. Il était fier de la distinction que lui avait value son premier acte de bravoure et il voulait prouver qu'il en était digne. Sous les yeux de l'amiral il se signala dans toutes les occasions. Il fut aux rudes journées du 24 et du 25 février où l'amiral Charner se porta par une audacieuse marche de flanc contre les redoutes annamites, où soldats, marins, officiers durent franchir jusqu'à cinq lignes de trous à loup, dissimulés par de légers clayonnages et où, après une lutte acharnée, on emporta les positions. L'armée annamite était désorganisée et à demi rompue, Saïgon était dégagée.

Francis Garnier devait encore assister à de plus beaux faits d'armes, Il contribua pour sa part à s'emparer de Mytho, principal centre commercial de la Basse-Cochinchine, sur le grand bras du Mékong.

Après la victoire, il eut la joie de voir les nouvelles conquêtes dont il avait été le témoin et quelque peu l'auteur, ratifiées par l'empereur Tu-Duc. Le 8 juin 1862, une convention était conclue, qui cédait à la France en toute propriété les trois provinces de Saïgon, Bienhoà et Mytho, ainsi que l'île de Poulo-Condor.

Il apprit la nouvelle en France, où il était revenu le 1^{er} octobre 1861 avec l'amiral Charner dont le commandement était expiré.

Quelques jours après il informait son ami de son retour. Il le mettait au courant de sa situation, de ses projets :

Paris, 19 octobre 1861

« Il y a une dizaine de jours, mon cher Joseph que je suis en France et quand, intrigué de n'avoir pas reçu de réponse à la lettre que je t'ai écrite de Chine, j'ai demandé des nouvelles de mon vieil ami, on n'a pu m'en donner que de fort anciennes.

.....

« Pour ma part je suis tenace et d'une opiniâtreté remarquable à l'égard de mes premières amitiés. Je viens donc te demander en personne ce qu'il en est de tout ceci, et pour que tu sois au courant de ma position actuelle, je vais te l'esquisser en deux mots : je reviens de Chine pour cause de santé ; j'ai obtenu en arrivant quatre mois de congé de convalescence que je passerai probablement à Paris ; j'espère même le faire prolonger jusqu'à l'ouverture des cours de l'école de Vincennes, ou je compte me faire admettre. Tout cela fixerait à près d'un an la durée de mon séjour en France et remettrait après ce délai mon départ pour une nouvelle campagne. »

A Paris, il employa son temps avec ardeur. Il se reposait des fatigues de la guerre en poursuivant ses études, en se livrant à un travail intellectuel qui devait un jour porter ses fruits. Il allait aux bibliothèques y fortifier ses connaissances déjà fort étendues en géographie, vivait dans le commerce des bons livres, des grands écrivains dont il essayait de s'approprier le style. Il fréquentait ses anciens maîtres que les hasards de la vie universitaire appelaient à Paris, ou qu'il retrouvait

soit dans les Lycées, soit à la Sorbonne, arrivés aux hautes fonctions. La sympathie qui s'était attachée à lui sur les bancs du Collège le suivait dans la vie. Déjà ses camarades et ses professeurs, voyant son acharnement au travail, l'élan de ses conversations, l'enthousiasme sacré dont son âme était remplie, comprenaient et devinaient que Francis Garnier ferait honneur à son pays.

Tous ceux qui l'ont vu à cette époque de sa vie, à l'heure des premières ardeurs, des causeries passionnées où le jeune homme, poussé par sa fougue, déroule ses plans d'avenir et se laisse emporter au vent de l'ambition, se rappellent l'irrésistible attrait que sa parole chaude et colorée, douce et vibrante à la fois, exerçait sur les esprits. Il avait une franchise, une ouverture de cœur telle, un si grand abandon, qu'on lisait en lui comme dans une page étalée aux regards. C'est à ce moment qu'il commença à nouer des relations littéraires et scientifiques qui, plus tard, lui permirent d'entrer à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Temps*, dans la maison Hachette. Poussé par les hommes d'élite dont il recherchait les conseils, il se livra à l'étude des mathématiques. Dans ce cerveau admirablement constitué et équilibré, lettres et sciences se casaient sans nuire aux raisonnements abstraits. Il visait au doctorat ès-sciences. Le jeune savant l'aurait certes enlevé à brève échéance, si les exigences de sa profession ne l'eussent arraché à ses chères études.

Du moins, dans le nouveau poste qu'il occupa, lui fut-il donné d'attirer l'attention sur ses recherches dans

l'art militaire. Il avait été dirigé sur l'École de tir de Vincennes. Il compléta ses études sur le métier des armes ; apprit beaucoup, observa davantage, et constata les imperfections des fusils employés. Le résultat de ses travaux fut un savant mémoire, très remarqué, sur les armes à feu portatives. Quand il sortit de Vincennes, Francis Garnier fut honoré d'un témoignage de satisfaction du ministre de la guerre.

De Vincennes, Francis Garnier est dirigé sur Lorient où il apprend le port d'armes à des recrues. Il n'est pas heureux. Il ne peut chasser l'ennui qui s'attache à lui et le poursuit partout :

« Si mon étoile a jamais brillé, elle est aujourd'hui singulièrement pâle et bientôt même s'éteindra-t-elle tout à fait. Dieu le veuille ! Ce sera au moins le repos.

..... Je suis en Basse-Bretagne, occupé à faire manœuvrer 7 heures par jour des fusiliers marins, ce qui développe peu l'intelligence et satisfait encore moins le cœur. »

Il songe même un instant, en cette année 1862, à abandonner la marine. Il cherche une position qui lui permette de nourrir son père et sa mère, de leur procurer une heureuse vieillesse.

Lorient 12 août 1862.

Je te remercie pour mes parents de tes paroles amicales et de tes projets d'avenir ; je serais heureux de devoir à un ami leur tranquillité et leur aisance futures. Je fais tous mes efforts pour les leur procurer ; mais la

tâche m'est jusqu'à présent bien ardue. Mon découragement à cet égard est assez grand pour que je me décide à quitter une carrière que j'aime, mais qui est plus honorable que lucrative, si j'en trouve une autre qui m'assure l'existence de ceux que j'aime. Donne-moi à cet égard un conseil ou une idée.

Mais Garnier est marin dans l'âme. Son métier ne l'enrichit pas ; il en connaît tous les inconvénients et tous les dangers, mais au fond il l'aime ; il ne se séparerait pas de la mer sans un déchirement douloureux. Il écrit donc à son ami :

Lorient 28 août 1862.

.
« Je te remercie de ton offre de concours pour m'aider à changer de chemin. Je connaissais l'issue des Messageries. C'est le ministre lui-même qui désigne, sur la présentation de la Compagnie, les lieutenants de vaisseau, qui commandent ses paquebots. Dans ce cas, ils continuent à compter dans les cadres du corps. Pour ma part, je ne pourrais jamais espérer une désignation ministérielle qui me conserverait mon grade, puisque, officier sortant de Vincennes, je suis appelé à des fonctions spéciales dont on ne voudrait jamais me détourner. Il faudrait donc en arriver à donner ma démission. Or, depuis ma dernière lettre, a surgi un nouvel obstacle : les démissions arrivent si surabondamment à Paris, à cause du découragement profond qui règne dans la

4

marine, ou les fâcheuses circonstances et la pénible position dans laquelle on se plaît à la placer, que, ne sachant comment arrêter cette espèce de désertion à un moment où la pénurie et l'insuffisance des cadres se fait si vivement sentir, on a prétexté la position guerre que constitue l'expédition du Mexique pour refuser toutes ces démissions. D'ici la fin de cette déplorable équipée, on sera donc obligé de rester quand même au service.

Outre cette difficulté, il en est une autre qui m'est personnelle, c'est celle qui résulte de l'engagement pris par mon frère il y a cinq ans et demi, afin de l'exempter du service militaire. N'étant pas assez riche pour me libérer, ce ne serait donc que dans 18 mois que je pourrais songer à quitter le harnais.

Quoique ton raisonnement à l'égard des changements de carrière, soit juste en principe, je ne saurais l'adopter dans cette circonstance. J'aime mon métier passionnément, si pénible qu'on veuille nous le faire aujourd'hui. J'espère pour lui des jours meilleurs, je crois que l'on reviendra sur la désorganisation dont on nous frappe par le service de transport auquel on nous assujettit, et que l'on reconnaîtra que de la vitalité de la marine en France, dépend la prépondérance du pays. Si donc je songe à la quitter, ce n'est que pour céder aux supplications de ma mère aujourd'hui seule et infirme et qui tremble chaque fois que je la quitte que ce ne soit pour la dernière fois. Tout en le lui cachant, je ne puis m'empêcher de reconnaître que ma

santé chancelante, peu d'accord avec les fatigues de ma profession finira par justifier ses craintes à quelque campagne prochaine, J'accomplirais donc un devoir filial dans 18 mois, si je donne alors ma démission. Mais ce ne sera que pour une position sédentaire qui me rapprochera de mes parents, me permettra de les faire vivre, et raffermira ma santé, si elle peut l'être. J'ai beaucoup de relations au dehors, quelques connaissances accessoires. Je pourrais donc me rendre utile à quelqu'un où à quelque chose — c'est là que je dois chercher.

Si tout me manquait pour atteindre ce but que la raison froide m'indique sans hésitation possible je lâcherai alors carrière à mon imagination et au désir de fébrile activité qui me tourmente et je jouerai le tout pour le tout, vie et honneur, contre fortune et renommée. Je perdrai probablement les deux premières sans atteindre les secondes, mais au moins j'aurai beaucoup vécu en peu de temps, et n'aurai peut-être pas été complètement inutile. »

Ton ami dévoué,

FRANCIS.

Cependant l'on ne devait pas laisser Francis Garnier sans emploi sérieux. On utilisa bientôt sa jeune capacité et on lui confia des fonctions qui étoient d'ordinaire à des hommes d'un âge mûr.

Quand il fallut, après la conquête, organiser la Cochinchine, l'on songea à lui. En 1863, il fut nommé inspecteur des affaires indigènes. Ses attributions étaient

surtout judiciaires et administratives. Les inspecteurs des affaires indigènes étaient chargés de rendre la justice dans les provinces. Ils remplissaient les fonctions de juge d'instruction et d'officier de police judiciaire pour les crimes commis hors du ressort des tribunaux français par des européens ou par des indigènes ou des asiatiques, de complicité avec des européens ou au préjudice des européens.

Ce fut sans enthousiasme qu'il partit. Il n'avait pas foi dans l'avenir. L'abattement qu'il avait éprouvé à Lorient n'était pas près de se dissiper. Il s'ouvre de sa tristesse à l'ami des bons et des mauvais jours :

Lorient. 1^{er} janvier 1863.

Mon cher Joseph,

« Je pars pour la Cochinchine avec une compagnie de fusiliers que je conduis par les voies ferrées jusqu'à Toulon où on nous embarquera pour Alexandrie et l'isthme de Suez. Te dire le moment de mon passage à Avignon m'est difficile, il me l'est tout autant de t'informer si nous nous y arrêterons. Peut-être sauras-tu cela sur les lieux mieux que moi. Il y aura 4 convois différents chacun de 200 hommes et un officier par convoi. Serai-je attaché au premier, au second, au troisième, je l'ignore. D'ailleurs, je suis si peu heureux depuis quelque temps dans les petites comme dans les grandes choses, qu'il est bien probable que la chance ne me sera point donnée de te revoir avant mon départ pour trois

ou quatre ans de campagne. Je t'écris donc pour te faire mes adieux, te renouveler mes souhaits de bonheur domestique sans nuage. Ces souhaits devraient bien être exaucés ; ce sont presque ceux d'un mort. Si complètement malheureux pour ce qui me concerne, je devrais au moins pouvoir porter bonheur à mes amis.

Je m'en vais le cœur serré, sans avoir pu embrasser les miens..... derrière moi tout un monde de soucis, devant une triste et décevante campagne.

.....
Je t'envoie ma photographie comme dernier souvenir de lointaine et sincère amitié. Je serais heureux si tu pouvais m'envoyer pareille marque d'affection. J'espère aussi que tu me donneras quelquefois à Saïgon signe de vie et que tu me tiendras au courant de tes heurs et malheurs. Fasse le ciel que tu n'aies jamais qu'à me parler des premiers.

.....
Ton tout dévoué,

FRANCIS.

Après un court séjour à Saïgon, il prit possession de son nouveau poste. Il s'acquitta de sa charge avec un rare bonheur. Les qualités dont il fit preuve le désignèrent pour un avancement inattendu. Bientôt après, à l'âge de vingt-quatre ans à peine, il était chargé de l'administration de la ville de Cholen et de son arrondissement, poste administratif alors le plus important de la Cochinchine française.

Son séjour à Cholen fut fécond en solides conséquences. Francis Garnier, comme tant d'autres fonctionnaires, ne s'imaginait pas qu'on l'avait doucement installé dans une éternelle sinécure. Il travailla. Il vivait au milieu des Annamites et des Chinois, il se mêla à eux, vécut de leur existence, s'initia à leurs coutumes et à leurs mœurs, s'appropriait peu à peu les dialectes de ces races diverses avec lesquelles il était chaque jour en contact, prépara enfin tous les éléments d'action les plus propres à favoriser l'accomplissement des vastes projets d'exploration et d'agrandissement qui déjà germaient dans son esprit.

Aussi bien Cholen était propre à lui rendre la tâche aisée. La ville est voisine de Saïgon. Saïgon est la cité des soldats et des fonctionnaires. « Cholen est le véritable Saïgon des Annamites et des Chinois. » Il y coudoyait les uns et les autres. Il apprenait le négoce ; il avait sous les yeux le tableau d'une activité sans égale. Le nom de Cholen, en langage annamite, signifie grand marché. De toutes parts, les marchandises y affluaient ; ses quais étaient encombrés d'hommes et de ballots, ses magasins remplis d'innombrables richesses, récoltées par l'actif et patient commerce des Chinois. Les Chinois dominant en effet dans Cholen. Ils s'y sentent chez eux, ils y sont protégés par le gouvernement français, ils y deviennent propriétaires et font souche de marmots aux yeux bridés et aux cheveux tressés. Les pagodes abondent dans la ville ; trois surtout sont remarquables : L'une est consacrée aux divinités guerrières ; la seconde

à la puissance créatrice, patronne des navigateurs ; la troisième à Bouddha. Cholen est véritablement le boulevard et la citadelle avancée du bouddhisme en Cochinchine.

Francis Garnier à Cholen n'avait pas seulement à observer et à étudier, il pouvait déployer avec ardeur sa vaillante activité. A son arrivée, au lendemain de la victoire, Cholen était une ville sale, aux longues rues étroites et tortueuses, aux maisons obscures et malsaines. Les ponts en dos d'âne, que les voitures ne pouvaient passer, offraient peu de garanties aux piétons. La marée envahissait souvent la ville : bien souvent les cases offraient sur leur seuil des tas d'immondices. Francis Garnier ne recula pas devant une besogne toute nouvelle pour lui. Il se fit architecte, ingénieur ; il se plia aux circonstances. Grâce à lui, des rues amples et aérées furent percées, les quais étendus, un canal creusé, les maisons réédifiées, des ponts jetés sur les arroyos ou canaux qui traversaient la ville. On pouvait enfin circuler à l'aise dans Cholen transformé, éclairé et assaini.

C'est surtout à ce moment que Francis échange des lettres avec son ami d'enfance. Il le tient au courant de ses travaux ; il l'informe des besoins de la colonie naissante. Il pousse son correspondant à entrer en relations commerciales avec la ville qu'il administre. Il l'encourage à faire des travaux pour elle. Il lui promet son appui, mais avec quel désintéressement, on le verra. Garnier est enfoncé dans le travail ; il ne songe qu'à

assurer la prospérité de Cholen ; il veut l'agrandir : ses moindres billets portent la trace de ses préoccupations. A supposer que des détails déjà âgés de vingt ans aient perdu de leur intérêt absolu, ils marquent en traits expressifs l'état d'esprit où se trouvait Francis Garnier, âgé de 25 ans, pendant la période où se déroula son administration. Tout chez lui est tourné vers les idées sérieuses, vers le labeur :

Cholen, 28 Janvier 1864.

« J'ai trop peu d'intervalle entre ta lettre et le départ du courrier pour répondre d'une façon détaillée et précise au côté « affaires » de ta lettre et te donner quelques résultats de ce côté. Je veux cependant compléter la pensée que je t'exprimais dans ma précédente lettre et essayer de te dessiner la position ici.

Comme dans toute colonie naissante, l'argent a, en Cochinchine une valeur inconnue. Ainsi la piastre mexicaine, seule monnaie qui ait cours vaut en général de 6 francs 10 à 6 francs 50, quand sa valeur intrinsèque n'est que de 5 francs 37. Ceci est d'ailleurs général dans tout le bassin des mers de Chine. De plus l'intérêt que rapporte un capital quelconque doit se calculer à un taux exorbitant : 40 0/0 au moins. Les loyers des maisons sont très souvent au dessus de la moitié du prix de vente. Pour les propriétés immobilières cela tient, entre autres causes délicates à analyser, au peu de durée et de valeur des travaux exécutés, au peu de prix de la main d'œuvre indigène etc. Ici tout se

fait et se construit en bois. La colonie en fournit beaucoup et de fort bon, mais sous ce climat soumis à des alternatives successives de chaleur dévorante et d'humidité extrême, ces constructions n'ont qu'une durée excessivement limitée. Malgré le bon marché de ce genre de travail et l'élévation du prix du fer et autres matériaux qui n'auraient pas les inconvénients du bois, le gouvernement et les particuliers qui voudraient faire avec le pays un bail à long terme et qui ont des capitaux assez considérables pour pouvoir dès à présent faire l'avance de sommes qui leur assureraient dans l'avenir un intérêt très élevé, seraient donc disposés à employer le fer, la pierre au lieu du bois et de la brique. Pour le gouvernement par exemple qui exécute et a encore à exécuter d'immenses travaux, bâtiments pour les subsistances, pour les troupes, pour les services coloniaux, pour l'arsenal etc. etc., ponts multiples à jeter sur ce réseau infini de bras de rivières, d'arroyos, qui sillonnent le pays dans tous les sens et en sont les voies de communication les plus réelles, cette substitution serait d'un intérêt majeur.

Prenons par exemple les grands ponts en bois que l'on vient de jeter sur l'arroyo chinois qui relie Saïgon à Cholen d'où je t'écris. Ils coûtent environ 100.000 francs pièce. Leur durée estimée est cinq ans. La nécessité d'arches en bois rend la navigation difficile à cause des violents courants de jusant et de flot qui se succèdent périodiquement. Les accidents sont nombreux car le mouvement de jonques entre ces deux points est

d'une activité inimaginable. Si l'on saisit mal le fil du courant on se jette sur un des piliers contre lequel les eaux vous brisent. De plus cette condition exige que le pont soit toujours rigoureusement perpendiculaire au fil de l'eau. On ne pourrait, tu le comprends aisément, traverser des arches obliques.

On aurait donc tout avantage d'employer des ponts en fer qui sur une portée de 30 mètres n'exigent pas de supports intermédiaires et si l'on a besoin de 60 mètres ne demandent guère qu'un pilier, qui dans ce cas n'est plus une entrave à la circulation. Leur durée illimitée, leur facilité de pouvoir être construits obliques, ce qui en certaines circonstances permet de faire avec un pont ce qu'on eût été obligé de faire avec deux, avec la condition de rester perpendiculaire au courant, compense donc largement la plus grande dépense à laquelle ils entraîneraient. Il ne faut cependant pas que ce surcroît dépasse toute proportion raisonnable et surtout la valeur réelle de l'objet calculée pour ces pays-ci.

..... De ma part il ne faut songer à une aide autre qu'à une aide d'influence. Mais tu comprendras comme moi qu'une aide officielle n'est possible qu'autant qu'elle est désintéressée.

..... Je suis entré dans l'administration indigène de la colonie, mais dans un tout autre but que celui d'y rester ; c'est à la fin de réaliser un projet de voyage d'exploration au Thibet.... Je ne sais si je réussirai...

Tout et bien à toi,

F. GARNIER.

Comme on le voit à la date de 1864, il songe déjà à son voyage du Mékong. C'est un projet qui reviendra souvent dans ses lettres.

Cholen 28 mai 1864.

Mon cher Joseph,

« Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que depuis quelque temps je suis surchargé de besogne. Depuis ma dernière lettre j'ai été nommé Inspecteur des affaires indigènes aux appointements de 10.000 francs (tout en ne quittant pas ma position d'enseigne).....

La colonie est dans une position critique et qui tient tout en suspens. On songe à évacuer et naturellement sous le coup d'une pareille menace les affaires ne sauraient être bien actives. Hélas !..., nous portons la peine des péchés du Mexique et on va sacrifier probablement une colonie magnifique aux criailleries de la Chambre et au besoin où l'on est d'argent.

Ma position assez importante, au point de vue surtout de l'arrondissement que j'administre, n'est pas pécuniairement parlant ce qu'elle serait en France avec les mêmes appointements, mais cela vaut toujours mieux que mes 1.800 frs d'enseigne. Et puis ce m'est un acheminement au voyage que je projette.....

F. GARNIER.

Le dessein qu'il a de tenter une exploration dans l'intérieur de l'Indo-Chine ne le détourne pourtant pas des

travaux minutieux. Il voudrait procurer du bien-être à ses administrés. Il cherche à modifier leurs habitudes de vie. Il s'occupe d'édifier de nouvelles habitations :

Cholen, 27 Juillet 1864

Mon cher Joseph,

« J'arrive d'une petite tournée dans le nord de la Chine, Shanghai et Manille et je trouve à Cholen entre autres nombreuses lettres ta missive du mois de mai. Comme le courrier part demain et que je suis fort affairé, c'est à peine si je puis y répondre quatre mots.

Je pense que tu as dû recevoir la commande que je te signalais dans ma dernière lettre. En ce moment ci je te demanderai le devis d'une maison dont la charpente serait toute en fer — genre habitation de campagne. — Un étage et une terrasse Verandah (ou balcon couvert) régnant tout autour et formant des arcades autour du rez-de-chaussée. Ce détail est indispensable dans un pays où les pluies chassent très obliquement et où par conséquent il faut abriter les fenêtres par un auvent quelconque. La maison serait petite, rectangulaire, (20 m. sur 15 à peu près) élevée de quelques pieds au-dessus du sol, sur socle en maçonnerie; par suite un perron avec marquise sur les quatre faces. Logement pour une famille de trois à quatre personnes.

Distribution élégante, une salle de billard au rez-de-chaussée, pas de cave, pas de combles. Il y aurait des communs à côtés. Fais-moi sur ces données générales

un plan qui puisse séduire. Il faudrait faire en fonte ou fer creux tout ce qui pourrait être fait ; cage de l'escalier, voire même les marches etc. Indique le prix de tout ce qui t'incomberait par suite dans la fabrication de cette charpente, donne toutes les notions nécessaires pour l'assemblage etc. indique le cubage que représenterait l'envoi par navire de ce qui sortirait de ton usine ; préviens du genre de constructions ; briques, bois, pierre, qui conviendrait le mieux à ton système de charpente pour en faire le remplissage.

Je veux essayer de faire prendre ici ce genre de construction bien préférable au bois dont les fourmis blanches et l'humidité ont trop tôt raison. Le fer sera plus cher mais on se récupérera largement du prix sur la durée.

Réponds le plus tôt possible.

Contre ordre est arrivé grâce à Dieu pour l'évacuation. Il va y avoir reprise d'affaires. Sois prudent dans tes associations ; il y a beaucoup d'aventuriers de par le monde. »

Au milieu de ces travaux, Francis Garnier passa à Cholen les années les plus tranquilles et les plus aimées de sa vie. Il ne s'en est jamais souvenu sans émotion. Plus tard, en 1873, quand il repassera par la Cochinchine pour gagner ensuite la Chine et le Tibet, il ira revoir la cité qu'il avait conduite avec tant de talent et de persévérance dans la voie du progrès.

« Je n'ai pu résister, écrira-t-il, au désir d'aller visiter la ville de Cholen. Elle est désignée plus ordinairement sous le nom de « ville chinoise » et se trouve à quatre kilomètres et demi de Saïgon. C'est le véritable entrepôt, le centre commercial le plus actif de toute la Cochinchine française. Je l'ai administrée pendant plusieurs années. C'est de là que j'ai plaidé la cause de ce voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Indo-Chine, que je devais faire plus tard, sous les ordres du commandant de Lagrée. Ce n'est pas sans quelque émotion que j'ai parcouru ces rues dont j'avais tracé un grand nombre, franchi ces ponts dont j'avais été l'ingénieur. L'un d'eux, — je l'avoue humblement, — ne semble pas destiné à me faire honneur. C'est le premier pont en fer qui ait été posé dans la colonie. Le désir d'en diminuer le poids sans en compromettre la solidité, la nécessité de laisser passer les grandes jonques même à marée haute, mon inexpérience enfin en pareille matière, m'ont fait indiquer au constructeur une construction qui, peu sensible sur le papier, s'est trouvée exagérée sur le terrain. Rien ne serait plus facile et moins coûteux que de corriger ce défaut et de relever le tablier du pont. On conserverait ainsi toute sa valeur à un travail d'art qui n'est pas sans mérite, et dont l'arche unique, de vingt-six mètres d'ouverture, a remplacé avec avantage les pilotis encombrants qui gênaient la circulation des barques. Mais la ville chinoise semble depuis quelque temps entièrement abandonnée. On dirait qu'elle porte ombrage à sa voisine

européenne, à qui sont réservées toutes les faveurs de l'administration. J'ai retrouvé inachevés des canaux que j'avais commencé de creuser il y a six ans, et l'on monte encore par des planches au sommet de la culée d'un pont dont il ne restait plus, en 1867, qu'à remblayer les abords !

J'ai été reconnu par quelques-uns de mes anciens administrés. Ils ont cru que je revenais au milieu d'eux. Je les ai détrompés. Ce n'est pas sans regrets que j'ai quitté cette ville, où j'ai passé. »

Il y a là, dans ces lignes, l'expression d'une émotion contenue et d'une joie empreinte de fierté. Et certes, Francis Garnier aurait eu mauvais gré de ne pas se garder un bon souvenir aux années passées à Cholen. Il dut à son séjour dans la petite ville chinoise un repos qui facilita ses travaux. Il s'y exerça à la composition de ces mémoires et de ces traités géographiques où il devait exceller. C'est de Cholen que partirent deux brochures qui deviennent aujourd'hui fort rares, et qui certes mériteraient une édition nouvelle. La première a pour titre « *la Cochinchine française en 1864* » (1), la seconde, « *de la colonisation de la Cochinchine* » (2). Francis Garnier se couvre, pour les lancer dans le public, d'un pseudonyme dont la transparence est évidente. Il signe les deux écrits de son nom et de son prénom retournés : G. Francis. Il devait émettre tant de

(1) Dentu et Challamel, éditeurs.

(2) Challamel, éditeur.

vérités qu'il avait raison de n'être pas rassuré et de ne pas s'exposer à des colères administratives ; il est vrai que l'audace l'emportait chez lui sur la réflexion et sur le calcul, et malgré ses appréhensions il se montrait d'autant plus qu'il paraissait se cacher. Aussi bien le moment était adroitement choisi pour adresser ses observations au gouvernement et au public. Des bruits de rétrocession couraient, vagues, insaisissables, mais qui faisaient souffrir le cœur du jeune officier.

Il n'eût de cesse qu'on n'eût sauvé la colonie. Il travailla avec acharnement ; il s'efforça de gagner tout le monde à sa cause. Il écrivait à son ami :

Cholen, 29 octobre 1864.

.....

« Puisque tu me reproches si amicalement de taire ce qui me concerne, je te dirai un jour tout ce que tu voudras et m'épancherai à mon aise. Mais il faut que je rentre dans une période de calme et de loisirs qui me laisse me retourner un peu. En ce moment-ci tous les tracas de la position sont à vaincre. Notes à rédiger pour Jacques, Pierre ou Paul, échantillons à déterrer pour prouver la richesse du pays. Actères à traduire. impôt à percevoir, pays à organiser etc. etc. J'en ai par-dessus la tête.

Je te remercie de ton envoi, j'y puiserai des renseignements utiles et je ne serai pas fâché que tu me tiennes au courant de tous renseignements ou statistique

parus ayant trait surtout aux matières premières qui apparaissent nouvellement sur les marchés français, sur les débouchés récemment créés pour les productions d'un pays comme la Cochinchine.

..... Tu vas trouver dans le journal un long et fastidieux récit de la visite du roi de Cambodge à Saïgon. Ce roi est un va nu-pieds. Il est doré jusqu'aux genoux et par-dessus la tête, mais le reste plonge dans la boue.

Tout à toi,

FRANCIS.

Il était du reste en pleine communion de sentiments et d'idées, à travers la distance, avec deux hommes éminents qui se refusaient à rendre la nouvelle conquête. M. Duruy et M. de Chasseloup-Laubat, président de la société de géographie de Paris et ministre de la marine. Ce ministre accueillit avec une extrême bienveillance les avis donnés par l'officier administrateur et, documents en main, défendit auprès de ses collègues la cause de la colonie menacée.

Mais que demandaient en substance les patriotiques brochures de Francis Garnier ? Elles réclamaient le développement commercial et maritime du territoire cédé, l'extension des possessions, l'exploration des pays environnants.

Francis Garnier fait un éloge de sa patrie qui « a voulu disputer la première place dans la lutte pacifique des intérêts et des richesses. » A ses yeux, la colonisation de la Cochinchine a donné un éclatant dé-

menti à ces anglomanes obstinés qui refusent à la France toute aptitude coloniale, et nous a ramenés aux plus glorieuses traditions de ce passé maritime qu'ils affectent de méconnaître. Si l'on mesure en effet les résultats acquis, au peu de temps écoulé depuis la conquête, on reconnaîtra que nous n'avons été nullement inférieurs à nos habiles devanciers des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, et que les circonstances seules, et non le génie de la nation, avaient arrêté pendant un demi-siècle le développement de ses destinées extérieures.

Il se félicite de ce que le régime militaire n'ait pas été imposé à la Cochinchine. Selon lui, « le corps de la marine, aux mains duquel sont remises les destinées de la colonie, est d'une constitution moins essentiellement militaire que le reste de l'armée, et, en raison même du rôle très complexe qu'il est appelé à jouer partout, trouve facilement dans son sein des aptitudes les plus diverses. Il n'a eu qu'à s'inspirer des traditions que lui a léguées un glorieux passé pour mettre heureusement en œuvre les éléments épars de la colonisation qui lui était confiée. Après avoir conquis le pays, il a su l'organiser habilement, et... conserver à la France la plus belle de ses colonies actuelles. » Francis Garnier avait bien le droit de rappeler les services rendus par la marine, lui dont le courage guerrier et le talent d'organisateur n'avait pas attendu les années. Et pourtant il ne se laisse pas éblouir par les apparences. Il voudrait que l'Etat formât un corps administratif composé de volontés jeunes et intelligentes, qui auraient

confiance en l'avenir du pays et seraient dévouées aux intérêts de la colonie, « et qui, en lui créant une sorte d'autonomie, la placerait en dehors et au-dessus des changements et des inconvénients qui résultent du va-et-vient des gouverneurs. » Ne sont-ce pas là les désirs que l'on forme encore à l'heure présente ? Les vrais amis des colonies ne réclament-ils pas des administrateurs attachés pour longtemps aux destinées de telle ou telle contrée ? La direction y gagnerait en stabilité et surtout en sécurité.

Francis Garnier n'admet pas les monopoles, surtout ceux qui bénéficient d'un vice. Il attaque violemment le fermage de l'opium qui autorise un mal défendu autrefois par les Annamites eux-mêmes. Il ne comprend pas davantage les fermes des jeux. « Profondément implanté dans les mœurs de la population, le jeu est la plaie vive de toutes les classes et de tous les âges. »

Il demande pour fermiers des colons sachant cultiver les produits naturels de la Cochinchine, le riz, le mûrier, le cocotier, la canne, le tabac, le cotonnier, l'établissement d'une ferme modèle ce qui fournirait, sous une direction intelligente et éclairée, toutes les données indispensables aux diverses exploitations. Il demande enfin des primes d'encouragement pour les éleveurs de bétail.

Ce sont là des idées et des plans marqués à la fois au coin du bon sens et de l'originalité. Elles ont déjà près de vingt ans d'existence ; **combien** peu pourtant ont passé dans la pratique ?

L'accroissement de la Cochinchine ne tenait pas

moins à cœur à Francis Garnier que son organisation administrative et son développement colonial.

L'expédition de 1861 n'avait donné à la France que Saïgon, Bienhoà et Mytho, c'est-à-dire les trois provinces les plus orientales du bas Mékong. Le traité pouvait paraître avantageux, puisqu'il nous cédait un pays fertile. Mais ce n'était qu'une courte trêve. Logiquement et pratiquement, il fallait que la France ne se contentât pas de la moitié de la Cochinchine. Les trois provinces de Ha-tien, Chaudoc et Vin-long étaient en dehors de nos possessions ; de plus les Annamites avaient le droit de passage sur les trois provinces cédées. Pirates et bandits ne se faisaient pas défaut d'abuser du droit accordé et pillaient réglément la nouvelle colonie. Francis Garnier voyait le mal : il fut un des premiers à l'étaler aux yeux de tous. « On a si souvent démontré, dit-il, que la possession de nos trois provinces restait insuffisante et devenait dangereuse si on ne la complétait pas dans un délai très court par la conquête du reste de la Basse-Cochinchine, que je n'ai pas l'intention de revenir longuement sur les preuves d'un fait que le simple examen d'une carte suffirait à constater.

» On sait que les Annamites eux-mêmes ont toujours considéré les six provinces comme formant un tout indivisible, et que la conquête du territoire de Bienhoà sur le royaume de Cambodge les a fatalement entraînés à celle de tout le reste du Delta. Si cette nécessité existait pour le peuple Annamite, elle devient bien plus impérieuse encore pour des conquérants européens qui,

ayant plus de difficultés à s'assimiler la race vaincue, doivent lui laisser moins d'échappatoires, et l'isoler davantage de toute influence extérieure. » Il s'indigne de voir la province de Mytho séparée du territoire annamite par la seule largeur d'un bras du Cambodge, souffrant d'un voisinage hostile, et subissant à elle seule tous les efforts d'une piraterie qui trouve à côté d'elle asile et protection.

» Nous donnons, écrit-il encore, en ce moment-ci, le spectacle bizarre de gens qui prennent plus de mal pour se restreindre à une frontière factice et contraire à leurs intérêts bien compris, qu'il n'en faudrait pour doubler leurs possessions et atteindre immédiatement le but, qui s'évertuent à faire, en vue d'une rive ennemie, une chasse infructueuse à des pirates insaisissables, au grand détriment de leurs riverains, au grand avantage de leurs adversaires, quand il n'y aurait qu'à mettre le pied sur cette rive, pour faire cesser cet état de choses désastreux et humiliant : » Il démontre enfin en excellents termes que la conquête sera faite, qu'elle ne coûtera pas plus de sang que certaine bataille sans larmes de l'antiquité.

Deux ans après, en 1867, l'évènement justifiait les désirs et les prévisions de Francis Garnier : après de brèves opérations, Vin-Long, Chiandoc, Hatien, tombaient aux mains de la marine française. L'étendue du territoire était doublée : la Cochinchine atteignait ses véritables frontières naturelles. « Cette conquête pacifique, écrivait à ce moment le *Courrier de Saïgon*, nous

5.

établit dans une forte position destinée à dominer le golfe de Siam, nous constitue dans les meilleures conditions de défense, et nous permet de nous livrer, sans crainte d'être inquiétés par des voisins turbulents, à toutes les améliorations nécessaires pour développer les richesses et faire fructifier les germes de fécondité inépuisables de son sol ; nous ne serons plus trompés dans cette tâche, dont la réussite n'est pas douteuse et promet avant peu à la France la possession paisible et fructueuse de l'une des plus belles colonies du monde. » Francis Garnier avait contribué pour sa large part à obtenir l'agrandissement de la colonie, il devait voir au moins un de ses projets les plus aimés arriver à une complète résolution. La Cochinchine française comprenait enfin la partie méridionale de la presqu'île, entre la mer de la Chine et le golfe de Siam : elle occupait le delta du Mékong et du Dong-Naï, qui, par la rivière de Saïgon et par les deux Vaïco, confond ses eaux avec les eaux du Mékong. La superficie de la colonie était d'environ 56,250 k. q. Elle tenait une belle situation maritime en face des grandes îles de la Malaisie, sur le chemin de la Chine et du Japon, à distance égale de Hong-Kong et de Singapour. C'étaient 4,300,000 âmes réunies à la France ; c'étaient encore de vastes rivières, des champs de maïs, de tabac, de poivre, de canne à sucre, de café, de cacao, d'indigo, de soie, de sésame et d'arachides ; c'étaient d'immenses forêts, c'étaient enfin des richesses nouvelles qui accroissaient au-delà des terres et des mers orientales le territoire de la

patrie. Aujourd'hui, la colonie de Cochinchine que Francis Garnier défendit, contribua à accroître, entoura de son amour et de ses espérances, est la seule qui subvienne à ses dépenses, la seule même qui rapporte à la France quelques millions, quatorze environ.

La prise des provinces tant de fois revendiquées par son ardent patriotisme, ne fut toutefois connue que fort tard par Francis Garnier. Il l'apprit en pleine exploration, bien loin dans les déserts, au sein de la péninsule Indo-Chinoise.

Défenseur d'une réorganisation administrative et de l'adjonction de trois provinces nécessaires à la Cochinchine, Francis Garnier s'était fait aussi le promoteur d'une exploration originale dont la pensée, quoiqu'on ait dit, lui revient tout entière. C'est surtout dans sa première brochure : « *la Cochinchine française en 1864*, » qu'il s'est étendu sur son magnifique projet. On lui a si souvent contesté l'idée primitive de l'exploration du Mékong, qu'il n'est pas sans intérêt pour la vérité des faits de reproduire quelques-uns des passages saillants de son œuvre.

L'importance de Saïgon le frappe ; il pense qu'elle deviendra le débouché naturel de l'immense Indo-Chine ; il sait que la province chinoise de Yun-Nan, envoie chaque année des travailleurs pour exploiter les mines d'ambre, de serpentine, de zinc, d'or et d'argent que recèle le cours supérieur du Mékong.

« Jusqu'ici, dit-il, les préoccupations de la guerre et de notre installation en Indo-Chine n'ont pas permis

l'étude géographique et statistique des pays inconnus qui l'environnent. A une très faible distance de nos frontières actuelles cessent tous les renseignements, règne l'obscurité la plus grande. Il n'y a rien de chimérique à supposer que le jour où l'on aura pénétré ce chaos et créé des relations pacifiques avec ces riches régions, la route si commode et si sûre que crée le Cambodge, entrainera vers notre établissement tous les produits qui dévient aujourd'hui vers la Chine. »

Sa belle et vive imagination se lance dans des aperçus commerciaux et politiques que l'avenir confirmera peut-être. Il prévoit le jour où Saïgon dominera par son marché sur les mers de Chine, où notre patrie n'aura plus rien à envier aux nations maritimes les plus puissantes.. où elle aura reconstruit en entier cet édifice de chimérique splendeur que Dupleix avait rêvé pour elle dans l'Orient et que la lâcheté du gouvernement de Louis XV laissa réaliser au profit d'une nation rivale.

Francis Garnier ne montre pas seulement le but à atteindre, mais aussi les moyens à suivre. Il demande, que le Mékong, le fleuve de la Cochinchine et de Saïgon, soit remonté, soit exploré jusqu'aux montagnes du Tibet. Ne doit-il pas, en effet, s'il est navigable dans tout son cours, former une magnifique voie fluviale s'étendant entre la Cochinchine et la Chine méridionale ? La priorité du projet appartient à Francis Garnier. Il n'est, pour s'assurer de la netteté de ses vues, que de consulter le « *Projet d'un voyage d'exploration* » placé comme annexe à la fin de la brochure. » C'est une étude

magistrale, qui étonne l'admiration et par la largeur des conceptions, et par ce don de seconde vue qui n'appartient qu'aux talents supérieurs.

Les témoignages du reste abondent, qui assurent d'une façon irréfutable à Francis Garnier la propriété d'un projet qui devait tirer son nom de l'obscurité et le rendre à jamais illustre.

« Nous avons la conviction, écrit M. Trève, de ne manquer de justice envers qui que ce soit, en affirmant ici que ce furent les savants et si lumineux mémoires de Garnier, ses démarches multipliées, ses patriotiques instances auprès de l'éminent ministre de la marine, M. le marquis de Chasseloup-Laubat, qui contribuèrent surtout à faire décider cette grande expédition scientifique. » Et M. Trève ajoute dans une note : « C'est sur ma prière qu'en 1864, déjà le premier et si important mémoire de mon ami fut mis sous les yeux du ministre. » Dans la bouche d'un homme aussi autorisé et aussi consciencieux que M. Trève, ces paroles ne laissent pas que d'avoir un grand poids.

D'après M. Léon Garnier, qui a voué son temps et son activité à propager les œuvres de Francis, son frère, et à défendre sa mémoire contre toutes les insinuations et toutes les attaques, le jeune écrivain, dès le mois de juin 1863, et avant même son entrée dans l'inspection, avait soutenu l'opportunité des voyages d'exploration.

Mais voici d'autres preuves qui seront plus solides peut-être que les attestations d'un ami dévoué ou d'un frère, voici des preuves qu'on ne saurait mettre en doute.

Le 23 avril 1874, M. l'amiral la Roncière le Noury, disait à la Société de Géographie : « La perspicacité du ministre accueille les suggestions du jeune officier : une expédition se décide. Il n'est pas assez ancien de grade pour en être le chef, quoiqu'il en ait été l'initiateur. L'expédition est mise sous les ordres du capitaine de frégate Doudard de Lagrée et il en est le second. »

M. Vivien de Saint-Martin, rendant compte du voyage dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, au mois de mars 1873, écrit : « Dès 1862, on avait remonté le fleuve... Dès cette époque, la pensée de plus vastes explorations assiégea l'esprit de nos officiers ; M. Francis Garnier, celui-là même à qui devait être confiée plus tard la tâche honorable de diriger la belle publication que nous avons sous les yeux, appelait dès lors sur ce sujet la sérieuse attention du gouvernement.

Nous croyons devoir citer ici, à titre de document, un passage de la préface dont M. le capitaine de frégate, Henri de Bizemont, a fait précéder le livre d'Eliacin Luro : « *le pays d'Annam* ».

« Francis Garnier qui précéda Luro dans la tombe après une carrière bien courte, mais aussi active que glorieuse, venait de concevoir un projet gigantesque. Dans cette tête merveilleusement organisée, s'était développée l'ambition de doter la France, dans l'extrême-Orient, d'un empire colonial aussi vaste et aussi florissant que les possessions anglaises des Indes. Le vaste fleuve, le Mé-Kong, dont nous venions d'occuper définitivement le riche delta, devait en être la grande

artère ; il fallait donc commencer par en explorer le cours en le remontant aussi loin que possible, mais tout au moins jusqu'à la frontière chinoise. Aussitôt un projet d'exploration fut conçu par Francis Garnier et adopté avec enthousiasme par Luro et par celui qui écrivit ces lignes, seul survivant de cet ardent triumvirat de jeunes gens qui ne rêvaient rien moins que la gloire de fonder une nouvelle France dans la péninsule indo-chinoise.

• Les dates relatives à ce projet d'exploration ayant été vivement discutées et contestées dans ces derniers temps, il n'est pas inutile de les établir, non pas seulement d'après les souvenirs d'un collaborateur, mais d'après des lettres et des pièces authentiques que nous avons entre les mains. Le premier plan de Francis Garnier date du mois de juin 1863, et c'est dans les premiers jours de 1864 que nous l'avons rédigé d'après les notes et, en partie, sous la dictée de son inventeur. (1) •

La lettre suivante de Francis Garnier, qui confirme et développe l'idée contenue dans ses précédentes missives, (2) réduit à néant les attaques dont le projet de l'explorateur a été si souvent l'objet ; Garnier parle de la Cochinchine et s'étend longuement sur le voyage :

Cholen, 27 août 1864.

• • • • •

(1) Leroux, éditeur.

(2) Voir les lettres du 23 janvier et du 28 mai 1864 datées plus haut.

• Je suis heureux, mon cher Joseph, que mes lettres soient parvenues à t'inspirer pour moi des sentiments d'entière confiance et d'intime expansion. Pour moi, j'ai toujours été et serai toujours le même avec mes amis. J'ai toujours eu avec eux la règle invariable de leur dire tout ce que je pense, et de faire tout ce que je leur dis.

La plus entière franchise m'a toujours paru la meilleure ligne de conduite et si, avec les indifférents, je ne dis pas toujours tout ce que je pense, je pense au moins toujours tout ce que je dis.

Je regrette qu'un instant tu aies pu te croire isolé dans la vie. Mes souvenirs d'enfance m'avaient laissé de toi l'impression d'un franc et noble cœur. Ceux-ci sont trop rares dans le monde pour qu'on les néglige. Aussi, peux-tu me rendre ce témoignage qu'à chacun de mes retours des voyages lointains, j'ai toujours été le premier à provoquer une reprise de correspondance, ne voulant pas que l'oubli vint glacer à son début une amitié qui m'a toujours été précieuse. Ainsi donc, de mon côté, rien n'a été changé et ne changera pour toi.

Je reprends maintenant les questions ou les objections pleines d'intérêt que tu fais à mon égard. Les meilleurs soins que puisse réclamer ma santé, mon cher ami, c'est de n'en pas prendre. Ce n'est pas aujourd'hui que j'en arriverai à croire à la médecine. Ne pas s'exposer inutilement, suivre un régime tempérant et égal, éviter toute anomalie dans sa manière de vivre est pour moi la meilleure des médicamentations. D'ailleurs je me porte très bien dans ces pays-ci, relativement au moins.

Au sujet de notre colonie, il y a eu revirement d'idées et contre-ordre pour l'évacuation. Mais, comme je te l'ai déjà écrit, ce contre-ordre est arrivé trop tard pour empêcher la signature du traité Aubaret. De sa ratification ou non ratification dépend aujourd'hui l'état de la question. Il porte en lui-même des motifs suffisants de rejet, M. Aubaret n'ayant pu faire accepter tel quel le projet Français, pour qu'on puisse rompre cette convention diplomatique sans montrer de mauvaise foi et je crois que la chose aura lieu ainsi. Quant à plaider la cause de la colonie, nous l'avons fait ici de toutes les manières et sous toutes les formes, et j'ai plusieurs amis à Paris qui se sont toujours occupés activement de faire paraître sous mon nom ou sous des pseudonymes tout ce que j'ai envoyé de notes à cet égard. Je n'en profiterai pas moins, le cas échéant, de ton offre obligeante.

La colonie marche bien, financièrement parlant ; malheureusement, cette année, on veut faire des économies pour éblouir le gouvernement métropolitain en lui versant un excédant de recettes. C'est peu prendre en main les intérêts locaux. Que seront un ou deux millions jetés dans le gouffre du budget de la France ? tandis que ce serait beaucoup pour nous, ne les dépense-t-on qu'à faire ces ponts, ces travaux d'art nécessaires à l'amélioration de l'hygiène et de la circulation du pays. Malheureusement ce sera toujours la plaie de nos colonies que d'avoir des gouverneurs militaires qui ne visent qu'à un grade de plus et s'en vont quand ils l'ont conquis. M. de X^{'''} tient à faire des économies

pour acheter son grade de vice-amiral. Il enverra de l'argent en France et on lui donnera un septième galon en le félicitant sur son administration économe !

Quand aurons-nous un gouverneur qui prendra notre défense et n'aura pour ambition que la prospérité du pays ! J'ai toujours demandé dans toutes mes notes un gouvernement civil. Aussi suis-je assez mal avec le gouvernement actuel.

Tu attribues *mon projet de voyage* à l'ambition. Tu as tort. Si j'avais été ambitieux, je serais aujourd'hui lieutenant de vaisseau et décoré. Ces entreprises personnelles qui ne demandent que du dévouement sont peu appréciées. On se fait oublier de ses chefs ; on n'intéresse ni leur amour propre ni leur ambition, on n'est plus pour eux qu'un ambitieux ou un fou. C'est du gouverneur, ici, que je rencontre la plus grande résistance et à Paris on se fait également beaucoup tirer l'oreille. Je ne sais si je réussirai.

Pourquoi t'obstiner, diras-tu ? Peut-être par cela même qu'on me refuse, surtout par l'intérêt même du voyage, intérêt immense et grandiose dont tu ne peux juger d'aussi loin, par une foule de causes ou d'aspirations complexes que je ne puis te retracer. Il faudrait pour cela te faire connaître mieux que tu ne la connais, ma nature inquiète et personnelle, trop amie de l'indépendance pour ne pas chercher tous les moyens de revendiquer son individualité, trop ombrageuse pour ne pas essayer de fuir toute route tracée, tout devoir de convention, toute hiérarchie où on s'immobilise. D'ailleurs, l'attrait

de ces contrées, de cet inconnu, est irrésistible. Si j'y étais venu, si je les avais étudiées cinq ans plus tard, j'aurais reculé devant pareille tâche ; mais je n'ai encore que vingt-cinq ans et je n'ai pas le courage d'étouffer cette dernière étincelle de jeunesse et d'enthousiasme qui s'éteint si vite dans notre métier. J'irai donc et si je reviens, j'espère beaucoup d'une combinaison qui me permettra de donner ma démission et de vivre tranquille au milieu de quelques travaux de science aux yeux de laquelle j'aurais acquis un titre.....

Le journal de Saïgon ne paraît que deux fois par mois, 10 et 25. Je t'envoie comme spécimen le n° du 25 août. La note sur Manille est de moi.

FRANCIS GARNIER.

La commission d'exploration fut définitivement constituée le 1^{er} juin 1866.

Outre M. de la Grée, elle se composait de :

MM. Garnier (Francis), lieutenant de vaisseau, inspecteur des affaires indigènes, membre du Comité agricole et industriel de Cochinchine.

Delaporte (Louis), enseigne de vaisseau.

Joubert (Eugène), médecin auxiliaire de 2^e classe, géologue.

Thorel (Clovis), médecin auxiliaire de 3^e classe, botaniste, membre du Comité agricole et industriel de Cochinchine.

De Carné (Louis), attaché au ministère des affaires étrangères.

Comme on le voit, Garnier était le second de l'expédition. Il portait le titre de lieutenant de vaisseau qui lui avait été conféré peu auparavant en 1865, à l'âge de 26 ans.

Les instructions qui accompagnent l'ordre de partir règlent le but de l'expédition. Il est aisé de reconnaître que les idées émises par Francis Garnier ont agi puissamment sur le ministre :

« On peut dire que le Mékong nous est inconnu. Et cependant ce fleuve, le plus grand de l'Indo-Chine, l'un des plus considérables du monde, offre un champ fécond de découvertes. On y parle vingt idiomes différents ; toutes les races de l'Asie orientale se sont rencontrées sur ses bords et la tradition y conserve le souvenir de royaumes riches et puissants. Ne serait-il pas possible de ramener la vie dans ces contrées, de renouer les anciennes relations commerciales, et peut-être d'attirer vers nous la majeure partie des productions de la Chine centrale ?

« Les intérêts généraux de la civilisation, et plus particulièrement ceux de notre colonie naissante, nous font un devoir de faire cesser ces incertitudes, et c'est dans cette pensée que le voyage que vous allez entreprendre a été décidé.

Déterminer géographiquement le cours du fleuve par une reconnaissance rapide poussée le plus loin possible ; chemin faisant, étudier les ressources des pays traversés, et rechercher par quels moyens efficaces on pourrait unir commercialement la vallée supérieure du Mékong au Cambodge et à la Cochinchine : tels sont,

en résumé, les objets essentiels que vous ne devez jamais perdre de vue. »

Les attributions de Francis Garnier étaient rigoureusement définies :

« Le premier officier est chargé des observations astronomiques et météorologiques. Il détermine avec exactitude la position géographique des points principaux et établit la carte de la route suivie. Il apprécie la navigabilité du fleuve, fait les sondages, étudie les procédés de navigation employés par les diverses tribus, et compare, au point de vue commercial, la voie fluviale aux routes latérales. »

Le rôle laissé à Garnier était important. L'on recherchait si le fleuve était navigable, et le soin de constater la navigabilité lui incombait. Garnier sera à la hauteur de sa mission. Chaque jour sur le journal de l'Expédition, il consignera de précieuses observations. Il saura surtout se rappeler dans un moment solennel ces mots écrits par M. de la Grandière, gouverneur de la Cochinchine française sous le titre de

« Durée du voyage »

« Je n'assigne aucune limite de temps ou de distance à votre voyage. Il suffit que j'aie indiqué le but à atteindre : reconnaissance rapide du Mékong au point de vue géographique et commercial. »

Seul des membres de l'expédition il voudra essayer de découvrir les sources thibétaines du Mékong, seul il insistera auprès de son chef pour atteindre le vrai but de l'Exploration.

Et maintenant que, grâce à son initiative, ses écrits, sa persévérance, l'expédition a été projetée, décidée et réglée enfin, suivons-le à travers l'immensité de l'Indo-Chine, enfonçons-nous avec lui à travers les solitudes et les dangers. Partout où il y aura un acte de courage à accomplir, une preuve d'intelligente initiative à donner, sur le chemin de l'héroïsme et de la gloire, Francis Garnier, cœur d'or et puissant esprit, se rencontrera.

CHAPITRE TROISIÈME

Les ruines d'Angkor, le Laos-Siamois, le Los-Birman.

Le 5 juin 1866, les préparatifs sont terminés et l'expédition peut s'éloigner de Saïgon. Elle emporte 440 colis, beaucoup de fil de laiton, fort estimé dans le Laos, mais ses ressources pécuniaires sont bornées : c'est à peine si elles s'élèvent à 25.000 francs. Et pourtant il faudra faire des présents, il faudra avec une si faible somme subvenir aux dépenses d'une route qui, après de longues journées de voyage, semblera toujours s'étendre devant les pas et les regards !

Le 5 juin 1866, à midi et demie, la petite expédition quitte la rade de Saïgon sur deux canonnières.

Le 8 juin, les deux embarcations arrivent à Compong-Luong, marché important, situé auprès de Pnom-penh, sur la rive droite du bras qui conduit au Grand-Lac. La Commission emploie une quinzaine de jours à compléter son organisation et les provisions d'échange.

Le 21 juin, l'expédition, réunie tout entière sur un seul des bateaux, part pour aller visiter les ruines d'Angkor, situées vers l'extrémité nord-ouest du Grand-Lac. De la Grée, qui habitait depuis longtemps le Cambodge, désirait jeter un nouveau coup d'œil sur les ruines de l'antique cité dont les proportions gigantesques frappent l'esprit de stupeur. Il désirait de plus

donner à ses études antérieures une consécration officielle : aussi conduisit-il ses compagnons sur les lieux.

L'on se rendit à Angcor par le Grand-Lac. La morne étendue de ses eaux ne laissa pas que d'étonner les visiteurs européens. « Quand on pénètre dans le Grand-Lac par l'une des nombreuses entrées qui communiquent avec le bras de Compong-Luong, le regard reste saisi et attristé de l'aspect que présente cette immense nappe d'eau jaunâtre qui s'étend à perte de vue dans la direction du nord-ouest. Une ligne basse et continue d'arbres rabougris la limite de tous les autres côtés, sans que nulle part on découvre la rive ou que l'on devine une plage où le pied puisse se poser à sec. L'eau se perd avec un clapotis sourd sous les arceaux de ces forêts noyées et inhabitables, et l'on éprouve une sensation d'isolement, une sorte de réminiscence du désert, que la vue de rares barques de pêcheurs, glissant au loin ou stationnant au milieu des arbres, suffit à peine à dissiper. En quelques points des rives, les arbres ont été abattus, et l'on aperçoit à leur place avec étonnement des gerbes de riz, régulièrement plantées, élever leurs têtes au-dessus de l'eau et ce champ mobile suivre les variations de niveau du lac, jusqu'à ce que la baisse des eaux permette de venir le récolter à pied sec. »

C'est ce lac dont les eaux fournissent aux riverains des poissons en abondance et dont le bassin sert de réservoir et de régulateur au Mé-Kong, pendant six

mois de l'année, quand il est trop plein. C'est le lac Mœris et un peu le lac de Genève du Cambodge.

L'expédition quitte ses bords pour visiter Angkor : « Au sortir de la forêt noyée qui couvre les rives du lac, on se trouve au milieu d'une immense plaine cultivée en rizières, et le paysage semble ne différer en rien des monotones aspects auxquels habitue un long séjour en Cochinchine ; mais à peine a-t-on fait quelques pas, que l'on découvre autour de soi des vestiges de l'ancienne civilisation Khmer : on est transporté aussitôt en imagination à l'époque lointaine où cette civilisation étendait sur toute l'Indo-Chine méridionale sa puissante influence, et les lieux que l'on visite, si banals qu'ils puissent être d'ailleurs, revêtent à vos yeux un charme tout particulier. »

De la Grèce est le guide de ses coopérateurs. Il étale à leurs yeux les forteresses, les murailles, les pagodes et les sanctuaires, tout le magnifique groupe de monuments qui composent la cité délaissée. Francis Garnier écoute les explications de son chef.

En quelques jours, avec sa vive intelligence, il pénètre l'esprit et la poésie des ruines et saura les peindre en un beau langage, quand il composera sur les notes du commandant de la Grèce une étude des monuments cambodgiens. Il examine les matériaux employés par les Khmers. Ce sont, tantôt des concrétions ferrugineuses, tantôt des grès gris ou légèrement rosés, tantôt des briques cuites. Les murs sont formés de blocs rectangulaires ou cubiques juxtaposés sans

ciment. Les colonnes sont toujours carrées. Il visite le Angkor-Wat, le monument le plus important et le mieux conservé de toutes les ruines, et le seul dont la photographie ait reproduit les lignes. C'est un temple qui possède un belvédère dominant au loin la plaine, et trois étages superposés avec des galeries couvertes de bas-reliefs.

Le 4^{er} juillet, l'expédition revient à Pnom-penh, malgré la curiosité éprouvée par tous et principalement par Garnier. « Ces visites à des ruines dont la grandeur et la puissante originalité dépassaient tout ce que l'imagination la plus féconde et les récits les plus merveilleux avaient pu faire pressentir, avaient un charme qui éloignait la fatigue et défiait la satiété. La magnifique végétation tropicale qui servait de décor à ces imposants monuments donnait quelque chose de féérique à leur apparition subite au milieu de la forêt, et l'inconnu du passé dont ils évoquaient soudainement la mémoire, ouvrait à la fantaisie le champ le plus vaste où elle put promener ses rêves de civilisation.

« Il y a, à cette recherche de l'antique encore inexploré, je ne sais quelle vive jouissance que ne connaissent pas les touristes européens. Au lieu de parcourir des endroits cent fois décrits à la suite d'un cicérone bavard, être soi-même son guide, découvrir sous les herbes, ici une frise sculptée, plus loin un soubassement, chercher à reconstruire un édifice détruit et à le relier aux ruines déjà découvertes, tel était le genre d'émotions tout à fait nouveau que nous éprou-

vions à ces promenades. Le soir, sur la terrasse d'Angkor Wat, la parole claire, élégante, parfois animée du commandant de Lagrée, éclairait nos recherches, résolvait les problèmes posés, et nous reportait à cette grande époque où la foi avait fait surgir ces merveilles de pierres. Il fallut nous arracher à ces intéressantes études. »

L'on se rendit à Pnom-penh où sa Majesté cambodgienne reçut les voyageurs à merveille. Il fit même honneur à ses hôtes en leur montrant son corps de ballet, ses danseurs et ses danseuses. Norodon ne voulait même plus laisser partir ses chers amis, et ne leur donna qu'à regret une audience de congé.

Le 7 juillet, l'expédition se dirigea vers le nord sur leur canonnière dont l'hélice luttait péniblement contre le courant du fleuve. La navigation devenait difficile. Les obstacles contraignirent les voyageurs à abandonner le Mékong à Cratieh. C'était le dernier point qu'avaient jusque-là relevé les ingénieurs français. Ils ne se lancèrent pas dans l'inconnu sans un serrement de cœur. C'était comme la France qu'ils abandonnaient pour entrer sur le territoire étranger.

« C'est peu au-dessus de Cratieh que le Cambodge, entre dans le Laos. Une longue zone à peu près inhabitée et couverte de forêts magnifiques sépare les premiers centres de population laotiens des derniers villages Khmers, nom que se donnent les descendants abâtardis des anciens fondateurs du royaume du Cambodge. Dans cet espace, de nombreux rapides viennent

accidenter la navigation du fleuve, des bancs de roches y traversent son lit à plusieurs reprises et précipitent son cours. Enfin, à moins de deux cents kilomètres de Cratieh, de véritables cataractes viennent limiter d'une manière absolue la navigation à vapeur, qu'il serait du reste très difficile et très hardi d'étendre même jusque-là.

« Ce sont sans doute ces difficultés matérielles, jointes au fatal régime administratif qui pèse sur le royaume du Cambodge, et au dépeuplement des frontières de ce petit Etat, auxquelles il faut attribuer les communications si rares et si intermittentes des régions laotiennes avec le delta du fleuve. Cette zone intermédiaire est cependant d'une admirable richesse : tout dangereux qu'il est parfois, le fleuve y accumule des éléments de fertilité, y déploie une somme de forces vives dont des mains industrieuses pourraient tirer un parti magnifique. Malgré des courants d'une violence extraordinaire et les inondations produites par des changements de niveau qui, d'une saison à l'autre, dépassent douze mètres, il n'en reste pas moins un puissant moyen de transport, un admirable fertilisateur. Rien ne donne une plus haute idée de sa fécondité et de sa force que les aspects si variés et si grandioses que présentent ses rives, lorsqu'il étend sur une largeur de plusieurs kilomètres, et au milieu d'îles innombrables, ses eaux tantôt calmes, tantôt impétueuses.

« Il est bien difficile de traduire l'impression que laissent dans l'esprit ces gigantesques paysages de l'Asie

tropicale : elle semble tenir des lieux eux-mêmes je ne sais quoi de caractéristique et d'intime qui ne saurait se traduire dans une langue étrangère à ces régions lointaines. Les points de comparaison manquent presque complètement pour essayer de la rendre, et l'habitude ne tarde pas à l'émousser au point de n'en faire bientôt qu'un souvenir insaisissable. Ce n'est, du reste, qu'une question d'échelle pour le regard. L'œil s'accoutume bien vite à ces proportions grandioses, qui s'harmonisent si bien dans l'ensemble général du tableau, à cette richesse de végétation, à ces profusions de verdure qui couvrent tout, s'accumulent et s'entassent à l'infini et que l'on finit par ne plus voir, par cela même qu'elles sont partout. Ces forêts sont toujours les mêmes, elles sont toujours désespérément belles, et pleines d'harmonies étranges : au moindre souffle de brise, le bambou grince et se plaint comme un mât courbé par la tempête, la haute cime des yaô (1) rend un murmure vague et sourd qui se propage et se répète comme un long gémissement au travers de cet océan de feuillage. La brise cesse, le silence se rétablit ; soudain un bruit lointain se fait entendre sous les arceaux de la forêt, il se renouvelle toujours plus fort, grandit, approche : il est sur vous. On lève la tête, ce n'est qu'une feuille, qui, détachée d'une haute branche, de chute en chute arrive enfin jusqu'à terre après vous avoir fait tressaillir à chacun de ses légers chocs. Quelquefois, le cri sonore de l'éléphant retentit dans les

(1) Arbre de la famille des diptérocarpées.

profondeurs de la forêt dont tous les échos répondent à ce puissant appel ; un mélange indéfinissable de chants d'oiseaux et de cris d'insectes lui succède, et la sauterelle cambodjienne domine ce vague accord de son éclatant refrain dont la note sèche et criarde s'affaiblit lointaine, emportée dans son vol rapide. On prête l'oreille : c'est le sourd murmure du fleuve qui croît et décroît soudain ; non : c'est le bruit lourd et confus des berges de sable qui s'écroulent et que les eaux emportent dans leur cours. Le soleil est couché, la nuit est venue : on ne suit plus qu'à grand'peine le sentier tortueux qui serpente sous les grands arbres : les troncs des ban-langs (1) se dressent à chaque détour comme de blancs fantômes ; l'on songe en frémissant à l'ennemi toujours invisible, toujours présent de ces contrées, le tigre, dont l'heure est venue, et l'on revient, en pressant involontairement le pas, auprès du feu du campement.

« Le fleuve offre parfois de plus riants paysages que les sombres profondeurs de la forêt. Ses eaux se déroulent souvent le long de plages au sable d'or, au milieu d'îles charmantes, qu'il semble se complaire à dessiner dans son cours. De nombreuses troupes de singes s'ébattent en criant sur les arbres de la rive et s'amuse à suivre la barque légère qu'emporte le courant. A son approche, les cerfs qui buvaient se retirent lentement et le buffle sauvage, qui se frayait un large chemin au milieu des hautes herbes, s'arrête pour la contempler d'un œil

(1) Arbre de la famille des diptérocarpées.

farouche. De nombreuses troupes de paons se promènent gravement à l'ombre, tandis que sur le sable brûlant, ou sur les rochers noirâtres qui apparaissent çà et là près des bords, d'innombrables caïmans baillent au soleil ; des échassiers au bec gigantesque, de brillants martins-pêcheurs fixent le flot d'un œil avide, plongent et s'envolent avec leur proie, tandis que le poisson, insouciant du danger, joue à la surface de l'eau et dans ses ébats, vient retomber dans la barque même, bonne fortune inattendue des bateliers. Rien de plus animé et de plus vivant que ce paysage ; véritable eldorado de chasseur, auquel l'homme manque cependant !

« Parfois aussi aux plages de sable succèdent des rives de marbre que les eaux ont polies et creusées profondément ; barrières insuffisantes, elles ne peuvent réussir à contenir le fleuve, qui, irrité de cet obstacle, le franchit en grondant, et s'épand au hasard au milieu de la forêt. Des bancs de sable, des îles en formation viennent alors élargir démesurément son cours, et ce monde naissant, sorti de ses alluvions, ne présente, lors de la baisse des eaux, qu'un triste et monotone aspect. Les feuilles, flétries par l'eau, à l'époque de l'inondation, en gardent la couleur jaunâtre ; les arbres, frappés par le courant, restent tristement courbés dans sa direction : il fait calme et l'on dirait qu'une tempête perpétuelle passe dans ces branches et les incline sous son effort. D'énormes troncs abattus gisent sur la rive ; d'autres, entraînés par le fleuve, sont restés suspendus sur la cime des arbres submergés, comme les arches d'un pont

détruit. Partout une apparence de ravages et de ruines dissimule une force et une fécondité réelles. »

Bientôt les voyageurs ne furent plus montés sur de solides navires construits en Europe, mais sur des pirogues creusées dans des troncs d'arbres, frêles esquifs qui portaient leur fortune et le drapeau de la patrie. Des indigènes leur servaient de guides. Ils traversaient des peuplades sauvages et soupçonneuses. Ils souffraient du climat, de la rapidité du voyage. S'ils n'avaient pas été poussés par l'amour de la science, s'ils n'avaient pas obéi à un sentiment de patriotisme, s'ils n'avaient pas mis de côté tout amour propre, ils auraient échoué dans leur glorieuse tâche : mais ils étaient emportés par l'espérance de réussir et la réussite fut au bout de l'entreprise.

Il est inutile de suivre l'expédition dans chacune de ses étapes, mais il convient de mettre en lumière le rôle joué par Francis Garnier.

Au mois d'août, l'on fut arrêté par les cataractes de Khon, barrage naturel où la différence de niveau est de 15 mètres et où le fleuve se répand en mille bras au milieu d'une plaine immense. Le problème de la navigation était résolu. Il fallait renoncer dès le début à admettre que le Mékong pût servir jamais à porter des bateaux et à être une artère commerciale. Il fallut laisser là les embarcations et se porter au nord des rapides pour en reprendre d'autres. La campagne s'ouvrait par un indéniable mécompte.

L'on hiverna au Laos. Garnier atteint du typhus se

guérit dans la ville de Bassac, puis comme on ne pouvait continuer de remonter le fleuve sans les instruments et les passe-ports qui avaient fait défaut au départ, il partit aux avant du courrier de Saïgon et recula de 100 milles. Garnier ne réussit pas : une insurrection lui avait fermé l'accès du Cambodge.

Il ne perdit pas courage. Il revint vers de la Grèce ; il obtint de lui l'autorisation de tenter une seconde fois le passage. Le capitaine et le lieutenant se donnèrent rendez-vous plus au nord pour gagner du temps, puis se séparèrent. De la Grèce continua l'ascension du Mékong, Garnier revint sur ses pas.

Il s'acquitta de sa mission avec habileté et bonheur à la fois. Il rejoignit ses compagnons le long du fleuve, porteur de passe-ports et du courrier de France !

Au sein des pays inconnus, loin de la terre natale, les lettres furent lues avec avidité. Elles donnaient, ces missives longtemps attendues, des détails sur les familles, sur les absents aimés, mais elles apprenaient aux lecteurs que le canon avait réenti en Europe et que l'Autriche avait été écrasée à Sadowa. Les voyageurs tremblaient que la France ne fût lancée dans la mêlée. L'anxiété l'emporta dans la vaillante cohorte sur le plaisir de se trouver tous réunis pour la première fois depuis trois mois, pleins d'ardeur et de santé autour du chef de l'expédition. Qu'on se figure, par l'imagination, cette poignée d'hommes dont chacun était un héros devisant sur le sort de la patrie et se désespérant d'être loin de l'armée qui peut-être avait besoin de tous ses

soldats. Et certes des hommes tels que Francis Garnier auraient pu prêter l'utile secours de leur courage à la mère patrie, si réellement à cette heure elle en eût eu déjà besoin. Il n'est que de lire le trait d'héroïsme par lequel il se signala au moment de rejoindre ses compagnons pour se rendre compte de sa bravoure à toute épreuve et de son intrépidité. C'est lui-même qui raconte le fait avec quelle modestie et quel effacement, on va le voir :

« Après une longue marche dans un pays inhabité, mais de l'aspect le plus pittoresque, j'arrivai, à la tombée de la nuit, à l'étape où je devais changer de porteurs. On entendait le bruit sourd des coups de hache résonner dans les profondeurs du bois. C'était un village nouveau qui s'installait au milieu de la forêt. Tout à coup des cris perçants éclatèrent à nos oreilles, et devant moi, à quelques mètres à peine, déchirant le feuillage d'un immense bond, parut et disparut un tigre qui emportait un enfant. Décharger mon revolver sur l'animal, crier à mes compagnons de jeter bas leur fardeau et de me suivre, nous élancer tous ensemble, en criant, à la poursuite de la bête féroce, fut l'affaire d'une seconde. Quelques instants après, nous étions auprès du bébé que l'animal, effrayé ou blessé, avait laissé tomber dans sa fuite. C'était un enfant de quatre ou cinq ans. Les cris qu'il continuait à pousser prouvaient surabondamment qu'il n'avait point encore rendu le dernier soupir. Je m'empressai de le relever, je le retournai dans tous les sens ; il n'avait pas une égratignure. Il ne cessa

pourtant de crier que lorsqu'il fut dans les bras de sa mère qui accourait tout en larmes. Le père coupait des branches sur un arbre, quand son enfant, qui jouait non loin de là, avait été enlevé. Éperdu, il avait été donner l'alarme dans le village. Les détonations de mon revolver avaient guidé les habitants qui me prirent pour un Dieu sauveur maniant le tonnerre. La soudaineté de mon apparition, ma physionomie nouvelle, mon costume bizarre donnèrent à ce sauvetage quelque chose d'étrange et de miraculeux. En quelques minutes, j'eus à mes pieds tous les cochons, toutes les poules, tous les fruits dont disposaient ces pauvres gens, et que la mère, pleurant maintenant de bonheur, me suppliait à genoux d'accepter. Les hommes se mirent à me construire une case, et je ne reçus jamais une hospitalité plus empressée. Je repartis le lendemain de bonne heure. »

La saison des pluies approchait, la halte fut abrégée et le 1^{er} avril l'on arrivait à Vien-Chan, capitale ruinée de l'un des plus puissants royaumes du Laos. La Commission n'y séjourna pas longtemps, elle reprit la direction du nord et le 29 avril atteignit Louang-prabang après avoir parcouru près de 600 kilomètres en un mois.

De la Grée, dans son rapport daté du 24 mai, constatait l'impossibilité de se servir du Mékong comme voie de communication :

« La navigation du fleuve... devient extrêmement pénible à partir de Vien-Chan où les difficultés se continuent jusqu'à Louang-prabang.

« A quelques milles au-dessus de Vien-chan, la contrée change brusquement d'aspect et on entre définitivement dans la région montagneuse ; sur les deux rives, les collines s'entremêlent, basses d'abord, puis s'élèvent à mesure qu'on avance vers le nord. Le fleuve se fraie au travers un lit sinueux, dont le fond, bouleversé par l'eau et le feu, présente un désordre extraordinaire. Pour se représenter la forme de ce lit, il faut l'imaginer décomposé en deux parties : d'abord le lit des eaux basses, canal central rocheux et à bords taillés à pic, d'une profondeur moyenne de 35 mètres, d'une largeur variable de 30 à 100 mètres ; au-dessus, le lit supérieur que doivent remplir les crues, larges de 300 à 400 mètres, avec 15 ou 18 mètres de berges, tout encombré de blocs énormes,

« Le meilleur moment pour la navigation des barques est celui des eaux presque basses : décembre, janvier, février, mai et juin. Aux eaux tout à fait hautes, la violence des courants et des remous est extrême.

« Il faut renoncer, je crois, à tout espoir d'introduire ici la navigation à vapeur ; il n'y a pas de balisage possible dans les conditions où se trouve le lit du fleuve. »

Quant aux marchandises « elles sont abandonnées au courant sur des radeaux immenses, véritables maisons flottantes construites en bambous, qui reçoivent de nombreux voyageurs et des quantités énormes de matériel. »

Louang-prabang, où arrivait la mission, est la capi-

taie du Laos. Ce pays a conservé longtemps son indépendance. Mais il luttait contre de trop puissants voisins : les Annamites à l'Est, au Nord les Chinois, au Sud les Siamois. Le royaume de Siam a fini par le subjuguier, mais la sujétion du Laos ressemble fort à l'indépendance. La province conserve ses institutions, son prince, et presque son autonomie.

La mission n'oubliait pas à Louang-Prabang un des principaux objets de son voyage. Il lui fallait nouer des relations avec les chefs du Laos. Il était nécessaire de faire comprendre au maître de la ville que la France pouvait lui servir d'appui contre l'usurpation de la cour de Bangkok, qu'un jour peut-être elle le couvrirait de sa protection. Mais comment vaincre les trop justes répugnances des Laotiens ? Tout Européen pour eux est un Anglais, c'est-à-dire un intrigant semblable à ceux qui ont mis la main sur la Birmanie. La mission n'obtint même que difficilement d'être reçue en séance officielle. Le programme de la cérémonie fut minutieusement arrêté après maints pourparlers. L'accueil fut glacial. Aux questions du commandant de la Grèce, le roi répondait par des mots vides de sens.

Cependant les voyageurs, harassés de fatigue, résolurent de prendre quelque repos dans la cité et, peu à peu, la glace se rompit entre Laotiens et Français. L'explorateur Mouhot était mort en 1861 à Louang-Prabang. L'expédition lui érigea un monument. Un mausolée fut construit à l'endroit même où était mort l'intrépide missionnaire. Le monument funéraire élevé

à Mouhot contribua pour beaucoup à produire une excellente impression sur une population douce et bienveillante qui se souvenait du loyal voyageur qu'elle avait vu mourir.

Bientôt les sentiments furent tout à fait amicaux. Un parent du roi prit la cause des étrangers et entraîna ses compatriotes. La mère du roi reçut une paire de lunettes avec monture en écaille et triompha de l'obstination de son fils. Le roi, devenu tout à fait hospitalier, remit à de la Grèce un passe-port qui devait lui permettre de voyager dans tout le Laos. Il poussa même la confiance jusqu'à prier M. Joubert de lui recommander un coucou détraqué. Les officiers purent se mêler à la plèbe laotienne. Tout le chapitre qui, dans la relation du voyage, concerne les mœurs et les coutumes des habitants, renferme les détails les plus curieux et les plus intéressants. Que de fois Garnier dut stationner dans le marché pour y étudier les types et les costumes, pour y connaître les productions du pays !

De temps à autre, nos jeunes explorateurs prenaient part à des danses. Ils ne s'habituerent pas sans peine à supporter la vue des goîtres hideux qui sont le plus bel ornement des femmes laotiennes. Les cérémonies du culte arrêtaient leur attention. Le changement des saisons est accompagné de processions singulières où les jeunes gens, la tête couronnée de fleurs, forment de longues files et marchent en chantant. Les Laotiennes demandaient sans cesse aux officiers des par-

fums et du savon pour blanchir leur teint. Elles prenaient nos compatriotes pour des vieillards, à cause de la longueur de leur barbe, car elle ne pousse que tard chez tous les individus de race jaune.

Au Laos, les grands centres, comme les petits villages, se composent de longues séries de maisons parallèles au fleuve, très distancées en général et entourées de jardins : aussi ont-ils parfois une étendue fort considérable. Un sentier de communication serpente sur la berge et relie toutes ces habitations entre elles. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la rive, le terrain s'affaisse peu à peu et les rizières apparaissent. De nombreux canaux, la plupart naturels, les mettent en communication avec les eaux du fleuve, qui se répandent au loin, par leur intermédiaire, à l'époque de l'inondation. Ce sont les rizières qui constituent la principale production et la grande agriculture du pays, le riz étant la base unique de toute l'alimentation. Sur les berges même du fleuve, à l'époque des basses eaux, sont des cultures de tabac, de coton, de plantes maraîchères. Ça et là quelques muriers et quelques champs de cannes à sucre.

Le bambou et quelques colonnes de bois dur font tous les frais des habitations du commun. Elles sont élevées d'un mètre cinquante à deux mètres au-dessus de terre, usage qui est à peu près général en Indo-Chine et qui a pour but de préserver de l'humidité, des scorpions, des fourmis et autres insectes fort incommodes dans les pays chauds. Les toits recouverts en paille

sont très inclinés et descendent très bas pour abriter et du soleil et de la pluie, qui, par les forts orages de ces contrées, chasse souvent horizontalement. Les planchers sont en bambous tressés ; les cloisons ou murailles, en double treillis de bambous comprenant à l'intérieur les feuilles d'une espèce de yaô. Une échelle raide et droite conduit à l'intérieur de la case. En général, une habitation confortable se compose de deux maisons parallèles, séparées par une terrasse établie à la même hauteur que le plancher. Cette terrasse donne de l'air et du jour aux compartiments intérieurs et sert aux menus offices de la cuisine, dont les fourneaux sont en dessous. Le dessous de la maison sert également de remise pour les chars, les ustensiles de travail et de pêche ; souvent aussi, il se transforme en atelier où sont installés des métiers à tisser le coton et la soie.

« Les demeures des gens riches ou des mandarins ne sont point toujours d'une aussi grande simplicité et acquièrent quelquefois un degré de solidité et d'élégance très-remarquable. De dimensions plus considérables et d'une élévation qui constitue un véritable étage au-dessus d'un rez-de-chaussée, leur charpente, faite en beau bois d'ébénisterie, est assemblée avec le plus grand soin. Les toits ne descendent plus aussi bas ; les murailles sont en planches et l'on y ménage de petites fenêtres en ogive, à encadrement sculpté. Les planchers sont également en beaux plateaux de bois noir que l'usage a poli et qui sont d'une propreté extrême. L'ensemble de la demeure est une longue enfi-

lade de cases réunies par des terrasses et où l'on trouve successivement la salle de réception et d'audience des mandarins, la salle à manger, l'appartement des femmes, les communs, les logements des esclaves et enfin le sanctuaire, le plus beau et le plus solide endroit de l'habitation, toujours tenu hermétiquement fermé, à l'abri de tout regard profane et qui renferme les dieux et le trésor de la famille. Les toits de pareille demeure sont quelquefois en paille, quelquefois aussi en plateaux de bois imbriqués et arrondis comme les tuiles d'un kiosque. Le faitage très aigu se relève aux angles en têtes de dragon ou en tout autre sujet fantaisiste, et reçoit souvent une riche ornementation. Les habitations un peu grandes sont toujours précédées d'une cour, et une forte palissade rectangulaire en enclôt toutes les dépendances. Parmi celles-ci, il faut citer le magasin à riz, sorte de hutte solidement construite, de 8 à 10 mètres cube de capacité, lutée avec soin avec de la terre glaise, qui contient l'approvisionnement de l'année. Autour des maisons sont toujours des arbres fruitiers, tels que les manguiers, les tamariniers, les aréquiers, les cocotiers, et l'on y cultive quelques plants de bétel, de piment, quelques légumes et quelques fleurs.

« L'ameublement est des plus simples ; des nattes et des coussins en sont les parties les plus essentielles. Dans la salle de réception règne une sorte de plateforme élevée de 30 ou 40 centimètres au-dessus du plancher ordinaire. Des armes, lances ou fusils à pierre,

rangées le long de la muraille dans les râteliers en bois quelques tentures en mauvaise cotonnade masquant une porte ou un couloir, des filets de chasse ou de pêche, parfois une ou deux cages à éléphant, complètent le mobilier des plus riches seigneurs de la contrée.

« Le costume des habitants eux-mêmes n'est guère plus compliqué. Il se compose pour les gens du commun d'une simple pièce de cotonnade, ou langouti, passée entre les jambes et autour de la ceinture. Pour les gens d'un certain rang le langouti est en soie, et le costume se complète souvent d'une petite veste boutonnée droit sur la poitrine, et dont les manches sont très-étroites, quelquefois d'une autre pièce d'étoffe que l'on met soit en guise de ceinture, soit en manière d'écharpe autour du cou.

Le Laotien est en général bien fait et vigoureux. Sa physionomie offre un singulier mélange de finesse et d'apathie, de bienveillance et de timidité. Il a la tête rasée et ne conserve comme les Siamois qu'un rond de cheveux longs de 3 ou 4 centimètres sur le sommet de la tête. Il sait se draper avec goût et porter les plus belles étoffes avec aisance et dignité. Il choisit toujours les couleurs les plus voyantes, et le coup d'œil d'une assemblée nombreuse où ces vives nuances du costume tranchent sur le teint cuivré des acteurs ne manque pas de pittoresque et forme parfois un ensemble saisissant. La coiffure et la chaussure sont choses presque hors d'usage au Laos ; seuls, les gens de peine ou les bateliers, quand ils travaillent ou rament sous un soleil ardent,

se couvrent la tête d'un immense chapeau en bambou tressé et presque plat, qui ressemble à un parasol. Les enfants portent souvent encore aux bras et aux jambes des anneaux d'or, d'argent ou de cuivre, ou simplement des cordons de coton ou de soie, auxquels sont suspendues des amulettes données par les prêtres ou les médecins comme talismans ou comme remèdes. Les hommes faits dédaignent en général ces vains ornements et n'estiment guère que les bagues à pierres brillantes que l'on achète fort cher à Bangkok et dont les gens riches ont souvent les doigts chargés. Les boucles d'oreille sont aussi d'un usage assez répandu. Il faut mentionner encore parmi les accessoires du costume l'invariable cigarette, roulée en forme de tronc de cône dans un fragment de feuille de bananier et posée sur l'oreille comme la plume d'un scribe.

« La plupart des Laotiens sont tatoués sur le ventre et aux jambes. Les femmes laotiennes ne sont guère plus vêtues que leurs maris. Le langouti, au lieu d'être relevé entre les deux jambes, se serre à la ceinture et vient tomber au-dessus des genoux, de manière à former comme une sorte de jupon court et collant. En général, une seconde pièce d'étoffe se drape sur la poitrine et se rejette sur l'une ou l'autre épaule, sans grand souci de cacher les seins. Les cheveux sont portés dans toute leur intégrité et sont relevés en chignon sur le sommet de la tête. Une bandelette, large de deux travers de doigt, les relie et les entoure, sorte de petit diadème orné souvent de quelques fleurs. Tous les bijoux sont de mise,

bagues, colliers, anneaux, bracelets entassés les uns sur les autres. Il n'est pas rare de trouver des Laotien-
nes vraiment gracieuses et jolies.....

« Comme à Siam et au Cambodge, l'esclavage existe au Laos. On devient esclave pour dettes, pour confiscation judiciaire, pour éviter la mendicité ; mais cette catégorie d'esclaves est excessivement restreinte. L'immense majorité de ces malheureux se recrute chez les tribus sauvages que j'ai dit être disséminées dans les montagnes, et devient l'objet d'un commerce fort lucratif. Pour un peu de laiton, de poudre, quelques verroteries, les chefs de ces tribus consentent à livrer des adolescents, parfois des familles entières que l'on va vendre ensuite dans tous le Laos et jusque sur le marché de Pnum-Peinh (1). Ces esclaves sont employés à la culture et aux travaux domestiques, et sont d'ailleurs bien traités par les familles qu'ils emploient. Ils vivent bientôt même si intimement et si familièrement avec leurs maîtres, que, sans leurs cheveux qu'ils conservent longs et leur physionomie bien différente, on aurait de la peine à les reconnaître au milieu d'un intérieur laotien.

« Les Laotiens sont fort paresseux et, quand ils ne sont pas assez riches pour posséder des esclaves, ils laissent volontiers aux femmes la plus grande partie de la besogne journalière ; en outre des travaux intérieurs de la maison, celles-ci pilent le riz, travaillent aux champs, pagayent dans les pirogues. La chasse et

(1) Situé à la jonction du fleuve et du bras qui conduit au grand lac.

la pêche sont à peu près les seules occupations réservées exclusivement au sexe fort. » (1)

Les mœurs étaient intéressantes à étudier. La Mission s'y serait arrêtée longtemps, mais les pluies avaient commencé ; il fallait se hâter pour mettre à profit la crue du Mékong. La mission allait avoir beaucoup à souffrir. Depuis longtemps, le Laos Birman, qu'ils voulaient traverser, était dans un état de constante agitation, et depuis cinq ou six ans, les guerres et la piraterie s'étaient multipliées. La moitié du Yun Nan cette vaste province qui borde la Chine au sud-ouest, s'était révoltée contre le Céleste-Empire ; la frontière du Tong-King était infectée de brigands. Comment avancer au milieu des combattants, des pillards, au sein du désert formé par la guerre civile ? La marche devait présenter de grandes difficultés. Les voyageurs s'allégèrent. Ils abandonnèrent jusqu'aux livres qui charmaient les ennuis de la solitude, ils confièrent au roi les caisses renfermant les collections, les plans, les documents laborieusement découverts et le prièrent de les diriger sur Ban-Kok. On lui laissa même certains objets qu'il pourrait garder dans le cas où l'on atteindrait le Yun-Nan. Le roi se montra d'une fidélité scrupuleuse ; il renvoya même ce qui lui appartenait.

L'on se rémit en route. Francis Garnier eut bientôt à faire preuve de talent et d'initiative. C'est lui qui montra à ses collègues la vraie voie à suivre, celle qui offrait un véritable intérêt.

(1) Résumé du voyage par F. Garnier, chez Challamel, éditeur

Il avait fait à Louang-Prabang une longue étude des moyens de communication, il s'était efforcé de recueillir des renseignements, et quand il fallut s'enfoncer dans la région du Nord, il sut choisir la meilleure direction et la fit adopter.

Trois routes, en effet, s'offraient à la mission pour franchir la zone réputée dangereuse. La première, celle du Mékong, était la plus longue; elle forçait les voyageurs à traverser une région qui avait été récemment disputée entre la Birmanie et Siam, et qui offrait peu de ressources par suite de la dévastation.

La seconde route était plus directe : il s'agissait de remonter droit au Nord le cours du Nam-Hon, affluent de la rive gauche du Cambodge. L'on atteindrait les frontières du Yun-nan, très rapproché de Louang-Prabang, dans cette direction. L'on pouvait espérer de retrouver le fleuve que l'on avait l'ordre d'explorer.

La troisième route menait jusqu'au Kouang-si. L'on traversait la zone, occupée par des tribus mixtes, séparant le Tong-King de la Chine.

« Ce dernier trajet, dit la relation officielle, peut-être moins dangereux que les deux autres, nous écartait complètement du but officiel de notre mission, qui était la reconnaissance de la vallée du Mékong, mais il nous faisait visiter la région la moins connue encore de toute l'Indo-Chine, et vraisemblablement la plus curieuse au point de vue géographique. Quel que fût son attrait, nous devions nous contenter de l'indiquer aux explorateurs qui voudraient plus tard compléter notre œuvre.

« La discussion restait ouverte entre les deux premières routes : la route du fleuve et celle du Nam-Hon. Le commandant de la Grée penchait visiblement pour la seconde. Je plaidai vivement auprès de lui la cause de la première ; notre travail géographique m'aurait paru moins intéressant et moins complet s'il n'avait compris le relevé entier du cours du fleuve, que nous espérions encore à ce moment remonter, jusque dans sa partie tibétaine. » Peut-on, en termes plus simples et plus modestes, avouer que l'on a rallié la majorité à son avis et qu'en fin de compte, par une excellente décision, l'on a contribué à faire réussir l'entreprise ?

Les préparatifs de départ amenèrent des scènes amusantes. Nombre de fonctionnaires demandaient aux officiers des hardes qu'ils se disputaient. Ils se réjouissaient de posséder un bouton d'uniforme, un débris de galon ; une redingote ou un pantalon leur causait une joie suprême. C'était une sorte de carnaval, une journée de mardi gras transportée dans l'Indo-Chine.

Les porteurs Annamites étaient quelque peu découragés. Ils ne songeaient pas sans appréhension à une nouvelle marche en avant. Ils interrogeaient Francis Garnier sur la longueur et les périls de la route. « Ong Quan (Monsieur) disaient certains d'entre eux, ne sommes-nous pas allés assez loin encore et n'avez-vous point sur votre carte assez de rochers, assez de cataractes, assez de détours ? Jusqu'où rions-nous donc ainsi ? » — Nous voulons savoir, leur répondait Garnier d'où vient ce fleuve et c'est lui qui nous mène. Où ? Nous

n'en savons pas plus long que vous. Mais nous irons, si nous le pouvons, jusqu'à ses sources. » — Ils soupiraient alors en regardant l'eau large et profonde. « C'est bien loin cela, disaient-ils, et ce grand fleuve n'est pas près de finir. » Qu'en savez-vous leur répondait-il pour les encourager. Il sort peut-être tout formé d'un grand lac, et dans ce cas, demain vous pouvez en voir la fin. » Et les Annamites sur la foi d'une vieille tradition, croyaient à l'existence de ce lac.

Le personnel de l'expédition était dans un parfait état de santé quand il quitta Louang-Prabang le 25 mai sur de petites pirogues prêtées par le roi.

L'on remonta le fleuve, mais bientôt, comme son lit devenait moins profond et présentait à la navigation des difficultés toujours croissantes, il fallut renoncer à suivre le cours et renvoyer les embarcations. L'on adopta la route de terre dans le Laos birman où l'on arriva bientôt.

Le fleuve servit de fil conducteur ; tantôt on longeait ses berges, tantôt on s'en éloignait mais sans les perdre de vue. Les fatigues étaient extrêmes. Les hommes allaient à pied ; les bœufs, les indigènes et souvent aussi leurs femmes, supportaient le poids des bagages. Les porteurs se montraient d'une déplorable mauvaise foi et ne cessaient de réclamer du repos.

« Sur le flanc ou sur le faite des montagnes, à travers des forêts impénétrables, hantées par des légions de sangsues et de pucerons ailés et fréquentées par le tigre ; sur les sables du fleuve peuplés d'impercep-

tibles moustiques, au milieu des rizières où l'on enfonçait dans une boue fétide, sous les eaux stagnantes des plaines ou bouillonnantes des ravins, les chemins que l'on suivait étaient à peine tracés. Avec des pluies torrentielles ou par une chaleur écrasante, faisant quelque fois, sans chaussures, des étapes forcées, passant les rivières à gué, gravissant des croupes escarpées, couchant sur la terre humide, arrêtés souvent par les torrents débordés à la suite des orages, officiers et gens d'escorte étaient dévorés par la fièvre et par les ulcères, résultat des inévitables morsures des sangsues et des moucheron qui s'attaquaient surtout aux membres inférieurs. » (1)

Le 7 août l'on arrivait à Muong-Yong, résidence principale, après une marche de cinquante jours, après un trajet héroïque accompli en dépit des obstacles et des souffrances. M. Delaporte avait dû être porté dans un hamac, par l'escorte annamite, car les indigènes, par superstition, refusaient de rendre ce service. M. Joubert était tombé malade du typhus ; M. de la Grée avait été arrêté par un gonflement provoqué par les piqûres des sangsues et par un embarras gastrique. Francis Garnier se porte en avant avec les hommes valides. A Muong-Yong, le personnel de l'expédition se retrouva au complet, mais là encore il devait éprouver des déboires.

La Mission était bien arrivée à Muong-Yong, mais elle n'en pouvait plus sortir. On la prenait encore une fois pour une troupe d'Anglais. La haine des Anglais tient

1. De Villemereuil.

les Birmans, maîtres de cette partie du Laos, en perpétuelle défiance contre tout Européen qui passe généralement pour un fils d'Albion. Les mandarins birmans qui abondent dans la contrée et qui inspirent les actes de tous les principicules laotiens, cultivent la défiance des indigènes contre les étrangers. L'un d'eux avait poussé le roi de Xieng-Tong, le chef le plus puissant de la région, à inviter la mission à paraître à sa cour. Xieng-Tong était située à 60 milles à l'ouest du Mékong; la lassitude et les maladies empêchèrent qu'on se rendit à l'invitation. Or la requête était un ordre. Faut-il d'y avoir obéi, l'on en était réduit à séjourner à Muong-Yong, à interrompre le voyage, à se consumer dans une stérile attente. Forcé fut à M. de la Grée de se rendre auprès du roi de Xieng-Tong, de le gagner, lui et son terrible mandarin Birman, et d'obtenir des laissez-passer pour les états environnants. M. de la Grée resta absent un mois pour captiver les bonnes grâces du prince et de son cerbère.

Pendant ce temps, Francis Garnier avait avancé. Il avait reçu un messenger de M. de la Grée qui lui annonçait sa victoire diplomatique et qui lui assignait rendez-vous plus au nord. Le lieutenant et le commandant se rejoignirent à Muong-Yong. Le roi les reçut fort bien. Il voulait, ainsi que ses sujets, combler les Européens de cadeaux en nature. Il leur fit maintes questions sur la France, se montra spirituel, et fit la conquête de tous les assistants. Les visites se multiplièrent. Le jeune roi manifestait des velléités d'indépendance à

l'égard des Birmans qui font peser sur ces populations un joug odieux. « Là où sont les Européens, disait-il, la guerre et les troubles cessent, le commerce et les populations augmentent. » Ce ne fut du reste pas le seul symptôme que saisit la mission d'une prochaine révolte, que les Birmans sont trop orgueilleux pour prévoir et trop maladroits pour prévenir.

Il paraît que le territoire abonde en gisements métallurgiques. L'or, l'argent, le fer, les pierres précieuses y sont en abondance. Mais le roi ne désignait pas les gisements, par crainte des Birmans. Ces maîtres avides exigent que les indigènes exploitent les mines et ils prélèvent des impôts sur les produits.

Ce fut avec peine que s'opéra le départ de Muong-Yong. Le roi était bienveillant, mais la duplicité des Birmans n'avait fait que trop souffrir la Mission. Chacun avait hâte d'échapper aux ruses et aux embûches et de continuer la route. Il valait mieux lutter contre les obstacles élevés par la nature que contre la fourberie des despotes qui tenaient le Laos du nord sous leur joug.

Le 18 septembre, la Mission arriva presque sur les frontières du Laos Birman. Elle parvint, à travers des nappes boueuses et des rizières où les voyageurs avaient de l'eau jusqu'aux épaules, dans le voisinage d'un gros bourg de quinze à dix-huit cents âmes, Muong-Long.

Un pont en pierre à voûte surbaissée donne accès dans le village. Jadis ses abords étaient ornés de lions

sculptés qui maintenant gisent couchés sur le sol. Le pont se continue par une chaussée de briques, heureux indice du voisinage d'un peuple civilisé. A coup sûr, le pont et la chaussée n'avaient pas été construits par les Laotiens : des travailleurs chinois y avaient mis la main !

« Nous nous trouvions aux portes du Céleste Empire, et nos fatigues touchaient à leur fin. Ce séduisant espoir se changea en certitude quand, au milieu de la foule des curieux qui commençait à nous assiéger, nous découvrîmes deux Chinoises. Leurs robes longues et leurs chaussures pointues à hauts talons tranchaient trop vivement au milieu des costumes laotiens pour ne pas attirer immédiatement nos regards. Elles étaient vieilles, sales et décrépites, mais elles avaient de petits pieds ; cela suffisait pour affirmer leur nationalité et exciter notre admiration. » (Relation officielle. Tome 1^{er}.)

Le marché de Muong-Long était d'une très grande importance. Il se tenait tous les cinq jours. On y voyait de petits restaurants en plein air, selon la mode chinoise, et où les commerçants pouvaient rapidement prendre un repas. La production locale se compose surtout de coton, de soie grège ; les aubergines, les pastèques, les pommes, les prunes, le bétel et l'arc de montagne, le piment, le poivre, le tabac, abondent sur la place. On y trouve le fer, le plomb, le minéral d'antimoine. Le sel sert parfois de monnaie dans les transactions. Les articles anglais n'y sont pas inconnus :

nos voisins d'Outre-Manche ont introduit à Muong-Long des glaces, des peignes, des balances et des aiguilles. La langue des habitants est le dialecte chinois du Yun-nan.

Muong-Long, comme la station de Muong-Yong, devait réserver une amère surprise à l'expédition. Un ordre était venu l'année précédente du Yun-nan, et il était défendu aux Européens d'avancer. Cependant le conseil ou *séna* de Muong-Long se laissa fléchir ; après des colloques, et grâce à l'inflexible énergie de M. de la Grée, la mission triompha des difficultés.

Au milieu de tant de retards, une autre saison avait commencé. Les pluies avaient cessé et le 30 septembre, sous un ciel pur, les voyageurs parvinrent à Xieng-Hong. Là ils retrouvèrent le Mékong. La ville est située par 22° de latitude, à 1.200 milles de son embouchure. Le Mékong a sur ce point de 300 à 400 mètres de large et coule lentement entre de hautes rives bordées de sable. En amont de la ville, le fleuve se rétrécit. A en juger par l'horizon de montagnes qui borne les regards à l'Est et au Nord, il semblait que le Mékong dût avoir ses sources bien loin au delà, sur les hauts plateaux du Tibet.

En 1837, le voyageur Mac Léod seul, avant les membres de l'expédition, avait pu atteindre Xieng-Hong qu'il ne dépassa pas. La vieille ville, détruite en 1857, montre encore de belles ruines, entre autres le palais des rois et une pagode dont les murs sont couverts de peintures chinoises. La nouvelle ville n'a qu'une faible

population sédentaire ; mais c'est un centre de commerce. Un marché y est tenu cinq fois par semaine, et le sel est décidément accepté dans les transactions comme monnaie courante.

Mais la mission voulait aller plus loin que Mac Léod : elle désirait pousser au nord jusqu'à ce qu'elle rencontrât la Chine. Les négociations jouèrent leur rôle à Xieng-Hong comme au cœur du Laos Birman. L'attitude du commandement de la Grée, sa fermeté et sa décision, sa franchise vis-à-vis de la fourberie chinoise, produisirent grand effet sur l'esprit des autorités locales. Les passe-ports chinois dont on s'était muni au départ firent recevoir avec bienveillance « les mandarins français. »

Le 5 octobre, la Commission fut reçue par le roi de Xieng-Hong. Sa Majesté habitait dans une pauvre maison en bambou. Pour la circonstance, une des pièces fut ornée de tapis chinois, et trois ou quatre cents hommes, armés diversement, qui de fusils à pierre, qui de sabres et de lances, furent rascolés dans le pays. Ne fallait-il pas frapper l'imagination des étrangers ? Quand le roi s'avança, l'assemblée s'inclina, les troupes s'armèrent, l'on fit partir quatre petites espingoles. Sa Majesté avait de dix-neuf à vingt ans ; elle avait une tenue qui ressemble fort à l'accoutrement des paillasses sur les tréteaux forains. Sur la tête se balançait un grand chapeau chinois garni de clochettes ; sur la poitrine s'étalait une tunique en soie rouge ; le pantalon était blanc. Le roi tenait en main un sabre à fourreau d'ivoire sculpté : son air, roide et compassé, le faisait ressem-

bler fort à un mannequin. Il donna à la mission le droit de s'éloigner, et quand elle voudrait. La mission le voulut aussitôt.

Francis Garnier, toujours en quête de connaissances certaines et de notions précises sur le cours du fleuve que l'on avait mandat d'explorer, alla le même jour reconnaître le Mékong un peu au nord de Xieng-Hong. Il constata une fois de plus qu'il était nécessaire de ne plus songer à s'en servir comme voie commerciale. Le fleuve avait ce caractère déréglé, ce lit obstrué par les roches, ces eaux violentes, étroites et profondes qu'il offrait à la vue depuis Tien-Chan.

L'on partit de Xieng-Hong le 7 octobre. Un peu au nord de la ville, des radeaux et des barques font sans cesse passer d'un bord à l'autre voyageurs, bêtes et marchandises. Le personnel de l'expédition, ses bagages, ses chevaux, passèrent dans le bac moyennant redevance.

Pendant dix jours, sur la rive gauche du fleuve, en suivant les hauteurs qui le dominent, les membres de la mission s'avancèrent sans arrêt. De tous côtés, dans les villages, se pressaient des émigrés de Yun-nan, qui fuyaient la révolte des Mahométans. L'aspect du pays changeait; il revêtait une physionomie nouvelle. Le voisinage de la Chine se faisait sentir de plus en plus. Les hautes maisons laotiennes faisaient place à de petites huttes basses, bâties avec de la boue pétrie, consolidée par des claies en bois. L'intérieur des demeures révélait l'industrie avancée des habitants. Les voyageurs

étaient presque en pays civilisé, au sortir de la barbarie. Ils voyaient des bancs, des tables, des étagères, des seaux et tout ce qui leur avait manqué pendant leur rude exploration, et tout ce qu'ils avaient été contraints de façonner chaque jour. Ils contemplaient les charrues, ils admiraient les jardinets propres et coquets qui entouraient les habitations ; ils se réjouissaient à la pensée d'entrer bientôt dans un pays où les habitudes seraient moins sauvages que chez les peuples récemment visités. A mesure que les journées s'écoulaient, le paysage se transformait davantage. Aux grandes rizières succédaient les champs de petits pois, des vergers tout plantés de pruniers, de pêchers et de poiriers. Les explorateurs se sentaient tout joyeux. « L'activité qui régnait dans les villages, l'accueil cordial de la population, et jusqu'à la cherté toujours croissante des vivres nous rappelaient à chaque pas que nous rentrions dans des régions civilisées ; les mille détails des scènes champêtres auxquelles nous assistions, évoquaient plus d'une fois les souvenirs de la patrie ; nous ne songions pas à regretter l'aspect pittoresque et les mœurs étranges des pays que nous laissions derrière nous ; nous étions arrivés à ce point du voyage où le nouveau, pour nous, était ce qui ressemblait le plus à l'Europe et à la France. » Il n'y avait pas jusqu'aux animaux qui n'offrissent des différences avec les bêtes du Laos. Les bœufs, les chevaux étaient de plus haute taille ; certains chapons, engraisés par l'élevage, pesaient jusqu'à quatre kilogrammes.

Après avoir gravi une chaîne élevée, tout le long de la route l'on remarqua des tombeaux couverts d'inscriptions : la voie funéraire indiquait les abords d'une ville chinoise.

Quand, au déclin d'une journée d'automne, la ville de Semao, au sein de la plaine immense, apparut aux voyageurs au milieu de ses cultures, de ses routes argentées de poussière, de ses villas étincelantes, ce ne fut pas sans une vive émotion qu'ils la contemplèrent et qu'ils approchèrent de ses murailles. Enfin, ils allaient pouvoir se reposer sous des toits hospitaliers, enfin ils avaient accompli une œuvre que nul homme de race blanche n'avait avant eux menée à bien, ils avaient pénétré en Chine, dans le Yun-nan, par la frontière du sud-ouest ; enfin ils avaient, après tant de fatigues, la perspective d'un heureux retour. Semao, c'était l'oasis après les longues courses dans le désert, c'était le repos et le salut !

Si l'on jette un coup d'œil en arrière au moment où l'expédition est arrivée dans la Chine occidentale, et que l'on se rende compte des distances des pays, des fleuves et des montagnes franchis par elle, l'on ne pourra retenir un sentiment d'admiration. Que de persévérance, que d'adresse, quel héroïsme chez ces six hommes, chez cette élite dont faisait partie Francis Garnier pour suivre à travers une terre inconnue la route périlleuse que s'était tracée leur amour pour la science et pour la patrie !

Pourtant le voyage n'avait pas donné ce que la France

attendait de lui. Au départ, Garnier et ses amis espéraient à travers l'Indo-Chine, grâce au Mékong, unir la colonie de Cochinchine avec la Chine méridionale. Et au début même de la course, ils avaient dû chasser ce beau rêve de leur esprit et de leur cœur. Une première fois, les rapides de Khon avaient démontré l'inanité de leurs conjectures, et les crues subites, les courants, les brusques détours, la conformation mouvementée du fleuve leur avaient montré que le Mékong oppose des obstacles invincibles à la navigation à vapeur.

Jusqu'à l'arrivée au Yun-nan, Francis Garnier a participé aux découvertes de ses compagnons sans les provoquer et sans les diriger. Il était fort écouté et fort apprécié de ses compagnons, pourtant il n'avait pas la haute main dans l'entreprise. Mais son esprit entreprenant, son audace, son désir de tout connaître et de tout approfondir, devaient bientôt lui faire proposer une excursion dans un pays voisin du Yun-nan, le Ta-ly. Enfin un malheur qu'il fut le premier à déplorer, la mort de M. de la Grée, allait bientôt aussi le mettre à la tête de l'expédition, lui en confier toute la responsabilité, et lui fournir le dangereux honneur de terminer avec gloire le voyage qu'il avait conçu, rêvé, et exécuté !

CHAPITRE IV

LE YUN-NAN — FRANCIS GARNIER EXPLORE LE ROYAUME DE
TA-LY — MORT DE LOUDART DE LA GRÉE — FRANCIS
GARNIER RAMÈNE LA COMMISSION PAR LE YANG-TSE-KIANG
— RETOUR A SAÏGON.

Le Yun-Nan où étaient arrivés les explorateurs, est la plus méridionale des provinces que comprend l'empire chinois. Le Yang-tse-Kiang et le Mékong qui naissent tous deux dans le plateau du Tibet, forment un coude bien marqué quand l'un s'élance vers l'est, l'autre vers le sud. Dans l'angle décrit par les deux cours d'eau s'étend le Yun-Nan.

Des difficultés incessantes surgirent dans la contrée. Depuis douze années, la guerre civile désolait le pays. Deux religions, le bouddhisme et le mahométisme, luttaient l'une contre l'autre, avec un furieux acharnement. Les sectateurs de Mahomet avaient été chassés de la capitale, Yun-Nan. Ils avaient trouvé un refuge à Taly, ville située près d'un lac qui s'écoule dans le Mékong et y vivaient dans une complète indépendance. Ils ne se tenaient pas en repos dans leur imprenable abri ; ils faisaient peu à peu la conquête du Yun-Nan et dans leur lutte ils avaient pour auxiliaires deux redoutables fléaux, la famine et le choléra.

Il fallait aux membres de la Mission un indomptable

courage, une longue habitude des souffrances, pour avancer au milieu de la désolation, des ruines et des cadavres qui gisaient sans sépulture dans les champs et infestaient l'air de putrides émanations. Pour tout aliment, l'on était réduit à des haricots qui ne cuisaient qu'après avoir été broyés.

Ce qui donnait des forces aux explorateurs, c'était la pensée de découvrir peut-être la solution des problèmes géographiques qu'ils cherchaient ; c'était l'idée de parcourir un pays qui passait pour renfermer dans son sein de grandes richesses minéralogiques et qui sans doute, dans un avenir prochain, grâce à leurs révélations, entrerait en relations avec l'Europe !

La Commission hésita un instant sur le choix de la route à suivre. Se dirigerait-elle sur Yun-Nan, la capitale chinoise, ou sur Taly, la capitale mahométane, la citadelle des insurgés ? Comme on possédait des passeports chinois, l'on résolut de s'adresser en premier lieu au gouvernement chinois. Plus tard, l'on chercherait les moyens de gagner Taly.

Les fonctionnaires chinois accueillirent très bien les Français. Ils ne se départirent pas de l'étiquette et du cérémonial qu'aiment tant les habitants du Céleste Empire. Les membres de la Mission faisaient bonne mine aux révérences et aux marques de respect, mais ne montraient qu'un piètre équipage aux yeux de leurs hôtes. La curiosité importune des populations, qui n'avaient jamais aperçu d'Européens, dépassa toutes les bornes. Un jour, dans la ville de Tong-Hay, la pagode

qu'occupaient les officiers, fut envahie par une foule. Soldats chinois, annamites de l'escorte employèrent les grands moyens. Les fusils à sabre-baïonnette produisirent un merveilleux effet ; le repos de nos compatriotes ne fut plus troublé par des visites intempestives.

Plus ils rapprochaient de la capitale, plus le désir de les connaître augmentait. Il leur était difficile de prendre un repas sans exciter l'étonnement des indigènes. En route, une escorte armée les accompagnait à cheval. Quant à eux, ils allaient à pied : ils étaient trop pauvres pour s'offrir des montures. C'est ainsi que l'on traversait le Yun-Nan, terra incognita, dont on essayait de connaître la nature et les ressources.

Un jour, le 20 novembre, la Commission fit une découverte dont les conséquences devaient être fécondes. En poussant des reconnaissances pour étudier les productions du pays, elle arriva sur les bords du Ho-ti-Kiang, branche principale du haut Song-Koï, le fleuve du Tong-King. Que de pensées germèrent alors dans le cerveau des explorateurs ! Le Mékong ne pouvait rendre aucun service, mais peut-être le Song-Koï était-il navigable ? Ne serait-il pas possible d'amener, grâce à ses eaux, les richesses du Yun-Nan à la mer ? Le chef de l'Expédition s'embarqua sur des pirogues, descendit jusqu'au premier rapide, comme pour prendre possession de la voie nouvelle, fit arborer les couleurs tricolores et les fit saluer par un feu de mousqueterie.

Francis Garnier, qui déjà était tourmenté par l'idée qu'il devait tant préconiser par la suite, qui songeait à

se rendre compte du cours suivi par le Song-Koï, Francis Garnier sollicita et obtint l'autorisation de se séparer de ses compagnons pour suivre le fleuve. Il s'embarqua dans un léger canot et se laissa aller au courant de la rivière, en compagnie de quelques barques de marchands. Il fut souvent contraint par les rapides de quitter les embarcations. Un seul batelier y restait ; les autres, rangés sur la rive, retenaient la barque vide avec une corde, puis, au moment opportun, ouvraient les mains et le léger esquif franchissait comme une flèche le passage dangereux ; l'homme qui le dirigeait, abordait en aval pour reprendre son chargement et son équipage. Francis Garnier apprit des riverains que ces transbordements n'étaient nécessaires qu'à la saison sèche ; qu'à la saison des hautes eaux, le fleuve remplissait complètement son lit. Il fit l'ascension d'une des hauteurs qui surplante le fleuve. « Après trois heures et demie d'une ascension très fatigante, par des sentiers en zigzag dont les cailloux fuyaient sous les pieds pour aller, après mille chutes, rebondir dans les eaux du fleuve, j'arrivai au sommet de la falaise ; je pus embrasser de là tout un vaste panorama. Au sud, une haute chaîne calcaire s'élevait comme une barrière entre le Tong-King et la Chine et découpait l'horizon de ses sommets aigus qui atteignaient au moins 4.000 mètres de hauteur. Près de moi, le Ho-ti-Kiang traçait son énorme sillon ; ses eaux jaunâtres apparaissaient et disparaissaient tour à tour, à une profondeur de près de 2.000 mètres, courant avec impétuosité vers le sud

est. À l'est, une petite vallée, moins abrupte et moins profonde, montrait ses rizières étagées et ses nombreux villages suspendus au-dessus des eaux limpides d'un affluent du fleuve. Dans le nord, s'étendait un vaste plateau dont les longues ondulations, tantôt stériles et hérissées de roches calcaires et de brèches rasées qui les font ressembler à des vagues de marbre, tantôt recouvertes d'une couche profonde de terre rouge, sur laquelle ondoient des champs de maïs et de sorgho, se propageaient irrégulières dans la direction du nord-est. (Relation officielle).

Il parvint, en continuant son aventureuse excursion, à la ville de Lin-ngan. Là, il fut en butte plus que jamais à la curiosité des indigènes. On le contraignit, pour satisfaire aux impérieuses exigences de la foule, à circuler entre deux haies de personnes qui le respiraient au passage. Mais on lui cria de toutes parts « qu'il mange, nous voulons qu'il mange » et il refusa d'obtempérer à ce nouvel ordre. Il s'enferma pour résister à l'envahissement des Chinois, dans son logement. Vaine précaution ! Il reçut une pierre en pleine figure et fut tout ensanglanté. Il ne dut son salut qu'à son revolver qu'il tirait sans qu'on le chargeât, à la profonde stupéfaction des féroces badauds.

L'arrivée de M. de la Grée mit fin au siège et dégagaa Francis Garnier. Il n'en est pas moins vrai que par sa périlleuse entreprise il avait presque résolu le problème posé par le gouvernement français et par la société de géographie de Paris. Que cherchait-on ? Une voie, une

route commerciale, la plus courte de toutes, entre les possessions de la France et l'immense marché de la Chine méridionale. Garnier, avec cette intuition profonde que donnent le talent et la réflexion, avait entrevu, pressenti, signalé le Song-Koï. Le Mékong échappait aux investigateurs, il échappait au commerce ; Garnier le retrouvait dans le Song-Koï. Aussi, Garnier pourra-t-il, quelques années après, écrire avec assurance :

« La reconnaissance de la vallée du Cambodge a prouvé qu'il est impossible d'espérer que ce grand fleuve puisse jamais servir de route à un commerce important... Au contraire, le fleuve du Tong-King, qui prend naissance au cœur du Yun-nan, entre les vallées du fleuve Bleu et du Cambodge, est, suivant toute probabilité, beaucoup plus navigable que ce dernier, d'un cours beaucoup plus direct, et il présente, en outre, un immense avantage : l'unité de domination sur ses rives. (1) »

Cependant, l'expédition après avoir délivré son héroïque lieutenant se remit en marche. Sur son passage elle trouvait en tous lieux des richesses qui excitaient sa joie et son étonnement. Elle découvrait des exploitations métallurgiques en pleine activité, donnant des résultats assez lucratifs, des salines nombreuses, du fer, du cuivre répandus sur une circonférence de 10 à 12 kilomètres près du Ho-ti-Kiang, des marbres sur ses rives mêmes, de l'or mêlé à de l'argent, de la houille dont les couches deviennent plus épaisses à mesure

1 Bulletin de la Société de géographie. Février 1872, p. 155.

que l'on se rapproche du grand fleuve chinois, le Yang-tse-Kiang. Elle rencontrait aussi, du zinc, du plomb, de l'étain, du pe-tong (cuivre blanc), du mercure, de l'alun, et des pierres précieuses en quantité. La production du thé était en outre fort abondante. Quel contentement ne devait pas éprouver Francis Garnier au spectacle de tant de trésors inconnus à l'Europe ! Comme il devait se féliciter d'avoir obéi à sa juste inspiration, d'avoir persisté à suivre le Song-Koï. Ne pouvait-il pas arriver qu'un jour toutes ces sources d'abondance et de fortune minière et agricole se détournassent vers la Cochinchine et vinssent enrichir les négociants français ?

Cette constatation des richesses locales ne s'opérait pas sans souffrances. La mission, dans les forêts gigantesques, dans les rizières, dans les marais, partout où elle portait ses pas, rencontrait des malades et des mourants, victimes de la guerre civile. Aux abords des villes, la foule des blessés augmentait. L'on marchait souvent sur des cadavres. Les chaussées n'étaient plus mises en état et devenaient impraticables par la pluie, « le sol étant boueux dans les plaines et glissant comme de la glace sur les pentes. Aussi la route très accidentée fut-elle des plus fatigantes ; les montagnes sont froides et élevées, les ravins fréquents et d'une profondeur considérable. » La température, chaude jusque-là, se refroidissait. L'on se trouvait au pied de l'énorme massif montagneux dont le sommet sépare les eaux de l'Indo-Chine de celles du Céleste Empire : comment les porteurs annamites supporteraient-ils le changement de

climat ? Le 15 décembre fut une rude journée : la terre se couvrit de neige à la stupéfaction des Annamites qui n'avaient jamais vu un seul flocon blanc. Enfin, à 2.200 mètres d'altitude, après une longue ascension, les voyageurs atteignirent le sommet de la région montagneuse, et dans un site splendide, près d'un beau lac, ils découvrirent la capitale de la province, la cité de Yun-nan. Ils y entrèrent l'avant-veille de la Noël.

Yun-nan est une place forte et un centre très peuplé. Les grands commerçants, les petits marchands avaient déserté la ville, mais elle présentait encore d'abondantes ressources. Le commandant militaire se montra tout juste poli, mais les officiers luttèrent de hauteur avec lui et finirent par lui imposer le respect. Deux Français, deux intrépides missionnaires, les P. P. Fenouil et Potteau que la Mission eut le bonheur de trouver à Yun-nan, furent pour elle d'une tendresse et d'un dévouement fraternels. Le P. Fenouil devint surtout l'ami de ses compatriotes. Traité comme un mandarin, selon les clauses des dernières conventions, il revêtait en public les insignes de sa nouvelle et haute dignité. Au début de la guerre civile, il avait pris parti pour les Chinois contre les Mandarins ; il avait installé une fabrique de poudre. Il ne dormait plus que d'un œil, toujours en défiance, après avoir résisté à plusieurs tentatives d'empoisonnement.

Le séjour de la Mission à Yun-Nan fit grand bien aux explorateurs les fatigues, après un court repos, furent oubliées. Seul, M. de la Grée, vaincu par le mal,

s'alita. Il souffrait déjà depuis quelque temps, et ses douleurs physiques étaient aggravées par le sentiment de sa responsabilité. La curiosité irritante des Chinois acheva de le mettre hors de lui. Ne lui envoya-t-on pas un jour une ambassade de notables pour, lui demander sérieusement s'il n'avait pas un œil à l'occiput ? De la Grèce essaya de lutter contre le mal. Atteint de la fièvre, épuisé de froid, de privations de toutes sortes, il se coucha sur son lit de douleur dont il ne devait plus se relever.

Ses compagnons sentaient bien qu'il était dangereusement atteint, mais ils ne le croyaient pas perdu. Une reconnaissance avait été projetée vers Taly, la capitale des insurgés : il fut résolu qu'elle serait accomplie. C'est à ce moment du voyage que se marque, en traits profonds, le rôle joué par Francis Garnier. Jusqu'ici, il n'a été que le second de M. de la Grèce ; il a constamment obéi à ses ordres, il a souvent été contraint de renoncer à ses inspirations et de retenir son esprit d'initiative ; à partir du moment où il quitte son chef pour pousser ses recherches vers Taly, il est le vrai maître, le véritable et le seul inspirateur du voyage. Il part dès que M. de la Grèce y consent. Quand il revient, il trouve le commandant mort, auprès du Dr Joubert qui avait entouré de soins et d'amitié ses derniers moments.

Le départ pour Taly ne s'effectua pas sans obstacles. M. de la Grèce craignait que ses compagnons ne fussent victimes de leur courage au milieu des populations musulmanes excitées par la révolte ; il éprouvait de plus une douleur profonde de ne pouvoir plus supporter de

nouvelles fatigues, de nouvelles épreuves, avec ses vaillants officiers. Il se résigna, bien à contre-cœur, à voir s'éloigner de lui. Garnier avec MM. Delaporte, Thorel, de Carné et cinq hommes d'escorte.

« Soyez prudent, dit M. de la Grée à son lieutenant, et revenez aux premières difficultés sérieuses. Il vous faut compter avec la fatigue que nous éprouvons tous et le peu d'efforts physiques dont nous restons capables. »

« Voici le résumé des instructions écrites qu'il m'avait chargé de rédiger et qu'il approuva avant mon départ :

» M. Garnier partira le 30 janvier, accompagné de MM. Delaporte, Thorel, et de Carné et de cinq hommes d'escorte. Il se dirigera vers le confluent du King-cha-Kiang et du Pé-chouy-Kiang, où il recueillera en même temps que les renseignements commerciaux et géographiques, toutes les indications de nature à l'éclairer sur la situation du pays musulman de l'ouest. Suivant la nature de ces indications, M. Garnier se décidera à avancer sur Ta-ly ou sur Li-Kiang après en avoir demandé l'autorisation par lettre. Le but de cette partie du voyage serait de préciser le plus possible tout ce qui est relatif au Lan-tsang-Kiang (Cambodge), à ses origines, à sa navigabilité. Dans tous les cas, M. Garnier devra être de retour à Sin-tcheou-fou à la fin d'avril au plus tard. »

« Si à un moment quelconque du voyage, M. Garnier pensait pouvoir atteindre seulement un point quel qu'il

fût du Mékong, il le ferait seul et de la manière la plus prompte possible. »

« Je ne me doutais pas que la signature que M. de la Grée apposa le 28 janvier au bas de ces instructions, était son dernier acte comme chef de l'expédition... En échangeant avec nous une dernière poignée de main, il nous donna rendez-vous à Sin-tcheou, où il devait s'acheminer dès son rétablissement, pour aller faire préparer les barques nécessaires à notre retour. »

C'était une entreprise hardie que de se rendre à Taly même : c'était affronter la révolte musulmane en plein foyer d'éruption. Mais Garnier et les trois officiers qui l'accompagnaient bravaient toutes les épreuves dans l'intérêt de la science et de la civilisation. Comme les jours leur ont été mesurés d'une main avare, ils s'avancent à marches forcées. C'est en vain que des fonctionnaires zélés et méticuleux essaient de les arrêter, d'entraver leur course, de leur montrer les périls auxquels ils s'exposent, ils vont de l'avant.

Au commencement de février, leurs efforts sont récompensés. « Nous sentions, dit M. de Carné dans son beau récit publié dans la *Revue des deux Mondes*, nous sentions les approches d'un grand fleuve, vers lequel une force invincible attirait tous les torrents grondant au fond des gorges. Quelque chose de solennel annonçait sa présence, La main de Dieu semble avoir entouré les grandes artères du monde physique de barrières infranchissables, de même qu'elle a pris soin d'enfermer dans plus d'ombre et de mystère les vaisseaux essen-

tiels du corps humain. Il nous faut descendre dans le gouffre par d'étroits sentiers suspendus aux flancs des montagnes... Enfin, après une marche longue et pénible, nous voyons, au fond du berceau que lui forment deux montagnes abruptes, le Yang-tse-Kiang étendre, malgré la qualification de Fleuve Bleu, ses eaux vertes comme celles d'une mer endormie dans une anse. Tout pleins du souvenir du Mékong, nous nous attendions à voir le Yang-tse bouillonnant et limoneux comme lui ; il est au contraire tranquille et tout imprégné de lumière. Nous saluons avec transport ce fleuve qui anime à lui seul une région où tout est mort, qui nous donne une image de la vie paisible et féconde au milieu d'une nature stérile et tourmentée. »

Le Yang-tse fut traversé, abandonné, puis repris. L'on avançait au milieu d'une contrée hérissée de montagnes, rameaux détachés de l'Himalaya. La marche était pénible. Enfin l'on approcha de Taly. L'élite que commandait Francis Garnier avait la gloire de pénétrer dans la Chine méridionale, dans le Tibet, plus loin qu'aucun voyageur européen. Avant la commission, le colonel Sarel, chef de la dernière expédition anglaise qui eût remonté le cours du Fleuve Bleu, en partant de Shang-Haï, avait voulu entrer dans le Tibet, et gagner l'Inde par une nouvelle voie, mais il avait dû rebrousser chemin. Il avait abandonné l'entreprise après avoir atteint les abords de la contrée plongée dans la rébellion et dans l'anarchie. Et pourtant, bien que les mêmes dangers s'offrissent à eux, ni Garnier ni ses compa-

gnons ne songèrent à battre en retraite et mirent un patriotique orgueil à montrer les couleurs de la France dans les lieux où l'Angleterre avait craint d'entrer ! Certes, leur amour-propre avait de quoi se satisfaire. Ils réussissaient là où des rivaux avaient complètement échoué. Ils remportaient sur eux une noble et pacifique victoire dont Francis Garnier était le glorieux inspirateur !

Garnier avait voulu aller jusqu'au bout, gagner la capitale même de la contrée, la ville de Taly. Son opiniâtre énergie obtint gain de cause. Le sultan de Taly lui permit de visiter la cité avec ses officiers.

A peine la petite troupe, l'œil aux aguets et la main sur ses armes, eut-elle pénétré dans l'enceinte redoutée qu'elle est assaillie par une foule immense, excitée, hurlante, qui débouche de toutes les rues voisines, oscille comme les flots de la mer et menace de l'écraser. Des soldats se ruent sur elle par derrière et arrachent violemment les chapeaux des officiers et des porteurs. Une rixe sanglante s'engage. Les Annamites font bonne mine ; chacun use de la crosse de son fusil ou de son sabre ; les Français parviennent, sans autre accident, dans un logement qui leur est assigné.

La cour de Taly ne voyait pas d'un bon œil l'arrivée de Garnier et de ses compagnons. Elle les prenait pour des espions. Ils étaient en de bons termes avec les mandarins chinois ; ils venaient donc dans l'intention de surveiller les mahométans. Cependant le souverain se décida à les recevoir et l'on régla les détails de la

cérémonie. Garnier ne se prêta pas aux exigences du potentat. Il stipula avec grand soin qu'il ne s'inclinerait devant le sultan qu'une fois, et se dispenserait de faire trois génuflexions, parce que telle était la coutume de son pays. Les désirs du chef français furent satisfaits, mais à la condition qu'aucun des membres de la Commission ne porterait des armes.

Garnier avait résolu de donner à ses collègues le temps de se reposer à Taly et de reconnaître le pays, surtout le cours du Yang-tse-Kiang. Les soupçons, les menaces, l'hostilité du peuple mahométan ne lui permirent pas d'utiliser son séjour dans ces contrées inconnues pour les explorer. Garnier, par prudence, défendit aux siens de dessiner et de prendre des notes, transmit au sultan les regrets qu'il éprouvait de le voir se méprendre sur son compte et lui fit annoncer qu'il renfermait les présents dont il aurait voulu le gratifier.

Il arma ses compagnons, leur fit jurer de se défendre jusqu'à la mort et s'éloigna de Taly. « Nous chargeons nos armes, tout est à craindre de la part d'un homme aussi effrayé que le sultan. Nous sommes autorisés, après l'inexplicable changement qui s'est déjà produit une fois dans ses dispositions, à redouter chez ce tyran fantasque un revirement nouveau qui aggraverait encore notre situation. Nous étions, en effet, absolument à sa merci, et, bien que résolus à nous défendre, il était impossible d'entretenir aucune illusion sur le résultat de la lutte, si celle-ci venait à s'engager. Le

soir, notre maison tout entière, à l'exception du réduit où nous étions entassés, fut envahie par des soldats. Nos propres sentinelles durent alors se replier jusque dans notre chambre, et, sous le coup d'une anxiété qu'on trouvera naturelle, nous passâmes la nuit dans l'attente de quelque grave événement, observant les soldats, qui de leur côté surveillaient tous nos mouvements. Aux premières lueurs de l'aube, nos géôliers descendirent dans la cour; ils n'opposèrent aucune résistance à notre départ, mais se mirent en devoir de nous escorter, armés jusqu'aux dents..... Nous avions devant nous l'espace, et nous ne manquâmes pas d'en profiter. » (de Carné).

D'une seule traite, Garnier fit franchir à ses compatriotes trente-deux kilomètres. Arrivé à la ville de Chaquan, il apprit qu'on voulait tous les retenir. Garnier fut très adroit et très diplomate. Il laissa supposer qu'il prenait pour un acte de courtoisie et d'hospitalité l'emprisonnement dont il était menacé. Mais comme il ne désirait pas séjourner plus longtemps sur le territoire gouverné par le sultan et abuser de sa bonté, il traversa la ville au pas de course, franchit l'obstacle, se déroba aux vengeances de l'ennemi. Le sultan ne se tint pas pour battu. Il voulait bien que Garnier lui échappât, mais il désirait posséder les présents qui lui avaient été promis. Il offrit d'acheter un revolver, objet de ses convoitises. Garnier répondit qu'il donnait des armes, il n'en vendait pas.

Tels furent les principaux épisodes de cette rapide

excursion à Taly. « Malgré son insuccès final, elle ne fut pas inutile. Les membres de la Commission avaient trouvé le temps d'étudier le pays parcouru. Le lac sur les bords duquel est bâti Taly, fut par eux dessiné en partie. On sait que, situé à une altitude de plus de deux mille mètres, il mesure environ 36 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 9 à 10 kilomètres. Il se déverse au sud par une petite rivière dans le Mékong. Il est très poissonneux. Les pêcheurs ont domestiqué des oiseaux qui plongent et reparaissent incessamment avec un poisson au bec. Au fur et à mesure, les pêcheurs reçoivent cette proie facile, et, de temps à autre, abandonnent à leurs auxiliaires ailés quelque mince débris de leur butin. La région paraît assez fertile, mais elle était horriblement ravagée par la guerre. L'âpreté et la persévérance commerciale des indigènes ne se ralentissaient pourtant pas. Les échanges continuaient au milieu même de la lutte. Il est vrai de dire que la masse de la population ne suit pas le gouvernement dans ses conflits politiques. Elle s'en désintéresse autant que possible, ce qui éternise les rébellions. La production métallique était jadis fort importante. Le cuivre diminuait; mais on trouvait encore des gisements d'or, de mercure, de fer, de plomb et de zinc. La guerre civile a tout ruiné. Maintenant que l'ordre est rétabli, que les rebelles sont battus, comme les Européens peuvent entrer dans le pays sans y exposer leur vie, le Yun-nan deviendra certainement un marché agricole et industriel de premier ordre, et nos

compatriotes auront le mérite incontestable d'avoir été les premiers à le signaler. » (Paul Gaffarel.)

Garnier et ses amis devaient apprendre une bien triste nouvelle. Doudard de la Grée, le chef de l'expédition, le héros qui, de Saïgon au Yun-nan, avait conduit l'expédition à travers les montagnes, les fleuves, les marais, les épidémies, l'insurrection, venait de mourir le 12 mars 1868, entre les bras du docteur Thorel. Le savant praticien avait sauvé le commandant d'une angine ; il avait essayé de le guérir d'une maladie de foie ; il y avait réussi, mais les ressources de la science avaient été impuissantes contre la fièvre et l'affaiblissement. L'intrépide découvreur avait succombé.

Francis Garnier nourrissait une profonde estime pour son chef. Il fut affligé de sa mort. Il ne voulut pas qu'on le laissât dans un tombeau perdu au sein des solitudes orientales. Il pensait que les restes du héros seraient profanés. Aussi les fit-il déterrer et résolut-il de les transporter au sein des possessions françaises dans l'Indo-Chine. Là-bas, Doudard de la Grée reposerait dans la terre de la patrie ! Les hommes de l'escorte s'offrirent spontanément à se charger jusqu'à Saïgon du corps de leur ancien chef. Et l'on partit ainsi, avec un cadavre, dans la direction du Yang-tse-Kiang, et l'on tâcha de gagner la mer pour confier à Saïgon son triste dépôt.

Francis Garnier accorda à la douleur et aux regrets de longues heures, puis, se rappelant que d'après les

règles de la hiérarchie maritime, il devenait le commandant de l'expédition, il sut se montrer à la hauteur des délicates et nobles fonctions qui lui incombaient tout à coup.

Il fallait atteindre le Yang-tse-Kiang. La mission se mit en route le 7 avril; le 26 elle arrivait à Son-tchéou-fou, sur le fleuve Bleu, qui devait le conduire au Pacifique. Les fonctionnaires chinois se montrèrent pleins de bienveillance envers elle. La population en agit autrement par curiosité : Un fait particulier avait attiré à Son-tchéou-fou une foule énorme au moment où nos compatriotes y arrivaient. Un grand nombre de jeunes gens venaient subir les examens du baccalauréat militaire. Les épreuves consistaient surtout en exercices du corps : courses à cheval, tirs à l'arc, tournois renouvelés de l'antiquité. La présence des étrangers provoqua une affluence de Chinois plus grande qu'à l'ordinaire. Les candidats au baccalauréat ès armes s'efforcèrent de pénétrer auprès des farouches Européens. Garnier fut même menacé par un de ces apprentis officiers. Il voulut imposer le respect à ses camarades. L'insolent fut pris par l'escorte annamite et rudement fustigé. Aussitôt les compagons de l'infortuné candidat crient, s'insurgent, jurent de se venger, essaient de tendre une embûche aux Français. Mais la rue est vite balayée par les baïonnettes de l'expédition, qui, par son énergie, conjure le péril.

De Son-tchéou-fou, les membres de la Commission arrivèrent à Tchong-kiu-fou, ville qui compte 300,000

habitants. Le cercueil de Doudard de la Grée fut insulté, criblé de pierres. Garnier fit saisir un des coupables et le jeta à fond de cale. La foule réclama le prisonnier. Aussitôt Garnier de le saisir et de le conduire lui-même jusque devant le tribunal de la cité, menaçant de lui casser la tête s'il s'enfuyait. Il est presque inutile d'ajouter que les magistrats chinois firent grâce à l'accusé.

L'on continua à descendre le fleuve Bleu, ce grand chemin qui marche et fait marcher vers l'Océan Pacifique. Le fleuve se rétrécit, entre dans une région montagneuse, se creuse un lit peu large, mais profond et semé de rapides qui ne laissent pas que d'offrir des dangers à la navigation. Enfin le fleuve sort de la région montagneuse et s'épanouit dans une vaste plaine : « Ce fut pour nous un spectacle charmant, après avoir cheminé une année entière au milieu des montagnes, que la vue de ces rives basses et verdoyantes le long desquelles glissaient de nombreuses barques et apparaissaient de blanches pagodes. Nous employâmes toute la matinée suivante à gréer notre jonque : il ne fallait plus compter sur le courant devenu insensible pour continuer notre route ; la largeur du fleuve, qui atteint près de deux kilomètres, nous permettait d'utiliser le vent, même contraire. » (Relation officielle.)

Bientôt l'expédition arriva en pleine civilisation. Garnier et ses amis avaient atteint Han-Kéou. C'est là que Garnier rencontre, pour la première fois M. Dupuis, au commencement de juin 1868. C'est lui qui encou-

ragea le vaillant négociant à tenter le passage du Yun-nan à la mer par la voie du Song-Koï. M. Dupuis, fit, en effet, un voyage dans le Yun-nan pour la première fois en 1868-1869. Puis l'idée devint plus précise dans l'esprit de l'explorateur. En 1870-1871, Dupuis reprit sa tentative. Il traversa la Chine, le Yun-nan, se jeta dans un léger esquif, descendit le Song-Koï, traversa des peuplades révoltées et sauvages et atteignit au milieu de mille périls, la frontière de l'Annam. Dupuis avait acquis la certitude que le fleuve poursuit sa route jusqu'au golfe du Tong-King et ne cesse pas d'être navigable sur tout son parcours. En 1872-1873 son audace confirmait d'une façon encore plus éclatante les prévisions de Francis Garnier. Avec M. Millot, négociant à Shang-Haï, son second dans l'expédition, avec M. Ducos de la Haille, ingénieur civil à Pondichéry, MM. Dercour, Brocas, Argence, Berthault, avec vingt-sept Français seulement, M. Dupuis descendait à nouveau le Song-Koï et faisait la conquête de ce Tong-King où Francis Garnier devait le retrouver et mourir sous ses yeux ! Certes, Garnier en apprenant en Europe les succès remportés par le négociant qu'il avait rencontré et apprécié à Han-Kéou, se réjouit de les avoir sinon suscités, mais à tout le moins prévus et indiqués ! (1).

(1). On trouvera le récit complet de cette épopée dans « *Jean Dupuis — La conquête du Tonkin par 27 français* ». (1 vol. de la *Bibliothèque d'Aventures et de Voyages* M. Dreyfous éditeur).

Le 12 juin les membres de la Commission arrivaient à Shang-Haï. Ils quittèrent la ville sur le paquebot des messageries le *Dupleix*, et le 29, ils arrivaient à Saïgon. La mort de M. de la Grée fut vivement ressentie dans la colonie. Des honneurs extraordinaires furent rendus à sa dépouille que l'on inhuma dans le cimetière de la ville. « Un petit monument y rappelle aujourd'hui la mémoire de cet homme de bien, de ce vaillant soldat de la France. Si quelque chose peut consoler les siens, c'est la pensée qu'il est mort au champ d'honneur le plus enviable : celui de la science et de la civilisation. » (Relation officielle.)

Le voyage était terminé, l'œuvre accomplie. Mais quels services Doudard de la Grée et Francis Garnier avaient-ils rendus à la France ?

Depuis Cratieh, dernier point relevé sur le Mékong avant leur exploration, jusqu'à Sanghaï, les Français avaient parcouru 9960 kilomètres, dont 5870 en barque et 3990 à pied. Ils avaient créé 6720 kilomètres de route nouvelle. Quatre fois par jour, ils s'étaient livrés à des observations météorologiques. L'archéologie et l'histoire s'étaient enrichies des recherches, des études et des dessins ayant trait aux ruines cambodgiennes. La philologie réunissait les éléments de vingt-six dialectes. La métallurgie apprenait que l'Extrême-Orient était rempli de gisements précieux. L'histoire naturelle connaissait presque tout le règne végétal de l'Indo-Chine et 1500 espèces nouvelles.

L'exploration qui avait duré plus de deux ans, devait

faire date dans l'histoire générale des voyages, tant par les difficultés surmontées que par les résultats obtenus.

Quant à l'œuvre de Francis Garnier, elle est originale. Garnier a pris part aux entreprises générales, mais plusieurs fois il a fait preuve d'initiative, et la science a bénéficié de ses efforts. ♡

Grâce à lui surtout, le royaume de Taly était révélé au monde politique.

Grâce à lui surtout, une route était ouverte entre la Chine méridionale et l'Indo-Chine.

Grâce à lui la voie du Song-Koï entre le Yun-nan et le Tong-King livrait son secret au commerce.

Garnier et ses compagnons pouvaient fièrement revenir dans la patrie. La France et l'Europe allaient leur faire un accueil digne des services rendus et de la mission accomplie!

CHAPITRE CINQUIÈME

Honneurs rendus à Francis Garnier. — En France. — En Angleterre. — En Belgique. — Son mariage. — Son désir de quitter la marine. — Caractère de Garnier.

Gouvernement, cités et particuliers, comblèrent à l'envi d'honneur et de gloire le jeune explorateur. N'avait-il pas à lui seul relevé 5,060 kilomètres sur les 6,270 qu'avait parcourus la Mission! N'avait-il pas sondé 580 kilomètres du cours suivi par le Mékong, sur les 700 qu'on avait étudiés? Sur 58 positions astronomiques nouvelles, Francis Garnier n'en avait-il pas déterminé 55?

De plus, sa modestie ne laissait pas d'ajouter encore un plus grand prix à son mérite. Il n'acceptait pas pour lui seul l'honneur des découvertes. Il le reportait sur ses compagnons ; il voulait qu'on l'attribuât tout entier à son chef regretté, M. Doudart de la Grée. Par sa parole, dans ses écrits, il demandait aux gouvernants et au public qu'on ne séparât jamais le nom du commandant de son propre nom.

Francis Garnier qui, pendant son absence, s'est vu l'objet des faveurs du gouvernement et a été décoré pour son administration à Cholen, obtient bientôt de plus hautes et plus solennelles récompenses.

A la cour, on lui fait grand accueil. Sa distinction,

son élégance naturelle, l'aisance aimable de ses manières plaisaient. Il ne se livrait pourtant pas volontiers. Il n'était pas épris des réceptions officielles. Il écrit à son ami d'Avignon :

Paris, 3 novembre 1868.

Mon cher Joseph,

Je suis invité à Compiègne pendant neuf jours du 25 novembre au 5 décembre. Plains moi. J'aurais préféré une simple audience à ces neuf jours d'ennui au palais Impérial. D'ailleurs grande occasion de dépenses.....

FRANCIS.

Bientôt, il apprend que les membres de la Société de géographie de Paris ont l'intention de lui décerner la grande médaille d'or pour son voyage d'exploration. Francis Garnier toujours simple, toujours prêt à s'effacer, va au devant de ses amis et demande qu'on partage la récompense entre M. Doudart de la Grée et lui. La lettre qu'il écrivit alors à la Société de géographie respire le plus complet désintéressement. Fidèle à la pensée qui l'anime depuis qu'il est revenu en France, le héros s'incline devant l'homme dont il était le lieutenant ; il porte dans la science les habitudes de discipline et de loyale obéissance qui honorent la marine française. Ne devait-il pas du reste en 1873, quand parut l'immense ouvrage sur le *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, écrire ces généreuses paroles dans la préface de la publication officielle ?

« C'est à la sagesse et à l'énergie de son chef, M. le capitaine de frégate Doudart de la Grée que la Commission française d'exploration a dû de réussir dans la tâche difficile qu'on lui avait confiée. Il a payé de sa vie la gloire de cette entreprise : elle lui appartient toute entière. »

Francis Garnier obtint ce que demandait son excessive équité. La Société avait adopté comme usage de ne récompenser que les vivants : elle dérogea à la coutume, elle partagea la médaille entre M. de la Grée et Francis Garnier. La séance eut lieu le 30 avril 1869. Après de nombreux discours officiels elle s'acheva par une conférence de Francis Garnier. Il entretint l'auditoire de ses découvertes. Il insista sur sa reconnaissance à Taly. Pendant plus d'une heure, chacun fut sous le charme.

Francis Garnier avait au plus haut degré le don de la parole. Il abordait volontiers les grandes réunions ; il y avait en lui l'étoffe d'un orateur. Il s'animait, il s'échauffait, il entraînait les auditeurs. L'expression arrivait toujours sur ses lèvres éloquentes, claire et facile. Il se plaisait, même dans ses improvisations les plus rapides, à unir les grâces de la forme la plus châtiée et la plus élégante à la netteté la plus scrupuleuse de la pensée. La géographie semblait se transformer quand il en développait les principes. Ce n'était plus une stérile nomenclature de noms et de chiffres débités sans art et sans suite ; c'était un enchaînement de causes et de conséquences, une science sérieuse, logique, s'adressant à l'intelligence et souvent même au cœur. Si

l'attention des assistants venait à se lasser, Francis Garnier ne se laissait pas rebuter par leur froideur. Il entremêlait sa conférence — on pourrait dire sa leçon — de faits et d'anecdotes vivement enlevés. Il décrivait quelque scène pittoresque qu'avait présentée à ses yeux la nature si exubérante des pays découverts ; il esquissait un tableau, un paysage, et l'artiste, le poète ornait et embellissait l'œuvre du savant.

Paris avait dignement fêté Francis Garnier : Londres rendit aussi hommage au jeune explorateur. Au mois de mai 1870, la grande médaille d'or Victoria (*patron's medal*) fut spécialement accordée par la Société de géographie de Londres au jeune lieutenant qui avait dirigé les recherches de la mission française jusqu'à Taly.

Francis Garnier avait agi comme auparavant. Il avait demandé que Doudart de la Grée qui avait été à la peine fût aussi à l'honneur. Il désirait que Londres imitât Paris et partageât sa récompense entre le chef défunt et le lieutenant survivant.

La Société, que présidait sir Roderik Murchison, n'admit pas sa requête. L'on donna la médaille « à l'officier de la mission française » pour avoir poussé le plus loin possible une reconnaissance scientifique et pour avoir eu l'idée de pénétrer à Taly.

De 1869 à 1872, la vie de Francis Garnier ne fut, du reste, qu'un long triomphe. Dans toutes les villes où il passait, on le recevait par de continuelles acclamations. A Bordeaux notamment, son succès fut complet. Il fut

couvert d'applaudissements dans une conférence qu'il fit sous les auspices de la Société pour l'avancement des sciences.

Les Sociétés savantes se disputaient l'honneur de l'admettre au nombre de leurs membres. La Société asiatique, qui ne compte que cent membres et qui n'est composée que de véritables savants, lui ouvrit ses portes. Elle n'eut du reste pas à se repentir de son choix. Garnier adressa nombre de mémoires et de communications à ses confrères. Il collabora avec grand mérite au journal asiatique.

Après l'Angleterre, ce fut l'Europe entière qui couronna le hardi lieutenant. Un congrès géographique international fut tenu à Anvers. Il mit le sceau à la renommée si rapide et si brillante de Francis Garnier. Il lui donna sa médaille d'honneur : il la lui décerna de concert avec l'explorateur du Zambèze et des grands lacs africains, avec David Livingstone. La gloire de Francis Garnier était plutôt rehaussée qu'amoindrie par un tel partage.

La séance générale du Congrès eut lieu le 22 août 1871. La partie qui concerne Garnier est consignée au tome II du compte-rendu du Congrès qu'a rédigé le savant secrétaire général de la Société de géographie d'Anvers, M. Génard.

Ainsi, tout souriait au vaillant marin. Ce n'était plus seulement sa patrie qui saluait en lui un glorieux enfant, c'était l'Angleterre si passionnée pour la géographie, c'était enfin tout le monde savant. De plus, en

France, Francis Garnier jouissait d'une position privilégiée où il pouvait sans crainte se livrer à son goût pour les lettres. Le ministre de la marine l'attacha au dépôt des cartes et plans. Il devait y rester jusqu'en avril 1873 et y rédiger en majeure partie le texte du voyage d'exploration en Indo-Chine.

Mais la publication du compte-rendu officiel ne l'absorbait pas tout entier. Francis Garnier écrivait au *Tour du monde*, à la *Revue des deux Mondes*. Il révélait l'Indo-Chine à ses compatriotes dans des articles nourris d'idées et de faits, mais qui étaient toujours tournés avec facilité et avec élégance. D'illustres amitiés le protégeaient, lui ouvraient l'accès des grandes feuilles parisiennes, du *Temps* entre autres, où sa collaboration fut vivement appréciée.

Les détracteurs ne manquaient pourtant pas à Garnier. Plus il grandissait dans l'estime et dans l'admiration de ses concitoyens, plus les petites coteries et leurs mesquines rancunes et leurs odieuses jalousies se déchaînaient contre son talent. On tâche d'ébranler son crédit à la Cour ; on s'efforce d'entraver la publication du voyage en Indo-Chine. Un de ses chefs lui reproche d'avoir déprécié son rôle, de n'avoir pas mis son mérite en relief aux yeux de l'Empereur. De tous côtés on prétend qu'il a usurpé la gloire de M. de la Grée dans l'exploration du Mékong, qu'il n'a joué qu'un rôle de comparse et qu'il s'attribue tout l'honneur du premier rôle. Il souffre de ces menées et de ces attaques. Il s'arrête à deux projets. Il voudrait quitter la

marine, il serait désireux de se marier. Il écrit :

« Depuis quelque temps, tu t'en es aperçu peut-être, j'hésite dans la voie définitive qu'il me convient de suivre. Je suis arrivé à cet âge et à cette position, où, en faisant un pas de plus en avant dans une direction quelconque, on engage l'avenir d'une manière irrévocable. Quoique l'indécision ne soit pas le trait dominant de mon caractère, je suis donc excusable de balancer quelque temps et de mûrement réfléchir avant de continuer ma route.

« Livré de bonne heure à moi-même, ma vie n'a été jusqu'à présent qu'une lutte incessante de la volonté et de l'intelligence, à laquelle les satisfactions du cœur ont toujours manqué. Je sens clairement qu'en persistant à vivre dans cet isolement moral, je n'arriverai qu'au découragement et à la misanthropie. Cet isolement qui favorise peut-être les calculs de l'ambition pèse trop lourdement sur une nature comme la mienne et en brise tous les ressorts. Aujourd'hui mon indifférence profonde pour les hommes et les choses m'étonne et m'afflige déjà. Je tromperai peut-être mon besoin d'activité en me lançant dans de nouvelles aventures : mais je cesserai désormais d'en espérer ou d'en attendre les satisfactions morales nécessaires pour me soutenir ; je ne sais même si j'en désirerai la réussite.

« Tu as déjà pu juger peut-être par quelques observations intimes de cette situation d'esprit. A-t-elle été amenée chez moi par les désillusions nombreuses que

j'ai éprouvées à mon retour en France ? Je ne le crois pas : Dieu sait combien j'aime mon pays et ce que je suis disposé encore à lui sacrifier. Je pense plutôt que j'ai trop longtemps fait violence à ma nature et que chez moi le cœur réclame la place qui lui a été jusqu'à présent refusée dans mon existence. Je crois que je dois renoncer à arriver à ce degré de sécheresse et d'égoïsme indispensable aujourd'hui en France à qui veut réussir dans une carrière libérale, et que pour me retremper dans la lutte, il me faut un intérêt nouveau et puissant. Malgré les apparences de froideur que l'on me reproche souvent, il y a en moi un côté affectueux et tendre que je ne réussirai jamais à atrophier complètement.

Il y a déjà longtemps, mon cher ami, que je me suis fait ces réflexions ; il n'y a que peu de jours qu'elles ont pris une forme pour moi.....

Paris 29 Janvier 1869

Mon cher ami,

.

Je suis en ce moment dans tout le feu de la lutte. Monsieur X... est arrivé à Paris. Séance orageuse de deux heures. Le bonhomme est furieux de ce qu'un officieux lui a écrit de Compiègne. D'après cet officieux, l'empereur aurait dit devant plusieurs personnes marquantes : Jamais M. X. ne m'avait dit sur la Cochinchine, le Cambodge, et le Tong-King quelque chose d'aussi net, d'aussi complet que ce que vient de me dire M.

Garnier. « Comprenez-vous, ajoute-t-il, la position que vous m'avez faite? Vous m'avez tout laissé ignorer et je ne puis rien dire sur votre voyage. » J'ai répondu au bonhomme que s'il est resté dans une aussi profonde ignorance, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui et que je ne pouvais certes pas aller chercher à Quimper pour le mettre au courant. Il m'a alors presque supplié de faire figurer dans la publication du voyage les instructions... rédigées avant notre départ et qui, en fait, sont l'œuvre du commandant de la Grée. Réponse qui équivalait à une fin de non recevoir. Alors le bonhomme a été intriguer contre la publication elle-même. Il veut l'empêcher ou la faire faire à Saïgon sous sa coupe. S'il réussit, je suis parfaitement décidé à faire un éclat.

Ce jour là, je serai à toi et à mes projets d'indépendance.

Si au contraire je triomphe, je suis obligé de justifier par mon travail l'importance que j'aurai attribuée à la publication et je serai rivé à ce labour pendant plusieurs mois. Mon œuvre terminée, si je me trouve marié et à la tête de capitaux suffisants, je me lance encore, la première condition n'étant du reste qu'éventuelle. C'est plutôt en ce moment-ci un besoin, un désir chez moi, qu'une nécessité de position. Je me sens vieillir et dessécher. Je ne trouve plus autour de moi l'expansion dont j'aurais besoin après un si long isolement. Je n'ai, je crois, encore causé à cœur ouvert avec quelqu'un depuis mon retour en France qu'avec toi. Ces quelques soirées passées ensemble m'ont dégonflé.

Mais quand je rentre aujourd'hui, la tête lasse, fatigué d'écrire et de lire des grimoires ennuyeux, je trouve la maison bien vide.... Il me faudrait, je le sens, une autre moi-même, une jeune confidente qui serait mon miroir, mon reflet, qui m'encouragerait à vivre, m'amènerait à la lutte en me proposant pour but son bien-être, son bonheur. C'est ce ressort qu'il me faudrait ; je le sens ; sans lui, je trouve la vie tellement vide, je deviens si profondément indifférent à tout, qu'il me prend souvent des envies d'aller dans une autre planète, ce que j'aurais tort de faire.

Voilà ma situation d'esprit, mon cher, grandes inégalités d'humeur, pas un moment de grandes colères, de grandes ardeurs ; en d'autres, indifférence stupide pour tout, philosophie à outrance. Le monde n'est plus pour moi qu'un drame curieux où je ne suis pas acteur mais spectateur et dont je me désintéresse complètement. Je surmonterais certainement — je suis assez jeune pour cela — cette disposition à l'indifférence qui n'est que le commencement du spleen. Mais pour cela, il faudrait un intérêt de plus dans ma vie.

Je vais en ce moment beaucoup dans le monde où je continue mes pauvres intrigues qui consistent à dire tout haut ce que je sens et ce que je pense.

Après ce carnaval qui sera court, je te promets de venir causer un peu avec toi. Dans ma situation d'esprit, c'est le plus grand plaisir que je puisse me promettre.

Ton ami dévoué.

Francis GARNIER.

Bientôt après il part pour causer avec son ami d'enfance. Il est introduit dans une famille anglaise qui résidait à Avignon. M. Knight, ancien industriel retiré des affaires, avait trois filles, Francis Garnier s'éprit de l'aînée qui aux dons du cœur unissait tous les agréments de l'esprit le plus cultivé et de la beauté la plus parfaite. Il fallait une compagne à cet enthousiaste de talent, Il lui fallait une épouse qui pût comprendre et sentir la grandeur de ses plans, le suivre dans ses rêves, l'aider dans ses travaux. Garnier repartit pour Paris mais il ne put oublier Mlle Knight. Il la fit demander en mariage par M. Joseph Perre : il l'obtint à la fin de 1869.

L'accord le plus parfait régna au foyer domestique. Garnier pouvait devenir plus illustre encore ; il ne pouvait pas devenir plus heureux. L'envie et ses fureurs pouvaient se déchaîner. Que lui importait ? Il opposait aux traits de ses adversaires le dédain et l'oubli que procure la satisfaction du cœur.

A ce moment de sa vie, à l'heure où ses ambitions commençaient à se réaliser et où il pouvait entrevoir l'avenir sous des couleurs radieuses, il n'est pas inutile de dire quel était Francis Garnier, tant dans son extérieur que dans l'habitude générale de son caractère.

Si l'on veut connaître l'expression réelle de la physiologie chez Francis Garnier, il faut regarder et étudier longuement le fusain qui orne le salon de sa veuve. Francis Garnier a les cheveux longs, recourbés en boucles au-dessus des oreilles, séparés sur le front par une raie nettement tracée à gauche. C'est plutôt la che-

velure d'un artiste que d'un officier. Le front est large, bien développé ; c'est bien là le siège d'une pensée forte et ardente, d'un esprit apte à concevoir et à exécuter promptement. Les sourcils, d'un noir de jais comme les cheveux, décrivent un arc régulier et peuvent se concentrer à la naissance du nez sous l'impression des mobiles idées. Les yeux sont d'un éclat admirable. Bien fendus, bien tracés, ils unissent la douceur à l'énergie. Ce sont les yeux d'un marin habitué sur le pont d'un navire à percer l'obscurité des nuits et à deviner l'approche des dangers, et aussi d'un homme franc et affectueux. Tout le bas de la figure compose un ensemble de traits où se mêlent l'agrément et la finesse. Le nez aquilin, aux arêtes bien tracées, la bouche, aux lèvres minces et délicates, indiqueraient la ruse et l'excès d'esprit s'ils ne portaient l'empreinte d'une sympathique bonhomie. Le portrait, du reste, ne ment pas. Garnier était accueillant, aimable, sûr à ses amis ; c'était une âme d'élite et un cœur d'or. La tête fière et énergique de Francis Garnier est dans le portrait attachée à un buste d'une maigreur saine et robuste. Garnier était de taille moyenne, mince, bien pris. Il vivait par les nerfs. L'uniforme de lieutenant de vaisseau lui seyait à merveille. L'artiste représente Garnier dans une belle attitude. Il a les bras croisés sur la poitrine ; il semble songer à l'avenir. On sent qu'il a confiance dans sa destinée. Et pourquoi un nuage aurait-il obscurci sa physionomie ? Le bonheur ne lui souriait-il pas ?

Après avoir étudié la physionomie et l'extérieur de

Garnier, veut-on connaître son caractère ? Il n'est que de s'adresser à lui-même. Il s'est peint, dans sa nature entière, en traits que l'on ne peut que reproduire. A cette époque même il écrivait :

..... « Je suis profondément spiritualiste et religieux et si je doute fort d'une révélation directe, je crois fermement à celle dont notre conscience est l'interprète en nous et dont chaque écho nous atteste l'existence d'un Dieu, force incréée, vérité immuable, beauté infinie, but suprême de toutes les aspirations de l'âme humaine et dont la contemplation idéale console de toutes les amertumes et de tous les dégoûts de la vie.

« J'ai trente ans. Si j'ai beaucoup vécu par la pensée et le travail, je suis plus jeune que je ne le parais sous le rapport du cœur. Il n'y a, je le sais, rien de bien aimable et de bien séduisant dans mon caractère et il a revêtu des épreuves de ma vie passée une apparence sérieuse qui peu effrayer sans doute.....

..... Il est une chose que je puis affirmer sans orgueil puisque je ne l'ai jamais comprise que comme un devoir, c'est que je n'ai jamais eu d'autres mobiles dans ma carrière que le dévouement sans arrière-pensée à tout ce qui me paraissait réellement bon, grand, utile et qui si mon passé est celui d'un honnête homme, c'est aussi celui d'un homme qui a fait quelque bien.....

F. GARNIER

Le portrait moral est complété par les lignes suivantes :

Paris, 9 octobre 1869

.....
Quand un stimulant suffisant vient la mettre en action, il est difficile de trouver une volonté plus énergique et plus soutenue que la mienne. J'ai pleine entière confiance dans mon étoile.... si je ne meurs pas à la peine.....

Ma devise est celle-ci : faire son devoir, ne rien attendre, tout attendre. Elle ne m'a jamais donné de déceptions ou de regrets.

FRANCIS.

A la fin de 1869 Garnier avait réalisé l'un des deux projets qu'il se proposait au début de l'année ; il s'était marié. A partir de ce moment il ne fut que plus résolu à poursuivre la réalisation du second. Francis Garnier aimait son métier avec quelle passion, on le sait. Mais il sentait qu'en France, après qu'il aurait fait connaître les résultats de son exploration, il ne pourrait pas rendre de services à son pays. Il songea très sérieusement pour la seconde fois, à quitter la marine. Il désirait devenir un grand négociant ; il voulait nouer des relations commerciales entre sa patrie et la Chine ; il voulut ouvrir des débouchés à nos produits dans l'Extrême Orient. Il cherchait à appliquer dans la pratique les idées recueillies au cours de ses voyages. Il devenait commerçant, mais il restait géographe et

patriote. C'était toujours l'extension de la France qu'il voulait.

Paris, 16 mars 1870

.....

Voici l'opération telle que je la conçois. Je pars de France avec les échantillons de soie de Chine acceptés des spécialistes et cotés par eux à un prix minimum. Je lance une fois à Shanghai mes acheteurs chinois par l'intermédiaire de ma maison de Tchong-Kin dans les campagnes, ces échantillons à la main, avec ordre d'acheter les soies identiques à trois mois de paiement comme c'est l'usage en Chine. La maison de Tchong-Kin centralise la réception de tous ces achats et m'expédie à Shanghai. Le soyeux qui m'est adjoint vérifie la qualité, fait un triage, en un mot opère la recette.... Je couvre à mon tour par billets à quatre mois la maison de Tchong-Kin de ses déboursés et j'expédie....

Le voyage, l'installation à Shanghai, l'entrée en relation avec Tchong-Kin, l'expédition des commis-voyageurs opérant la cueillette des soies à Kia-Tin, Song-Fou, en un mot dans tout le Setchouen, le retour de la marchandise, l'expédition en Europe, la réalisation, tout cela pour une première mise en train, demande dix-huit mois à deux ans, suivant l'époque à laquelle on part de France et sa coïncidence avec la récolte. A partir de ce moment l'opération doit prendre un cours annuel très régulier. Plus à l'arrivée je disposerai de fonds, plus la première opération pourra être fructueuse. Il

ne faut pas se dissimuler que les bénéfices iront probablement en décroissant, c'est-à-dire que les premiers achats seront de tous les plus avantageux. Cela se comprend, l'éveil ne sera pas encore donné !.....

Son projet est adopté, un groupe de négociants fourniront les capitaux. Garnier, à qui ses ennemis ne laissent pas de repos a signé un marché. Il se félicite dans la lettre suivante de sa détermination. Mais comme, au fond, le regret et l'amertume percent sous ses déclarations :

Paris, 7 juin 1870.

Mes affaires politiques marchent d'un pied boîteux. Jamais l'envie ne s'est plus donnée carrière contre moi que depuis la distinction que vient de me décerner l'Angleterre. En fait de gloire, elle ne m'a rapporté jusqu'à présent que des ennuis. Comme tu le devines, c'est toujours la même rengaine : Monsieur de la Grèce que l'on évoque pour m'écraser. Il a tout fait et je ne suis qu'un ingrat. Comme on n'ose s'en prendre à la Société de Londres et réclamer ouvertement contre une résolution qui est motivée avec soin, on m'attaque en dessous par tous les moyens possibles.

..... Si tout ce monde là savait que je quitte la marine, il serait désarmé. Car ce que l'on a cherché à atteindre en moi surtout c'est un concurrent aux faveurs de la cour, quelqu'un qui allait diminuer la place libre au soleil ! Malheureusement la chose est encore impossible à dire hautement.....

Malgré tous mes ennuis, je me sens l'esprit plus tranquille et plus libre depuis la signature de mon marché et je me félicite tous les jours de quitter cette boutique gouvernementale. Je crains toujours l'énorme Tolle qui va m'accabler.....

Dans huit à dix jours, j'irai m'installer définitivement à la Varennes pour achever mon ouvrage en toute tranquillité..... C'est de la Varennes que je partirai pour la Chine. Le *Tour du Monde* paraît le 7 Juillet; la publication officielle fin novembre. Ouf ! qu'il m'en tarde ! qu'il m'en tarde !

Tous mes amis de Cochinchine, Luro en tête, me demandent une nouvelle brochure sur le pays et m'envoient pour cela des masses de renseignements. Je ne sais si j'aurai le temps, mais je désirerais vivement la faire en guise d'adieu au ministère. Je te prie de croire que je ne leur mâcherai pas la vérité. Il n'y a rien de tel que de se faire craindre et c'est facile quand on a des faits plein sa poche à mettre en lumière.....

J'écris comme un chat mais j'ai la main si fatiguée d'écrire du soir au matin et du matin jusqu'au soir qu'il faut que tu me pardonnes. »

Garnier, à la fin de l'année 1870, serait certainement parti pour la Chine. Mais soudainement ses projets, son doux bien-être intérieur, les travaux commencés dans sa chère campagne de la Varennes, tout fut interrompu; tout fut brisé par la guerre qui amena l'Allemand sur le sol de la patrie.

CHAPITRE VI

Le siège de Paris. — Impressions de Garnier. — Francis Garnier publie le voyage en Indo-Chine. — Garnier écrivain.

Le 15 juillet 1870, la guerre que désirait la Prusse était déclarée par la France. les revers se succédaient avec une effroyable rapidité. Francis Garnier demande du service : il obtient le commandement d'une canonnière sur le Rhin, puis d'une chaloupe-vedette sur la Seine.

Il tient Joseph Perre au courant de ses actions. Il lui annonce dans deux lettres fort rapprochées ses nominations successives :

6 août 1870.

..... L'amiral Jurien de la Gravière me prend comme aide de camp pendant la guerre. Rassure-toi : le poste est une sinécure jusqu'à présent. L'amiral va commander une escadre de réserve à Brest. Voilà tout pour le moment. J'irai donc faire un tour à Brest dans peu de temps, mais cela n'interrompra pas ma publication. Le *Tour du Monde* va cesser pour un temps et ne reprendra qu'au 29 septembre. C'est l'usage du journal de mélanger un peu tous les sujets. Mais pendant ce temps la publication officielle marchera.

Tant mieux que l'affaire de soies doive toujours marcher, mais, comme tu le dis très bien, il faut attendre la

fin de la guerre. Or, quand finira-t-elle ? L'avenir est encore bien obscur.

25 août 1870.

.....

Je suis en ce moment capitaine d'une des petites canonnières que l'on monte aux ateliers Claparède pour défendre le cours de la Seine. Si les Prussiens ont l'imprudence de continuer leur pointe sur Paris, il n'en reviendra pas un, je l'espère. Tout est prêt pour les recevoir. Je crains qu'ils ne la commettent point.

..... Adieu, je pars pour St-Denis pour le montage de mon bateau..... »

Le gouvernement de la Défense nationale donna un poste de confiance à Francis Garnier. Il fut le premier aide-de-camp et devint rapidement le chef d'état-major de M. le contre-amiral Méquet, qui commandait le huitième secteur de l'enceinte de Paris, (Montrouge).

Francis Garnier, au cœur du bombardement, se signala par son courage. Emule des marins et des officiers qui l'entouraient et qui affrontaient le feu de l'ennemi avec un admirable sang-froid, parmi des braves, il sut se conduire en héros. Parmi bien des faits ignorés, une de ses actions d'éclat est connue :

Le fort de Vanves était criblé d'obus. Il fallait réparer les brèches. Francis Garnier n'hésite pas. Sous le feu de l'ennemi, il va chercher des sacs à terre et les rapporte dans le fort. Il manque mille fois de périr avec ses hommes.

Mais Garnier n'était pas seulement un intrépide soldat, c'était un tacticien doué d'un rare esprit d'organisation, un savant doublé d'un patriote qui profitait de son poste pour tout observer. Il a laissé un récit du siège de Paris qui est palpitant d'intérêt. Ce sont des notes prises au jour le jour, entre deux combats, près d'un canon. L'on sent que l'homme qui les a écrites souffrait de voir où en était réduits Paris et la France. Les réflexions qui accompagnent les différents épisodes contenus dans l'œuvre, sont empreintes d'une amertume que l'écrivain ne peut contenir. Ces pages ont paru dans le journal le *Temps*, puis elles ont été réunies en volume sous le titre de : *le Siège de Paris*, journal d'un officier de marine attaché au Xⁱⁱⁱ secteur, accompagné de pièces justificatives et de documents inédits. (1) Le volume est peu connu : il n'a pas été signé par son auteur et il a passé assez inaperçu. Il convient de détacher de l'œuvre quelques passages particulièrement animés et vibrants et que Garnier semble avoir tracés avec l'épée. Francis Garnier se révélera au lecteur comme un écrivain militaire de premier ordre.

17 septembre 1870.

..... Partout, le long des remparts, règne une animation fiévreuse. Au dehors au contraire, le vide et le silence se font de plus en plus ; au pied des glacis, les démolisseurs achèvent leur œuvre de destruction ;

(1). Delagrave, éditeur.

les maisons s'entr'ouvrent et montrent leurs parois intérieures sillonnées de longues bandes noires. La banlieue entière revêt une apparence de désolation et de deuil. Les chemins de fer sont enfin coupés, et le soir les ponts-levis se lèvent pour la première fois.

29 septembre.

..... Dans la classe moyenne et dans la classe ouvrière, règne un profond sentiment de défiance bien justifiée par les désastres inattendus et irréparables qui sont venus coup sur coup accabler le pays. L'ouvrier, le petit commerçant, ne voient partout que des espions et des traîtres. Pour eux, les consignes ne sont pas assez sévères : il faut en inventer d'autres. Tous les officiers, les ingénieurs, les employés des différents services de la défense, sont soumis à une inquisition de chaque instant qui entrave et arrête les travaux. Les factionnaires ne sont point pour faciliter et protéger la circulation ; ils sont là pour empêcher quelque chose. Quoi ? Ils ne sauraient trop le dire ; mais l'inquiétude les domine ; ils sont visiblement préoccupés du désir de découvrir quelque trame secrète ; aucune explication ne leur paraît suffisante ; ils sont tracassiers, farouches, et leur office se réduit à ceci : arrêter quand même !

Le général lui-même ne trouve pas grâce à leurs yeux ; ils lui demandent une carte : « Mais ne voyez-vous pas qui je suis ? » — « Bah, répondent-ils, tout le monde peut prendre un costume de général. »

La nuit, la surveillance redouble ; l'ombre des arbres qu'un vent léger balance au dehors n'est pas plutôt en mouvement qu'elle est signalée ; chaque lumière qui apparaît aux fenêtres est soupçonnée d'être un signal fait à l'ennemi...

13 octobre.

Beau temps. C'est jour de bataille. Une fois par quinzaine, ce n'est pas trop. Nous nous portons en curieux vers le lieu de l'action. Dès neuf heures du matin, les forts de Vanves et de Montrouge canonnet Bagneux, et à dix heures nos troupes sont vigoureusement et habilement portées en avant. Bagneux est occupé sans grande résistance. Châtillon en offre davantage ; mais au petit nombre de troupes que nous engageons, il est facile de prévoir que l'affaire n'aura pas de grands résultats. L'entrain des soldats, des mobiles surtout, est remarquable. Aussi murmurent-ils lorsqu'à mi-côte du plateau de Châtillon on les ramène en arrière. C'est le général Trochu, qui s'est porté vers trois heures sur le lieu du combat, qui a, dit-on, donné l'ordre de battre en retraite. A quatre heures, le général Vinoy rentre dans Paris, précédé de quelques prisonniers bavarois faits au début de l'action. Le marquis de Dampierre a été tué à la tête de ses mobiles, en les entraînant à l'assaut d'une barricade de Châtillon. N'aurons-nous donc jamais la tentation d'être supérieurs en nombre à l'ennemi, au moins sur un point ? Avec de l'activité, on eût pu fortifier rapidement Bagneux et y rester. C'eût été

là un résultat positif qui eût encouragé les troupes. On n'a pas même tenté de l'obtenir, sous prétexte que ce village est sous le feu du plateau de Châtillon. Mais il est bien plus sous le feu des forts de Vanves et de Mont-rouge, et les Prussiens l'occupent pourtant !

28 octobre.

Cinq heures du soir. -- Le Bourget a été enlevé ce matin par un heureux coup de main des francs-tireurs de la Seine. C'est le premier succès sérieux que nous avons obtenu depuis le commencement du siège. Comme tous les succès, il nous a peu coûté. L'ennemi, contre son habitude, a été surpris. Nous l'avons accoutumé, depuis six semaines, à une telle nonchalance, à si peu d'esprit d'entreprise !

10 Janvier 1871.

Minuit. — La nuit est calme et sereine ; le tapis de neige uniformément étendu sur le sol reflète doucement la clarté voilée de la lune. Le duel d'artillerie qui s'engage pendant le jour entre le fort et les batteries ennemies a complètement cessé. Tout est silencieux. L'atmosphère est immobile.

Au-dessus du plateau de Châtillon, de lointaines lueurs éclairent le ciel à intervalles réguliers, nul bruit perceptible ne les accompagne : on dirait un orage qui couve à l'horizon. Mais quelques secondes après, un sifflement se fait entendre, d'abord léger, aigu, strident, puis devenant plus grave et plus sourd quand il se rap-

proche, comme s'il craignait d'éveiller l'attention. C'est un obus qui passe au-dessus de ma tête et va dans Paris frapper une femme ou un enfant qui dort.

La civilisation moderne, dont nous sommes si fiers, permet ainsi de faire sans danger cette guerre qui ressemble si fort à un assassinat. Mais quels hommes sommes-nous, nous qui l'acceptons ? Ce sera pour l'armée de Paris et pour ses chefs une tache ineffaçable que de n'avoir pas su interposer entre ces innocents et ces barbares des poitrines de combattants.

26 janvier.

..... Nous recevons la dépêche suivante :

« Suspension d'armes à minuit. Cessez le feu sur toute la ligne. Exécutez rigoureusement cet ordre. Accusez réception. »

Tout est consommé ; il est trop tard. Il n'y a plus qu'à pleurer et à se soumettre. A onze heures et demie du soir, le dernier obus des Prussiens passe au-dessus des remparts du secteur.

29 Janvier.

« D'après la convention, toutes les pièces de rempart de l'enceinte doivent être descendues aujourd'hui même de leurs affûts et mises par terre sur le rempart. Faites exécuter cela scrupuleusement, et tenez grande surveillance à ce qu'aucun accident arrive. »

Quelle amère et navrante besogne que celle dont on nous charge aujourd'hui !...

Le second du fort de Montrouge, le capitaine de frégate de Larret Lamalignie, s'est brûlé la cervelle pour ne pas assister à l'évacuation du fort. »

Le jour même où Paris capitulait, au milieu de la tristesse et des larmes provoquées par le grand désastre, une espérance et une consolation apparaissaient aux yeux de Francis Garnier : il devenait père d'une petite fille dont les caresses auraient su l'arracher à l'acablement et au désespoir où il était plongé, si un tel homme n'avait pas été atteint irrémédiablement par le désastre de la patrie.

Le découragement qui s'était emparé de son esprit, au lendemain de la lutte, l'état d'esprit où il se trouvait, sa situation matérielle et morale sont consignés dans sa correspondance. Quelques extraits les feront connaître :

Paris, 10 février.

.....

Si la guerre continue, je suis obligé de me constituer prisonnier de guerre ou de donner ma parole de ne plus servir contre la Prusse, ce que je ne ferai qu'à la dernière extrémité. Je préfère être prisonnier effectif. Si la paix se conclut, je redeviens libre, mais sans position à espérer de longtemps, car tout sera réduit, cadres, flotte, etc. pour longtemps.

La Varennes est à peu près détruite et le peu qu'il en reste coûterait probablement plus à réparer qu'elle ne vaut.....

D'un autre côté, on me pousse beaucoup à devenir

un homme politique. Ma candidature à l'Assemblée nationale a été portée par le *Siècle*, le *Temps*, l'*Avenir national*. Il est inutile de te dire qu'elle n'aura pour le moment aucun succès. Il aurait fallu pour la soutenir faire des dépenses au-dessus de mes moyens.

Je ne me sens ni le courage, ni la patience nécessaire pour entrer dans cette voie. Je veux donc chercher ailleurs.

Ne me parle pas politique dans ta réponse si tu veux qu'elle me parvienne, à moins que tes aspirations ne soient toutes pacifiques.

FRANCIS.

Paris, 19 février 1871.

J'attends avec impatience une lettre de toi. J'ai besoin d'avoir de tes nouvelles directes et d'avoir les impressions d'un ami à partager. Après six mois d'une activité fiévreuse, je suis passé des angoisses suprêmes de la fin de la lutte à un vide d'esprit vraiment intolérable. Je n'ose plus songer à rien dans l'avenir ; j'ai épuisé toutes mes colères contre le passé. Viens à mon secours et dis-moi où tu en es, quels ont été tes succès ou tes déceptions, quelles sont encore tes espérances ou tes craintes.

Je me retrouve après sept mois de travail incessant plus pauvre par le fait du pillage, n'ayant pas fait faire — et pour cas de cause majeure — un pas à ma publication — retardé par suite, de sept mois avant d'entreprendre quoi que ce soit et tout cela, je le répète,

après sept mois de veilles et de fatigues de toutes sortes, qui ne m'ont rapporté que des résultats négatifs..... On allait cependant me nommer capitaine de frégate, quand j'ai eu la bonne idée de protester contre la lâcheté de l'amnistie... On m'a bien vite rayé de la liste pour avoir rempli ce devoir de citoyen. Comme fiche de consolation 48.000 électeurs m'ont donné leurs voix aux élections de Paris. Il m'en aurait fallu 5.000 de plus.

En ce moment la paix va évidemment se signer et nous passerons sous toutes les fourches caudines du vainqueur. Ma condition de prisonnier de guerre va donc prendre fin. Que faire ensuite, je veux dire après ma maudite publication?....

..... Un autre détail rétrospectif des avantages négatifs que j'ai retirés du siège de Paris. Le 4 septembre, on a trouvé sur la table de l'amiral Rigault de Genouilly mis à la porte ce jour-là avec tous les autres ministres de l'Empire ma nomination d'officier de la légion d'honneur. C'était une justice tardive. Le changement de gouvernement a fait déchirer le brevet.

Il y a huit ans en janvier 1863 on me volait à la Varennes un ou deux mille francs, tout ce que j'avais. En janvier 1871, on a réduit, cette même pauvre Varennes aux quatre murs! C'est le tonneau des Danaïdes que je ne puis jamais réussir à emplir!

Il me tarde beaucoup de ressaisir le fil de mes relations et de mes affaires. J'ai grande hâte de te lire surtout. Ecris moi donc une bonne et longue lettre pleine

de détails. Il y a plus d'une 1/2 année que je n'ai rien lu de toi.

Ce pauvre Foillard s'est fait bravement tuer à la dernière affaire du 19 janvier. Pauvre femme et pauvres enfants....

.... Annie, ma petite fille, t'envoie une belle grimace. A son âge, c'est tout ce qu'elle peut offrir.

Ton ami dévoué et impatient de te lire.

F. GARNIER.

Tu peux maintenant cacheter tes lettres et me dire tout ce qu'il te plaira.

Varennnes St-Hilaire-Villa St-Joseph, 22 avril 1871.

Quoiqu'il advienne, je me suis retiré comme Achille sous ma tente, et après avoir fait ce qu'il m'était possible de faire pour rallier les honnêtes gens à Paris et avoir eu bras et jambes cassés par le gouvernement, je suis bien décidé à ne me plus faire l'agent des sottises d'autrui.

Je ne suis nullement découragé et très décidé à tout faire pour conquérir l'indépendance dont tu parles. Mais il faut pour cela s'aider soi-même et ne point laisser les occasions qui se présentent....

Je travaille ici tranquillement, quoique le canon se fasse entendre jour et nuit et je ne suis heureux qu'au milieu de mes bouquins où j'oublie France et Allemagne et le reste pour ne vivre qu'au milieu des ruines d'un passé inconnu.

Ton ami dévoué.

Les événements qui s'étaient succédé dans sa vie sont esquissés dans ces fragments de lettres. Mais que s'était-il passé exactement depuis la reddition de Paris ?

Garnier aussitôt après le siège s'était remis à l'œuvre. Ses travaux ne furent interrompus que par les affaires politiques où il se trouva mêlé. Au fort de Vanves, pendant les rudes et longues heures du bombardement, Garnier avait été apprécié par les gardes nationaux placés sous ses ordres. Ils se sentaient attirés vers lui par cette irrésistible sympathie qui naît entre les braves cœurs. Ils avaient compris que leur chef joignait au talent militaire de grandes capacités d'organisateur. Ils l'avaient entendu souvent développer ses idées de réforme politique en même temps que ses plans de combat. Ils songèrent à lui confier les fonctions de représentant à l'Assemblée nationale. Un acte courageux accompli par Garnier à ce moment même les confirma dans leur résolution.

Garnier avait assisté à la capitulation de Paris, la rage au cœur. Il trouvait que les généraux qui auraient dû défendre la capitale avaient accompli leur devoir avec mollesse et nonchalance. Il ne put se résigner à se taire. Il sortit de la réserve que lui assignait la plus stricte prudence. Il envoya à un journal avancé une protestation contre un acte livrant « intacts » aux Prussiens nos forteresses et notre matériel de guerre. Une mesure disciplinaire le frappa aussitôt. Le contre-amiral Méquet l'avait proposé pour le grade de capitaine de frégate, à cause de sa belle conduite. Le nom de Garnier

fut rayé de la liste. De plus les élections ne tournèrent pas en sa faveur. Le 8 février 1871, son nom réunit 17,362 suffrages, mais ne sortit pas vainqueur de la lutte électorale. L'échec était peu regrettable, du reste. Garnier, lancé dans la politique, aurait été perdu pour la science. Quelque service que l'on rende à son pays dans la gestion des affaires publiques, l'on ne saurait conserver une réputation intacte planant au-dessus de l'envie et de la haine : condescendre aux besoins des uns, c'est mécontenter les intérêts des autres et s'exposer à d'incessantes inimitiés. La gloire de Garnier, marin, capitaine, écrivain et géographe, s'élève au-dessus des mesquines passions et défie la jalousie et l'erreur.

Garnier ne sortit donc pas de la vie privée et consacra ses journées et ses veilles, avec un opiniâtre acharnement, à ses travaux aimés. La guerre l'avait arraché au dépôt des cartes et plans où l'on employait ses connaissances et son zèle scientifiques depuis son retour en France : il y revint. Là et dans la retraite fleurie qu'il s'était choisie aux environs de Paris, à Saint-Maur-les-Fossés, il acheva d'écrire le voyage d'exploration en Indo-Chine.

A la même époque il se présenta aux suffrages de l'Institut, dans la section de géographie et de navigation. Sa candidature ne fut pas heureuse. Il pouvait compter sur les voix de quelques académiciens, mais ses partisans se trouvaient éloignés de Paris au moment de l'élection. Il ne s'en fallut pourtant que de deux ou trois voix que Francis Garnier ne l'emportât sur un vo-

yageur et naturaliste, l'abbé David, que plus tard il devait rencontrer au cœur de la Chine.

Garnier se prodiguait alors. C'est le moment où son talent est en pleine maturité, où son esprit a la possession la plus entière de lui-même. Journaux et revues publient les pages que lui inspirent ses souvenirs de voyage. La réunion des articles disséminés çà et là, répandus au *Journal asiatique*, dans la *Revue maritime*, au *Journal militaire*, à la *Revue scientifique*, au journal *le Temps*, et où Garnier étudie successivement la linguistique, des questions techniques concernant sa profession de marin ou le métier militaire, des faits spéciaux de géographie, formeraient plus d'un livre volumineux, plein d'agrément et d'utilité.

Soit que Garnier médite et écrive un volume, soit que rapidement il esquisse une brochure ou un article de journal, les qualités si vives et si pénétrantes de son style se retrouvent toujours marquées d'une ineffaçable empreinte. Il est étonnant que dans les *Recueils de Morceaux choisis*, où sont offerts aux écoliers des modèles littéraires l'on n'ait jamais songé à faire une petite place à des extraits pris dans les œuvres de Francis Garnier. Quel style est en effet plus hardi et plus châtié à la fois ? L'on dirait que c'est la raison même qui parle, mais une raison qui sait s'émouvoir et se parer de toutes les grâces et de toutes les séductions. Tantôt c'est une formule brève, nette, circonscrivant dans des limites fixes une pensée pleine et riche. Garnier écrira par exemple : « Dans notre pays, amoureux du pro-

grès, rien n'est plus difficile à opérer qu'une réforme. » ou bien : « Les nations sans colonies sont des nations mortes, étant des ruches qui n'essaient pas. » La phrase est vive, sonore ; elle a des lignes bien arrêtées.

L'on dirait que l'écrivain se souvient qu'il commande à des hommes en toute autorité, et il martèle ses phrases comme un ordre. Tantôt Garnier se complait en de longs développements, déroule des explications et des raisonnements avec richesse et avec ampleur. Il excelle à présenter une idée scientifique, une pensée originale qui a trait à la géographie et à la réorganisation coloniale, sous toutes ses faces, sous ses aspects les plus divers. Mais la démonstration, pour être abondante, n'est jamais ni embarrassée ni difficile : elle va s'échauffant sans cesse, portant la conviction dans l'âme du lecteur. Elle se saisit d'exemples qui font corps avec elle, elle est pressante, elle a une poussée victorieuse ! Elle n'hésite pas, s'il le faut, à faire appel à l'ironie, à la moquerie fortement aiguisée, qui relève l'expression par le trait allant droit et ferme au but.

Agréable dans la discussion et dans la polémique, clair et méthodique dans le raisonnement, le style de Garnier change de caractère quand il s'agit d'esquisser une scène naturelle, de décrire un tableau présenté à ses regards par le monde extérieur. Il excelle à dépeindre les formes des objets, à les rendre dans le détail. Il ne se contente pas de reproduire ce qu'il voit, il transforme, il anime, il idéalise le paysage. Choses et

êtres prennent un aspect saisissant. Garnier est un véritable coloriste : nul n'a rendu avec une telle vigueur et une telle richesse de ton la beauté des chaudes contrées de l'Orient, ruisselantes de clarté et resplendissantes de soleil. Garnier a l'âme d'un poète, d'un poète au sens antique du mot, d'un créateur, quand il exalte les charmes et les grâces de la nature indo-chinoise. L'on comprend, en lisant ses œuvres, qu'il a souvent rêvé, qu'il s'est souvent laissé gagner par la noble mélancolie que font naître dans le cœur les sublimes spectacles offerts par la nature, quand il lui a été donné de contempler une plaine, ou un fleuve, ou une riante montagne s'étendant ou se dressant sous un ciel immuablement lumineux.

Talent prime-sautier et facile, Francis Garnier parvient à faire partager au lecteur la douce émotion dont il est pénétré. Il se contente d'exprimer les sentiments qu'il éprouve, et il trouve dans son cœur, plus encore que dans son esprit, des termes dont la sincérité et l'élévation ne se peuvent oublier. C'est un grand artiste qui rencontre les procédés de l'art sans les poursuivre ; c'est un écrivain à la veine riche et féconde qui, sans s'astreindre à des rigueurs de forme excessives, est plus élégant, plus correct, plus châtié que les lettrés les plus délicats. Le goût et le tact suppléent chez lui aux scrupules des stylistes. Il ne connaît pas les lenteurs de la lime, mais il en sait la perfection, et par instinct et avec abandon, l'atteint. Il y a dans Garnier un véritable tempérament de penseur et de poète ; c'est une

nature heureuse où la raison et l'imagination parviennent à s'allier sans jamais s'exclure.

Pour ne pas enfermer sa pensée dans un rythme savant et cadencé, il ne la fait pas moins échapper à la banalité des descriptions vulgaires et la revêt de phrases harmonieusement colorées ! « Son style, a-t-on pu dire avec vérité, ... rappelle, parmi les plus modernes, celui de Fromentin, et par la vivacité du tour et de l'intérêt, le talent si original de Jacquemont. (1) »

Cependant les travaux de l'écrivain ne faisaient oublier à l'explorateur aucun de ses projets. Il était rempli d'un amour profond pour les pays orientaux dont l'éclatante lumière sollicite sans cesse ses regards.

Doué d'une prodigieuse activité, il ne pouvait longtemps rester à Paris. Il était poussé à entreprendre de nouvelles découvertes dans cette immense Indo-Chine qui n'avait encore livré à la science que si peu de secrets. Il conçut le dessein de partir pour la Chine, la mystérieuse patrie de la soie et du thé, de pénétrer au Tibet et de tenter d'y découvrir la source des grands fleuves qui arrosent l'Inde, la Chine et l'Indo-Chine.

L'intention n'était du reste pas nouvelle pour Francis Garnier. En terminant la préface du voyage en Indo-Chine, n'avait-il pas écrit ? : «

« C'est volontairement que j'ai omis de mentionner les renseignements que j'ai recueillis sur la partie tibétaine du cours de quelques-uns des grands fleuves de l'Inde et de la Chine, les renseignements ne jetaient

(1) Notice sur Francis Garnier par Léon Garnier.

aucune lumière sur le problème peut-être le plus important et à coup sûr le plus obscur de la géographie de l'Asie. Je vais essayer, avant de les produire, de les compléter sur les lieux mêmes. »

« J'étais près de Châteauroux, dit son intime ami et son plus récent biographe, (1) chez d'hospitaliers amis, quand je reçus de lui l'avis qu'il partait avec sa femme, il revenait de Bordeaux. Ils voulurent bien s'arrêter à Argenton, pour quelques heures d'adieux. Comme j'étais loin de me douter des adieux que c'étaient ! Je le voyais rayonnant d'espoir. Il me souvient qu'en rêveur enjoué, il me disait : « Cela vous paraît dur que je m'expatrie encore ? Vous ne pouvez deviner quels enchantements réservent à qui les traversent, ces pays magiques, de végétation splendide, de nature grandiose. Je voudrais habiter au Laos ; ne vous récriez pas ! Le Laos avec ses forêts silencieuses pleines d'une majesté calme, avec son fleuve qui forme de larges nappes d'eau où se regardent des arbres géants, au-dessus desquelles jouent les singes pendus par grappes aux lianes... ce n'est point triste, le Laos est merveilleux ! Mais le Yunnan avec ses grandes exploitations minières, avec les hauts fourneaux, les machines soufflantes, les marteaux, les laminoirs que l'Europe y pourrait installer à foison, que ne serait-il pas ? Mais le Tibet ! Mais l'occident de la Chine, ces provinces d'où nous arrive la soie jusqu'à présent par des transports défectueux, par des intermé-

(1) Hippolyte Gautier. — Les Français au Tonkin. Chaillemel éditeur.

diaires onéreux, qui d'étape en étape, de main en main, en décuplent le prix avant qu'elle soit seulement parvenue aux factoreries du littoral ! Que diriez-vous du Français qui viendrait annoncer au commerce : « Cette soie, nous la tenons du producteur même, par nos moyens rapides ! » Et puis, ce qu'on découvrirait aux pentes abruptes d'où descend le Fleuve-Bleu ! quelle fête pour la science ! Et cette ville de Tali aux mains des Musulmans ! Et ces Chinois qui ne parviennent pas à délivrer d'un pareil fléau cette riche contrée infestée, dévastée ! Et ce fleuve du Tonkin où nous devrions être déjà, que nous laisserons ouvrir par d'autres ! Ah ! que de choses à faire !... Comprenez-vous que je parte ? »

« Pour le moment, m'expliquait-il, mon objectif est entre Shanghai, et le Tibet. Il y a là un secret à pénétrer ! Ces intermédiaires chinois dont je vous parlais, qui prélèvent de si gros bénéfices sur le transport du thé, de la soie, fait naturellement mystère de la provenance, pour garder le monopole des relations avec le producteur inconnu. C'est un mystère que protège jusqu'à présent la difficulté des routes ; mais, que l'Européen surmonte cette difficulté, qu'il parvienne plus avant dans les terres, voyez-vous la révolution économique dont se ressent tout notre vieux monde ? Le thé, la soie, à moitié prix !... » Garnier avait intéressé à son entreprise plusieurs négociants de France. Pour nouer entre eux et les producteurs chinois des relations directes, il comptait sur un lettré, Thomas, qu'il avait en 1868 ramené avec lui du Let-chuen et avec lequel, à

Paris, il avait travaillé à la traduction de nombreux documents. En un mot, il avait jalonné sa route.

Au commencement d'octobre 1872, après avoir obtenu un congé, libre, à ses frais, Garnier s'embarqua à Marseille pour Saïgon. De là il gagnerait la Chine, séjournerait quelque temps à Han-Kéou pour attendre que la saison des hautes eaux fût écoulée, étudierait l'hydrographie des rapides dont est obstrué le fleuve Bleu, entre I-tchang-fou et Tong-King-fou. Puis de cette dernière ville il se rendrait dans les hautes vallées qui lui dérobaient l'origine des fleuves indo-chinois.

Au cours de son voyage, chaque jour, Francis Garnier tint le journal de ses observations. Arrivé à Sanghaï il se souvint de la promesse qu'il avait faite à M. Hébrard, le directeur-gérant du *Temps*, de lui adresser ses notes de voyage. Chaque fois qu'il le put, il envoya, comme il le dit avec un sinistre pressentiment « les premiers chapitres d'un livre qui resta inachevé. » Le *Temps* publia ces lettres de Garnier ; depuis elles ont été réunies en volume sous le nom de notes de voyage, *De Paris au Tibet* (1).

« Quelques pages de cette correspondance, est-il dit dans la notice biographique placée en tête de l'ouvrage, celles surtout où l'accent personnel est le plus accusé, sont empreintes d'une mélancolie, parfois attendrie, plus souvent austère ; elles révèlent le penseur que les plus hautes ambitions ont tenté, qui, déjà mûri par les déceptions, s'arrête et se retourne pour contem-

(1) Hachette et Co, in-18.

pler le passé... A ce moment de sa vie, Francis Garnier marchait encore à son but avec la même ardeur qu'autrefois, mais non plus avec la même espérance. Il avait lutté, il avait souffert ; et si le découragement n'était point venu, l'enthousiasme, cette foi des premiers jours, avait disparu pour jamais. » (1).

Le voyage, dans la pensée de Garnier, devait avoir un haut intérêt pour le commerce général et devait se combiner avec les efforts d'un autre voyageur. L'ancien compagnon de Doudart de la Grée et de Garnier dans l'expédition du Mékong, M. Delaporte, avait obtenu, grâce aux efforts de son ancien chef une subvention de 6,000 francs de la Société de Géographie pour explorer les eaux du Song-koï, le fleuve du Tong-King, que le hardi négociant et voyageur Jean Dupuis signalait au monde savant et commercial. Delaporte remonterait jusqu'au Tibet, et la fortune aidant, il pourrait rejoindre en venant du sud, Garnier venant de l'est. Mais la mission Delaporte fut détournée de sa voie ; elle fit au Cambodge une exploration archéologique. Garnier exécuta seul une partie de son projet.

(1) Notice par Léon Garnier,

CHAPITRE VII

De Paris au Tibet.

Le voyage et l'ouvrage de Paris au Tibet comprennent quatre étapes ou quatre parties : de Paris à Shang-Haï de Shang-Haï à Han-Kéou, de Shang-Haï à Pékin, une excursion de trois mois au centre de la Chine. Il convient d'analyser l'œuvre et d'en détacher certains passages qui valent soit par l'importance géographique et économique, soit par les qualités littéraires.

Dans la première partie, Garnier décrit le canal de Suez qu'il trouve avec raison insuffisant, la mer Rouge dont il fait ressortir les dangers, Aden et ses citernes « qui s'usent dans une éternelle inaction » et qui attendent toujours une averse.

« Les « citernes d'Aden » sont le but favori de promenade des habitants et des touristes. L'imagination aime à se représenter un jour d'orage : une pluie diluvienne tombe à flots pressés ; l'eau ruiselle en cascades le long des rochers et, de chute en chute, va s'engouffrer dans les retraites souterraines creusées pour la recevoir ; une fraîcheur subite succède à l'étouffante réverbération des parois blanchies, sur lesquelles un soleil tropical dardait ses rayons ; la fertilité renaît au sein de la plaine, où des canaux de pierre distribuent partout les

eaux débordant des réservoirs enfin remplis ; les palmiers chétifs redressent leurs rameaux inclinés ; un frisson de soulagement et de plaisir semble dérider ce morne paysage.... Ce rêve deviendra-t-il jamais une réalité ? Jusqu'à présent le ciel s'est complu à déjouer les plus ingénieux efforts et les plus justes espérances. On reste frappé à la fois d'admiration et de découragement en contemplant ce monument de l'industrie de l'homme et de l'opiniâtreté de la nature.

Aden n'a aucune importance comme possession territoriale, et le commerce local est insignifiant. Ce point a été occupé par l'Angleterre, au moment de l'organisation des premiers services à vapeur entre l'Europe et l'Inde, et transformé en dépôt de charbon. Il a été mis à l'abri des incursions des tributs arabes de l'intérieur par de formidables travaux de défense. Le développement considérable auquel est appelé le transit à vapeur par la mer Rouge, depuis le percement de l'isthme, fait d'Aden une escale précieuse. »

Le continent africain disparaît bientôt aux regards. Une semaine entière s'écoule en mer.

« Enfin une nouvelle terre est signalée ; nous en longeons les rivages ; à peu de distance de nous, les vagues se transforment en longs rouleaux d'écume qui montent et se retirent en grondant sur des plages au sable d'or. Une luxuriante ceinture de cocotiers borde la côte et balance nonchalamment au souffle de la brise ses verdoyantes cimes. La végétation tropicale déploie, à nos yeux charmés, ses merveilleuses richesses, ses paysa-

ges ruisselants de lumière. Voici Ceylan, l'île enchantresse qui cache dans les nues les sommets de ses montagnes, comme pour rappeler qu'elle fut le théâtre des exploits des dieux de l'Inde et qu'elle est encore aujourd'hui le foyer sacré du bouddhisme. Ici tout est nouveau et séduisant pour le voyageur : la nature, la religion, la civilisation, l'histoire. Pour tout comprendre il faut tout oublier. C'est comme une métempsycose : les yeux s'ouvrent à des beautés ignorées jusque-là, l'esprit change de sphère et s'éveille à d'autres vérités. On se reporte à ces temps reculés, où Ceylan, l'antique Taprobane, était la limite du monde connu et le siège de florissants empires. »

Francis Garnier visite Pointe de Galles, il accorde en pensant à l'Inde un pieux souvenir à la mémoire de Dupleix, le véritable fondateur de l'empire anglais des Indes et se plaint amèrement de notre ignorance absolue des agissements maritimes et coloniaux, de notre inexpérience en matière de colonisation.

Après avoir relâché à Singapore, doublé le cap Saint-Jacques « cette sentinelle avancée de la Cochinchine » et salué l'embouchure de ce Mékong qu'il a exploré, il aborde à Saïgon, la capitale de la jeune colonie « qui inspire moins d'orgueil qu'elle ne donne d'espérances. » La vue de la Cochinchine lui inspire de tristes réflexions. Il trouve que l'on n'a rien fait encore en raison de ce que l'on pouvait et devait faire en Cochinchine. Il réclame une organisation spéciale, il désire « que l'on encourage avant tout la formation d'une phalange

d'hommes spéciaux voués à l'étude de ces questions lointaines, dont quelques-unes prouvent aujourd'hui tant d'importance. » Il veut une administration locale compétente. Il demande que l'on fonde à Saïgon même une école spéciale d'où sortiraient les jeunes gens désireux de se consacrer à la colonisation de la Cochinchine. « Les études asiatiques conservent encore en France assez de prestige, et la Cochinchine, dans le voisinage de laquelle se trouvent ces magnifiques ruines du Cambodge, qui attendent depuis si longtemps les investigations des archéologues, offre un champ assez nouveau et assez riche pour que la perspective de cette carrière lointaine, à la fois scientifique et administrative, attire des jeunes gens d'élite. Combien en est-il chaque année qui cherchent vainement à Paris un but à leur activité, une voie encore inexplorée à parcourir ? On formerait ainsi bien vite un corps réellement indépendant, n'ayant d'autres intérêts que ceux de la colonie et lui donnant une autorité réelle, par l'influence qu'il devrait à son savoir, par les réformes qui seraient le fruit de son expérience. La France retrouverait là une pépinière de colonisateurs, de diplomates, d'hommes pratiques, qui renoueraient en Asie les fils rompus de notre tradition politique, qui exerceraient, sur un pays admirablement choisi, cette merveilleuse faculté d'assimiler les races étrangères, qui est un des traits caractéristiques de notre génie national. Nous suppléerions ainsi, momentanément du moins, au défaut d'émigrants, et nous préparerions à notre commerce et

à notre industrie des débouchés qui leur deviennent du jour en jour plus nécessaires. » Ce vœu si patriotique a du reste été exaucé. En février 1873, le gouverneur de la Cochinchine, M. le contre-amiral Dupré, créait un collège spécial à Saïgon.

Garnier visite cette ville qu'il trouve agrandie, mais dont l'emplacement contrarie la marche des navires. Il revoit Cholen, où il a été inspecteur des affaires indigènes, puis, en novembre 1872, s'embarque de nouveau pour gagner la Chine. Il longe la côte orientale de l'Indo-Chine, et, dans le voisinage des bouches du Song-Coï, il émet l'espérance de voir réussir le projet de Dupuis parti de Saïgon quelques jours avant lui pour accomplir une expédition sur le fleuve Tongkinois et tenter de relier la Cochinchine aux riches et populeuses contrées de la Chine méridionale. Il regrette de voir les Anglais établis dans un port de l'île d'Haï-nan, entre la colonie d'Hong-kong et les embouchures du Song-Coï. Arrivé à Hong-kong, il s'étend longuement sur la description de ce rocher « devenu aujourd'hui la capitale des Européens dans les mers de Chine,..... refuge assuré de tous les résidents étrangers, dans le cas d'un soulèvement général contre eux. » Il parle de Victoria, la capitale de l'île, éclairée au gaz depuis 1864, de ses luxueuses constructions européennes, des légères maisons des boutiquiers chinois « toutes criblées de compartiments, » de son port relié depuis 1871, par un télégraphe sous-marin, à l'Inde et à l'Europe. Il arrive à Shang-Haï, le 18 novembre 1872. La traversée a été mar-

quée pour lui d'un événement douloureux. Sa femme qui l'a accompagné, a mis au monde un enfant qui n'a pu survivre.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, F. Garnier parle du projet qu'il a formé de traverser le Tibet. « Peut-être,... trouverai-je d'heureuses occasions de servir les intérêts commerciaux et politiques de mon pays... Il n'est pas sans intérêt d'essayer de pénétrer l'avenir de ce monde oriental, qui est encore si peu connu, si diversement jugé. Au point de vue commercial, il est depuis longtemps l'objet de l'ardente convoitise, de l'âpre exploitation de tous les peuples européens. Au point de vue social, il nous offre les plus terribles problèmes à approfondir. Au point de vue politique, il pèsera, demain peut-être, d'une façon inattendue dans la balance de l'univers. » Garnier est un ardent admirateur de Shang-Haï, la capitale commerciale des européens en Chine, où viennent se rejoindre les deux extrémités de ce cercle immense que forment autour du globe les grandes lignes de navigation à vapeur. » Le 9 janvier 1873 il atteint Han-Kéou, sur le fleuve Bleu. Il y rencontre le 15 janvier l'abbé David, son heureux rival de l'Institut. Les deux Français ont sur la civilisation de leur patrie une conversation qui mérite d'être reproduite en entier, tant elle est marquée au coin du bon sens et de la vérité, tant elle s'adresse avec justesse à une foule de gens entêtés de vieux préjugés :

« Les Français, qui passent pour des gens d'esprit, s'étonneraient fort de ressembler à un peuple auquel

jusqu'à présent, ils n'ont su trouver que des ridicules. Je veux parler du peuple Chinois. Cependant, plus je vais et plus cette analogie me trappe. En France, comme en Chine, on dédaigne, on ignore le monde extérieur. L'éducation se limite au cercle étroit du passé. Les programmes d'enseignement ne tiennent que peu de compte des progrès modernes : fidèles à une tradition routinière, ils désignent exclusivement à l'admiration de la jeunesse les œuvres et les doctrines des écrivains de l'antiquité. Avons-nous beaucoup changé depuis le temps où Pascal pouvait dire que toute sottise trouvait crédit quand on l'appuyait de l'autorité d'un ancien ? L'étude de ce champ littéraire et philosophique, riche sans doute, mais depuis longtemps exploré, peut former des écrivains et surtout des rhéteurs. Mais peut-il en jaillir une idée nouvelle ? Ce terrain, enfin épuisé, ne peut-il recevoir un puissant engrais de la science moderne ? Les penseurs ne doivent-ils pas redemander à celle-ci les vérités et les faits qui, hier encore inconnus, éclaireront leurs méditations de demain ? S'obstineront-ils toujours à repousser cette parvenue qui ne peut citer Cicéron à l'appui de ses calculs, et continueront-ils à lui refuser un peu de ce temps que Mgr Dupanloup réclame pour les vers latins ?

« Nous autres, Français, nous chinoisons tous les jours davantage, me disait hier un prêtre... que le hasard des voyages me faisait rencontrer au cœur de la Chine.

« Que voulez-vous attendre d'un pays qui laisse passer sans les voir, ou du moins sans les introduire dans

l'enseignement de la jeunesse, les découvertes les plus éclatantes de la science ? L'histoire du passé du globe si magnifiquement racontée par la géologie, ne vaut-elle point les rêveries d'Aristote ou de Lucrèce ; l'état des phénomènes de la vie à la surface de la terre, voire les théories de Darwin, n'éveillent-elles pas une curiosité plus saine que les doctrines de Pythagore ou les métamorphoses d'Ovide ? L'homme doit-il passer en étranger sur le monde qu'il habite, ignorer depuis quand, comment et avec qui il vit ?...

« Monsieur, lui répondis-je, vous avez raison. Ce culte exagéré du passé dans l'enseignement a fait tort au bon sens gaulois, a amoindri les aptitudes pratiques de cette race pleine d'initiative et d'intelligence. Nous avons fourni au monde les plus célèbres inventeurs, tout comme les Chinois, qui ont trouvé les premiers l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon ; les applications nous sont presque toujours venues du dehors. De même que la civilisation chinoise a conquis à elle seule l'extrême Orient, et imposé à vingt peuples différents ses lois, ses mœurs, son écriture ; de même nous avons été longtemps le foyer de la science et de la civilisation occidentales. Mais, comme les Chinois, nous nous sommes isolés dans notre supériorité ; nous n'avons pas vu les transformations qui s'opéraient autour de nous ; nous sommes restés immobiles, alors que tout progressait au dehors ; nous nous sommes attardés complaisamment à suspecter notre gloire et notre puissance, ne daignant honorer les autres peuples ni d'une étude, ni

d'un regard. La géographie, cette science féconde qui est comme le cadre où viennent se placer les résultats de toutes les autres, s'est bornée chez nous à l'étude des côtes de la mer Erythrée et du Pont-Euxin. Nous n'avons pas franchi les bornes du monde d'Auguste, et nous sommes bien loin encore de le connaître tout entier.

Il a fallu la représentation de l'*Africaine* pour apprendre à bien des gens que l'on doublait le cap de Bonne-Espérance. Naturellement les études économiques, qui ont leur point de départ dans la géographie, n'existaient même pas chez nous. Nous sommes, à ce point de vue, d'une ignorance et d'une naïveté incroyables, et en cela bien plus Chinois que les Chinois eux-mêmes. »

Garnier étudie ensuite le rôle des missionnaires actuels en Chine. Il se plaint que derrière eux « on aperçoive toujours l'épée de la France. » Il désire qu'ils entretiennent moins les habitants du Céleste Empire des idées religieuses et qu'ils essayent de substituer nos caractères phonétiques aux hiéroglyphes chinois dont le seul effet est, en raison de leur difficulté d'arrêter le développement de l'antique nation. Il leur demande de s'instruire et de « multiplier les points de contact des Européens avec les Chinois. » Il voudrait en faire un instrument politique ; son opinion sur les missionnaires est « qu'il faut s'en servir et non pas les servir. »

La troisième partie est consacrée au récit d'un voyage de Shang-Haï à Pékin. F. Garnier revoit la rade de Tche-fou où, treize ans auparavant, lors de l'expédition

de Chine, flottaient les pavillons français ; il passe, à l'entrée du fleuve Peï-Ho, devant les forts de Takou jadis emportés par l'armée et la flotte franco-anglaise ; le 8 mars 1873 il arrive à Tien-tsin. Il part aussitôt pour Pékin. A mesure qu'il suit les détours du Peï-Ho dans un char non suspendu, dans une affreuse prison roulante où il est rudement cahoté, il se rappelle les souvenirs du passé. Il se revoit en imagination au milieu de ce camp de l'amiral Charner, cherchant jadis sur les rives du fleuve des émotions de guerre. Il se souvient d'une mission qu'il a accomplie à travers mille dangers. bercé par la rêverie, il arrive à Pékin, à travers les tombeaux entourés de bois de cyprès qui se dressent de toutes parts. Il y apprend que Taly, la ville où il avait pénétré le premier en 1868, et qu'il espérait, en se rendant au Tibet, emporter pour le compte du gouvernement chinois, à l'aide de deux canonnières, a été prise, grâce à une trahison, par les troupes impériales ; Francis Garnier avait compté sur l'effet produit par l'intervention d'un Français : il éprouve une vive déception.

Son séjour à Pékin lui permet d'étudier de près les légations. Il trace de nos diplomates un portrait peu flatté. « Une demi-heure de travail par jour, le reste du temps employé à acheter des bibelots et à examiner des curiosités, telle est l'existence des légations. »

« Nos diplomates sont... vraiment étranges ; parlez-leur sciences, géographie, belles-lettres, ils vous écoutent encore ; une histoire de voyage ou de marine est bien accueillie par eux ; parlez leur commerce, transit,

intérêts français en Chine, ils vous regardent comme si vous veniez de la lune. On dirait que tout cela n'a rien à faire avec leur mission. »

Garnier visite les monuments, le palais d'été dont les murs sont à demi renversés depuis l'expédition anglo-française, le Temple du Ciel où l'on n'entre que par une brèche.

« Je vais, un dimanche, en compagnie de plusieurs membres de la légation, voir le temple du Ciel, vaste et solennel édifice qui fait pendant, au sud de la ville chinoise, au temple non moins fameux de l'Agriculture. Nous sommes tous à cheval et nous pénétrons à l'intérieur du parc qui entoure le monument par une brèche pratiquée à l'un des angles de l'enceinte. Il importe de ne pas blesser le sentiment public qui veut que les portes ne s'ouvrent que dans les circonstances officielles, et que les barbares ne soient pas admis dans un lieu que l'empereur honore parfois de sa présence. La brèche est d'ailleurs des plus praticables ; elle est « entretenue » avec soin par les gardiens du temple, qui tirent des visites des étrangers un bénéfice certain auquel tous les préjugés du monde ne les feront pas renoncer.

Aux environs de Pékin, Garnier entreprend des excursions classiques. Il gagne les montagnes qui séparent le bassin du Peï-Ho de celui de l'Amour.

Au défilé de Nang-hao, il aperçoit la Grande Muraille « dessinant majestueusement dans toutes ses sinuosités la ligne de faite de la chaîne, et attachant ses créneaux et ses tours aux pics les plus aigus, aux

pentes les plus abruptes. » Il parcourt « le large parapet qui la couronne. Des escaliers en facilitent l'accès de distance en distance. Des pièces de canon de très petit calibre se voient encore çà et là aux embrasures pratiquées au-dessous et entre les créneaux. De lourdes pièces de 24 gisent par terre aux abords de la porte. A [des intervalles réguliers, des tours carrées, dont la saillie extérieure est à peine suffisante pour balayer la face des courtines, élevaient autrefois plusieurs étages de feux. » Ce travail défensif est utile sur les neuf dixièmes de son parcours. « Il n'ajoute rien à la défense naturelle que constituent ces montagnes à pic; jamais envahisseurs ne songèrent à en escalader les pentes... Les cols seuls sont attaquables et devraient être fortifiées. C'est là précisément que, grâce à une circulation incessante et à un abandon complet, la muraille se trouve dans le plus déplorable état. »

F. Garnier avant de rentrer à Pékin, va contempler les tombes de la dynastie des Ming. En général, un de ces monuments est composé « d'une enceinte rectangulaire contenant un temple, puis d'une immense salle où se trouve la tablette du décédé, enfin du tombeau lui-même, sorte de tumulus dont la forme rappelle celle des Stoupas de l'Inde. » Il suit l'avenue des Ming, chaussée que borde une double rangée de statues monolithes représentant des civils, des mandarins militaires en tenue officielle, des animaux domestiques et féroces qui « regardent le promeneur d'un air grimaçant ou placide. » De Pékin, Francis Garnier se rend de nouveau

à Tien-tsin, s'embarque, regagne Shang-haï, • retourne à Han-Kéou et reprend la voie du fleuve Bleu, le Yang-tse-Kiang, qui doit le conduire dans la Chine orientale.

De Han-Kéou, en effet F. Garnier part pour une excursion de trois mois au centre de la Chine. Il attend que la diplomatie à Pékin lui prépare les moyens de pénétrer au Tibet, et profite du retard pour connaître le Céleste-Empire ; c'est la quatrième et dernière partie de l'ouvrage. Il remonte en barque le Yang-tse, en compagnie de deux gros épagneuls, Taly et Lassa. Son trajet est nettement arrêté. « Il s'agit de traverser le lac Tong-Ting, qui se déverse dans le Yang-tse à 200 kilomètres en amont d'Han-Kéou, de remonter un affluent de ce lac, le Yueng-Kiang, puis de franchir une région montagneuse extrêmement curieuse, pour aller rejoindre une autre rivière venant de la province du Kouy-Tcheou, et se jetant dans le Grand-Fleuve, à peu de distance de Tchong-Kin-fou » grande ville du Se-Tchouen, terme du présent voyage.

Pendant que la barque glisse, hâlée à la cordelle, Garnier cultive l'étude du chinois. S'arrête-t-il sur les bords du fleuve, il est obligé de subir l'indiscrete curiosité des habitants : « Les enfants se glissent sur les bords de ma barque et passent leurs têtes à mes fenêtres. Je ne puis lever les yeux sans rencontrer vingt regards fixés sur moi. Encore si ces affreux gamins se contentaient de m'observer en silence ! Mais ils crient à pleins poumons leurs découvertes à la foule : « L'étranger écrit, il marche, il s'assied ! oh ! il mange !

que mange-t-il ! Il y a deux chiens, etc., etc. » Ceux-ci grondent depuis un bon moment ; impatienté, je les lance d'un geste sur mes admirateurs, ils sortent comme des fous de ma chambre, en aboyant, et en faisant tout fuir devant eux. Les hommes s'enferment, les femmes crient, les enfants pleurent. J'ai toutes les peines du monde à rappeler mes deux démons noirs, qui sautent de jonque en jonque en répandant au loin la terreur, et qui trouvent très court le moment de liberté que je leur ai donné. »

Il ne se contente pas de satisfaire son goût pour les études, de mœurs il étudie le pays ; il observe les astres le long du lac Tong-Ting. Sur les rives du lac, est la ville d'Yao-Tchéou, bâtie dans une situation très pittoresque, au sommet d'une haute falaise rocheuse qui la met à l'abri des inondations. « Une belle plage s'étend en demi-cercle au pied de la falaise et sert de port à la ville. De longues séries d'escaliers, que terminent des portes triomphales, montent de la plage aux remparts, dont les créneaux couronnent la falaise et se perdent parfois au milieu des grands arbres des yâmens. » La rade est sillonnée de jonques et de Sampans, transportant des marchands et leurs étalages. C'est un véritable marché qui se tient sur l'eau. Le soir, les bateaux se criblent de vrous lumineux, et pour faire honneur au Ta-Jen, au Grand homme de l'Occident à l'avant de sa barque, Garnier laisse exécuter par son factotum un gong retentissant. Pétards et fusées répondent de toutes parts. « Si le Chinois évite volontiers les balles, il n'a

pas la même répugnance pour la poudre. Amour-propre d'auteur, sans doute, puisque c'est lui qui l'a inventée. » Le lendemain (18 mai), Garnier veut relever les principaux points de l'horizon. On le prend pour un sorcier. Il aurait couru des dangers sans sa lorgnette qu'il braque sur les chinois et qui provoque leur fuite. Et Garnier s'écrie : « Que n'ai-je eu quelques matelots pour faire le cercle autour de moi ! Ou plutôt, au lieu de faire de la géographie sur le terrain, que ne suis-je enfin devenu géographe de cabinet comme MM. Vivier de Saint-Martin et Pétermann ? Un dieu, dans mes vieux ans, ne me fera-t-il pas ces loisirs ?

Arrivé à l'extrémité occidentale du lac, véritable « plaine de juncs » Garnier entre dans le Yuen-Kiang, la rivière qu'il doit remonter. Il contemple les paysages et n'en continue pas moins à poursuivre ses études sur les caractères chinois, peints et chantés, à observer le ciel avec son théodolite, et à se réciter les vers de Lamartine. La curiosité ne lui fait oublier ni le goût de la science, ni l'amour du beau. Le 23 mai, il arrive à Tchang-Te, où il change de jonque, où il quitte un palais « pour une prison cellulaire » car les rapides qu'il va affronter, exigent une réduction de domicile. A mesure qu'il avance, le pays devient plus accidenté ; il sort des monotonies de la plaine et va vers de hautes montagnes qui se dressent à l'horizon.

A Tchong-Tchéou, grande ville « qui profite d'un abaissement momentané des rives pour asseoir ses maisons et développer son enceinte sur un terrain for-

tement ondulé, il quitte le Yuen-Kiang, et remonte un affluent de la rivière, le Peï-Ho ou rivière blanche de la Chine centrale, qui offre de gracieux paysages au regard, et « court encaissée entre deux rangées de collines abruptes et verdoyantes. » La vue du site qui se déroule à ses yeux, inspire à Garnier une de ses plus belles pages : « Suspendus à quinze ou vingt mètres au-dessus de l'eau, deux sentiers serpentent en corniche sur les rives et franchissent sur des arches de pierre les torrents ou les ravins qui, çà et là, les déchirent. De nombreuses cascades tracent leur sillon d'argent au milieu de la verdure. A demi cachées sous la feuillée, quelques maisons s'étagent sur les pentes ; des escaliers de pierre y conduisent. Sur les crêtes, les roches calcaires du sous-sol apparaissent en assises régulières qui surplombent. Brunies par la mousse, elles ressemblent de loin au soubassement incliné de quelque château détruit. Ces apparences de ruines sont habillées de fleurs. Des buissons d'aubépine, des touffes de glycine suspendent à leurs flancs des festons blancs et roses. Des lianes réunissent dans une piquante antithèse les pins frileux aux palmiers amoureux du soleil.

« Un peu plus loin, les plus surgissent de tous côtés et forment comme un grand bois, où les jeunes pousses du printemps terminent d'un jet vert tendre les branches plus sombres des années antérieures. C'est une petite Suisse chinoise, à laquelle les pagodes qui parfois couronnent les sommets, donnent un cachet tout national, et qui mériterait la visite des touristes.

Je ne croyais pas qu'il existât en Chine un pays aussi boisé et aussi pittoresque. La population dissimulée au milieu des frais replis de tous ces vallons, plus nombreuse qu'on ne le croirait au premier abord, est timide et bienveillante.

« Cette belle nature, quelque peu sauvage, ces fraîches retraites, ces eaux bouillonnantes, ce calme cependant me rendent incapable de tout travail. Je frissonne d'ennui en voyant venir l'heure où mon lettré chinois va continuer de me débiter, sur un ton chantant et nasillard, un millier ou deux de caractères. Les logarithmes ont perdu pour moi tout attrait ; jadis, j'aurais entendu mugir sous ma barque toutes les cataractes du monde sans lever les yeux de la page où j'alignais des chiffres. Bref, je me surprends à rêver comme à vingt ans. Une foule de vieux airs me reviennent à la mémoire ; j'en fredonné les premières notes et je sens les larmes me couper la voix. Quelle impression douloureuse ou triste peut évoquer une phrase musicale ? C'est le passé, ce sont les choses qui ne sont plus qui, en ces heures d'isolement, chantent et pleurent. Sous quelle planète retrouverons-nous ces sensations d'autrefois, les ardeurs, les désirs, les belles croyances de la jeunesse ! »

Les paysages sont si beaux, que parfois il voudrait s'arrêter : mais, dit-il, je ne le puis ; il me semble que constamment, retentit à mon oreille ce cri : « Marche, marche, marche plus vite encore. Tu ne saurais t'arrêter. Hâte-toi, le temps presse, et l'avenir n'attend pas. » Et

il allait sans cesse en avant, emporté par sa destinée !

Le 8 juin, F. Garnier quitte le Peï-Ho pour remonter un affluent de la rive droite, le Cheti. Par cette rivière, il arrive à Long-than, ville où il prend la route de terre. Le paysage se transforme. De beau il devient joli. L'on dirait une campagne située en Angleterre. « La rivière est capricieuse comme la plus jolie Parisienne ; elle va du nord au sud et de l'est à l'ouest avec une brusquerie inattendue faite pour dérouter une compagnie de géographes. »

A Long-than, la navigation prend fin. De là, Garnier prendra la route de terre pour passer du bassin du Yuen-Kiang dans celui du Won-Kiang, rivière qu'il doit redescendre ensuite jusqu'au grand fleuve pour se rendre à Tchong-Kin.

Du 11 au 14 juin, le voyage s'effectue à pied sur la ligne de faite des deux bassins. Les instruments astronomiques de F. Garnier sont en chaise à porteurs ou sur des civières. Quant à lui, il attaque vigoureusement l'ascension de la montagne. Bientôt après, il descend dans le bassin du Won-Kiang. « Il fait chaud. Le chemin est désert et rocailleux. La fatigue de la marche et la somnolence de la digestion commencent à agir sur mes jambes. Une chaise est là derrière moi comme une tentation permanente. « Pourquoi n'y monterais-tu pas ? dit le démon de la paresse. — Garde-toi bien de le faire, dit le démon de la géographie. Tu ne verras plus aussi bien la route. Tu évalueras mal la distance parcourue. Le chemin est pénible, les porteurs seront

bientôt fatigués, » ajoute l'humanité. J'ai honte de l'avouer, mais l'humanité et la géographie n'ont remporté qu'une demi-victoire. Je me suis fait porter près d'une heure, avec ma boussole sur mes genoux. »

F. Garnier, après une longue étape arrive à Yon-Yang, où se trouve la mission catholique française... » Morts à la politique, à la littérature, à la science, les pasteurs sont aussi superstitieux que le troupeau, et ne peuvent utiliser leur séjour en pays inconnu. » Garnier fait porter au préfet de la ville deux boîtes de sardines, deux savons de toilette et une bouteille de cognac ; le préfet refuse officiellement les présents du « grand homme » mais le soir il fait redemander secrètement les sardines et le savon dont sa femme a grande envie.

Du 15 au 18 juin, Garnier traverse dans un pays montagneux une route en escaliers où il peut compter jusqu'à 1250 marches en marbre, de suite. Les eaux coulent dans tous les sens, sans qu'il y ait des bassins bien déterminés : la plus grande partie des rivières ont un cours souterrain. « Il faudrait faire la carte en dessous, en même temps que celle de la surface. » Grottes, rochers et cascades barrent toute route par eau. Le brouillard et la pluie cachent les passages les plus pittoresques et ne laissent entrevoir que des coins de tableau. A Kountan, Garnier peut se reposer quelques jours de ses fatigues.

Au sortir de Koun-tan, le Won-Kiang emporte rapidement la jonque de Garnier. L'explorateur s'arrête à la mission de Peng-Chouy, et se rend compte de la science profonde que possèdent les prêtres chrétiens

indigènes. Ils lui fournissent une foule de renseignements sur la géographie et l'histoire de la Chine, tandis que les missionnaires français lui racontent que le diable fait mille prodiges dans la province, et qu'eux seuls peuvent l'exorciser et le mettre en fuite. Le père L..., qui devient, à partir de la mission, le compagnon de voyage de l'explorateur lui raconte même qu'il a pu faire appliquer jusqu'à cent coups de bâton au démon, par l'intermédiaire du possédé.

Peu à peu, le paysage perd de sa sauvagerie. Bientôt Garnier saluera le Grand-Fleuve, qui, cinq ans auparavant l'avait si rapidement porté des frontières du Tibet à la côte de la Chine, et l'avait « rendu au monde civilisé, après deux ans de séparation et d'isolement complets. » Enfin, Garnier revoit le fleuve le 26 juin. Il le remonte en navigant au halage jusqu'à Tchong-Kin-Fou, où il arrive le 29 juin.

Tchong-Kin est le centre commercial le plus considérable du Petchouen : « Elle est située au confluent du grand fleuve et d'une rivière qui vient de Ho-Tcheou et la met en communication avec toute la partie nord-ouest de la province. Elle est à la fois l'entrepôt des produits qui viennent du Yun-Nan et du Tibet et, des marchandises européennes qui remontent de Shang-Haï. On estime sa population à plus de 300,000 âmes. » On y trouve une Bourse où se discutent, comme en Europe, les cours des diverses denrées. La ville possède des usines spéciales pour l'affinage de l'argent, où passent annuellement près de quarante millions en lingots. Il

est vrai qu'à côté de la richesse « s'étale, comme presque partout en Chine, le hideux contraste d'une inénarrable misère. On enlève en moyenne par jour, huit ou neuf cadavres de malheureux morts de faim ou de maladie dans les rues de la ville. » Du reste, une association d'ensevelisseurs gratifie d'un cercueil les misérables morts sans famille et sans nom. La ville est unie à Han-Kéou par des courriers et des bateaux payés par les maisons de commerce.

Garnier, « qui est un peu dans la situation d'un commis-voyageur en géographie en disponibilité (1), » espère que Tchong-Kin sera son quartier général pour sa future expédition au Tibet, expédition qu'il ne put jamais accomplir. Il repart bien vite pour Han-Kéou en descendant le Yang-tse-Kiang. Il espère y connaître les réponses qui ont été faites, à Pékin, à sa demande de passeports pour le Tibet, à Paris à sa demande de concours aux différents ministères et corps savants. A Shang-Haï le voyageur est arraché à la science, à ses projets de découverte : il trouve, au lieu d'une approbation impériale la lettre suivante écrite par l'amiral Dupré :

COCHINCHINE FRANÇAISE.

—
CABINET
du Gouverneur
Commandant en Chef.
—

Saïgon, le 22 juillet 1873.

Mon cher Garnier,

J'ai à vous parler d'affaires importantes et je vous

(1) Lettre à H. Gautier.

prie de venir le plus tôt que vous pourrez. Servez-vous de ce mot au besoin pour vous faire donner une réquisition par le consul.....

(Signé) J. DUPRÉ.

La question du Tong-King se posait : la France avait besoin de F. Garnier. Il s'embarque sur le champ. Il va consacrer son courage et son génie, au triomphe de la cause française dans le delta du fleuve Rouge ! Il va sacrifier son existence à la patrie.

.... Pendant qu'il négocie, combat et meurt aux bouches du Song-Koï, en pleine conquête et en pleine gloire, qu'advient-il de ses idées, de ses plans de voyage ? L'origine tibétaine des fleuves indo-chinois est elle révélée à la science ? Non certes. Malgré les tentatives de M. Pryevalsky qui de 1876 à 1880 s'élève par la Chine septentrionale jusqu'aux sources du Hang-Ho ; malgré les efforts de M. et M^{me} de Uyfalvy qui, à la fin de l'année 1881, par l'Asie centrale pénètrent aux pays de Cachemire et en rapportent de riches collections, le problème n'est pas résolu, il reste tout entier, tel que l'a posé Francis Garnier.

CHAPITRE VIII.

La question du Tong-King. — Rôle précis de F. Garnier. — Instruction qu'il reçoit. -- Négociations inutiles. — Prise de la Citadelle de Hanoï. — Les lieutenants de Garnier : M. Balny d'Avricourt, M. de Hautefeuille : Leurs exploits. — Prise de Nam-Dinh par Francis Garnier. — Organisation de la conquête.

Borné au nord par la Chine, à l'est par le golfe qui porte son nom, à l'ouest par le Laos, au midi par l'ancien royaume de Cochinchine, s'étend le Tong-King, contrée où F. Garnier allait être appelé à déployer ses qualités de capitaine et d'administrateur et où il devait trouver un glorieux tombeau. Il constitue la plus belle partie de l'Empire d'Annam qui fait suite au sud.

« Ce pays est traversé, du nord-ouest au sud-est, par un fleuve magnifique, le Song-koï (en chinois Hong-kiang ou Fleuve Rouge) qui prend sa source dans le Yunnan, riche province de la Chine, baigne plusieurs villes importantes, et notamment Ha-noï, l'ancienne capitale du Tong-King, et se subdivise ensuite en un grand nombre de bras qui se jettent dans le golfe du Tong-King.

Ces bras, réunis à ceux d'une autre rivière appelée le Thaï-bing, forment un vaste delta dont la fertilité rappelle celle du delta du Nil.

Dans le delta, le fleuve Rouge coule majestueusement dans un lit d'une largeur de 800 à 1,000 mètres ; sa profondeur est suffisante pour les navires d'un moyen tonnage ; dans la région montagneuse, celle qui avoisine le Yunnan et où il prend sa source, son lit est encaissé, parfois assez profondément.

La longueur de sa partie navigable est de 675 kilomètres.

Ses principaux affluents sont : d'un côté, la Rivière claire, qui prend sa source en Chine, et la Rivière noire qui traverse une région, limitrophe de la Birmanie et du Yunnan. »

Les villes principales sont : Hanoï, l'ancienne capitale du Tong-kin, alors qu'il formait un royaume indépendant, ayant une population évaluée à 150.000 habitants. Cette ville, construite sur la rive droite du Fleuve Rouge, est bien bâtie. C'est le siège d'une sorte d'Université qui, lors des examens, attire une affluence considérable. La citadelle sise à l'ouest est elle-même une ville fortifiée renfermant le palais du Tong-doc ou gouverneur, le trésor, les prisons, le tribunal, les divers services publics, la pagode royale.

Nam-dinh, au sud-est d'Hanoï, ville très commerçante et bien bâtie, sur un arroyo, à 900 mètres du Fleuve Rouge, et protégée par une forteresse importante. Sa population est d'environ 50.000 habitants.

Haï-dzuong, Than-hoa, Ninh-binh, avec 40.000 habitants chacune, défendues également par des forteresses.

Plus à l'est, Son-tay, chef-lieu d'une province, commandant le cours supérieur du fleuve. (1)

Le Tong-King, par une heureuse exception, jouit malgré ses nombreux torrents, fleuves, rivières, canaux et arroyos d'un climat salubre : il est exempt de la malaria et des fièvres paludéennes.

Les richesses industrielles sont immenses. Les mines d'or du Tong-King peuvent rivaliser avec celles de Californie et de l'Australie. Le Tong-King entre dans les conditions du principe posé par Humboldt, à savoir qu'on trouve de l'or dans toute chaîne de montagnes dont l'Asie suivant un méridien. En outre l'argent, le cuivre se rencontre partout dans le pays, et s'emploie pour la confection des ustensiles de ménage. Au sein d'une forêt, sur une étendue de plusieurs centaines d'hectares, une mine recèle d'importantes couches de minerai. L'ét. en n'est pas exploité faute de capitaux ; on trouve encore le zinc, le plomb, le fer, le bismuth. Enfin des gisements considérables de houille ont été reconnus par l'ingénieur Fuchs, sur une étendue de cent dix kilomètres et sur une largeur de quinze. Quant à la faune du pays, elle est encore une source de richesses. Elle donne le musc, l'écaille, le nacre, la cire et la soie, et enfin les plumes du paon, du faisan bleu et d'autres oiseaux au brillant plumage.

Mais c'est surtout au point de vue politique et commercial que le Tong-King prend une importance capi-

(1) Voir pour le détail géographique le livre de M. Thureau : Notre colonie le Tong-King (même collection).

tales. Le problème posé depuis longtemps est le suivant : « Comment arriver au sud-ouest de la Chine par une voie courte et pratique ? » Les provinces situées au sud-ouest du Céleste-Empire sont des pays de production et de consommation où les possesseurs de l'Indo-Chine, les Anglais et les Français, s'efforcent de pénétrer à l'envi. Le Yun-nan le Kénei-Tchéou, le Kouang-Si, le Se-Tchouen sont des régions riches entre toutes, des foyers de prodigieuse activité, des centres où l'agriculture et l'industrie offrent d'inépuisables ressources prêtes à enrichir négociants et colons. D'après les calculs les plus modérés, leur population peut être évaluée à cinquante millions d'âmes, qui ont jusqu'au moment présent, échappé à l'action du commerce étranger faute de voies de communications courtes, commodes et sûres.

Bien des cours d'eau, ces chemins qui marchent, avaient été suivis dans l'espoir de les utiliser pour le transit. L'on avait compté sur le Yang-tse-Kiang, le Fleuve Bleu. Mais après s'être étendu sur une longueur de 2,800 kilomètres environ jusqu'à Swei-Fou, il cesse d'être navigable et de cette station jusqu'à la mer, à Shang-Haï, on compte deux mois et demi de descente. et il ne faut pas moins de cinq mois pour remonter le fleuve. De plus, la navigation du Fleuve-Bleu est barrée par des rapides, et entravée par des règlements administratifs et fiscaux, par des guerres civiles incessantes. Français et Anglais ont donc renoncé au Yang-tse-Kiang.

Les Anglais se sont efforcés de trouver un passage

propre à relier les riches provinces méridionales de la Chine à leurs colonies, et à faire dériver le courant commercial de ces opulentes contrées. Ils songèrent à utiliser les fleuves qui aboutissent aux golfes de Martaban et du Bengale, le Salouën, le Iraouaddy, le Brahmapoutre, dont les deltas sont soumis à la domination britannique. Ingénieurs et voyageurs, le général Arthur Cotton, le colonel Phayre, le capitaine Watson, l'ingénieur Fedden, les capitaines Willams et Luard, tous conclurent après maints projets et voyages que l'établissement de semblables routes serait aussi difficile que coûteux, et par conséquent inaccessible à un commerce lucratif.

La vallée de l'Irawaddy fut l'objet de tentatives obstinées. Les Anglais, occupant les bouches du grand fleuve, espéraient faire de Bhàmo, cité de la Birmanie indépendante, située aux confins mêmes du Yûn-Nân, un centre d'approvisionnement pour les millions d'hommes qui peuplent la Chine occidentale, ainsi qu'un entrepôt pour les thés et les soies que la Chine fournirait en échange. Les négociants de Rangoun, capitale de la colonie anglaise, dont les affaires montent actuellement à la somme de 60 millions de francs, auraient ainsi l'avantage d'échanger directement leurs produits manufacturés avec les produits du Yûn-Nân et du Se-Tchouen, au lieu de les expédier par la voie longue et périlleuse des détroits de l'archipel indien. Ni le major Sladen (1868), ni le colonel Horace Brown (1874) ne réussirent. Il leur fallut constater, dans la région mon

tagneuse qui s'étend comme une barrière entre Momein et Ta-li, que les transports s'y effectuaient avec des difficultés extrêmes, par des sentiers de ravin, au milieu de gorges profondes, à dos de mulet. (1)

Pendant que l'Angleterre essayait, mais en vain d'établir une vraie route commerciale à travers les montagnes d'où s'échappent en tous sens les hauts affluents des fleuves Indo-Chinois, qu'avait fait la France? Ne lui fallait-il pas, à tout prix, à elle qui commandait la Cochinchine, s'ouvrir des débouchés avec les populations riches et civilisées de la Chine méridionale? N'avait-elle pas, elle aussi, à réaliser de vastes projets commerciaux et politiques et à jeter les fondements d'un empire franco-indien?

Le Mékong dont la France possède le delta est exploré par Doudart de la Grée et F. Garnier, mais, on le sait, les explorateurs rencontrent des rapides qui rendent la navigation du fleuve impraticable. C'est au cours de l'exploration du Mékong, on s'en souvient, que F. Garnier tenta une excursion sur le Ho-li-Kiang, affluent septentrional du Song-Koï, le fleuve Rouge, le fleuve du Tong-King, les 27, 28 et 29 novembre 1867. C'est en dirigeant le retour de la Mission en France, l'on s'en souvient aussi, que F. Garnier à Han-Kéou rencontra pour la première fois l'explorateur Jean Dupuis, au mois de juin 1868, qu'il lui fit part de sa tentative, reçut la confiance de ses projets et l'encouragea à passer du Yûn-nân à la mer par la voie du

(1) Voir une conférence de M. Lanier, professeur d'histoire au lycée Condorcet, éditée par la Société industrielle d'Amiens.

Song-Koï. Les deux grands voyageurs s'étaient compris. Il se quittèrent, suivant chacun sa destinée : ils devaient plus tard se voir, s'aider, et devenir à la fois compagnons de travaux et de gloire ! (1)

L'œuvre de Jean Dupuis est connue. Il convient de dégager le rôle précis de Francis Garnier. De retour à Paris, il apprend que son émule Jean Dupuis a d'abord pénétré dans le tûn-nân en 1868-69, puis qu'il a exploré avec succès le fleuve Rouge en 1870-1871. Aussitôt Garnier d'applaudir au triomphe de l'homme qui dans l'Asie orientale concourt au même labeur que lui, qui a donné un corps à ses idées, qui a fourni les preuves de ses hypothèses géographiques. Le succès de Jean Dupuis ne rejaillissait-il pas sur Francis Garnier ?

Cette route commerciale, la plus courte de toutes entre la Cochinchine française et l'immense marché de la Chine méridionale, pressentie, démontrée théoriquement, lors du voyage en Indo-Chine, signalée, recommandée par Francis Garnier dans la préface de l'ouvrage et dans la presse scientifique, elle était enfin découverte par un autre Français, dont l'indomptable énergie se retrempait aux sources vives de la science et du patriotisme, le négociant-voyageur Jean Dupuis !

Aussi avec quelle joie Garnier avait-il accueilli la nouvelle ! Il consacra une conférence à l'étude de la nouvelle voie (2). Il y disait : « Déjà, au retour du voyage

(1) Voir dans la même collection : La conquête du Tonkin par vingt-sept français, récit tiré du Journal de Jean-Dupuis.

(2) Des nouvelles routes de commerce avec la Chine, par Francis Garnier, p. 158 et 159 du *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} février 1872.

d'exploration qui a coûté la vie au regretté commandant de la Grée, j'avais essayé d'attirer l'attention du gouvernement sur l'importance commerciale et politique qu'aurait pour la France l'exploration du fleuve du Tong-King. Je vais essayer de démontrer aujourd'hui que ce fleuve est l'une des routes les plus courtes et les plus avantageuses qui s'offrent à nous pour pénétrer dans l'intérieur de la Chine.... Le fleuve du Tong-King, qui prend naissance au cœur du Yûn-nân, entre les vallées du fleuve Bleu et du Cambodge, est suivant toute probabilité beaucoup plus navigable que ce dernier, d'un cours beaucoup plus direct, et il présente en outre un immense avantage : l'unité de domination sur ses rives.... Telles sont, Messieurs, les raisons qui m'ont fait préconiser à mon retour en France, une exploration du fleuve du Tong-King. Autant le voyage du Mékong avait présenté de difficultés, autant l'ascension du Song-Koï me semblait devoir être courte et facile. Si le voyage scientifique n'a pas été fait, j'ai eu l'immense satisfaction d'apprendre qu'un voyage commercial venait de confirmer entièrement mes prévisions. Un négociant français, M. Dupuis, qui s'était rendu dans le Yûn-nân, par le fleuve Bleu, a pu descendre en barque, le fleuve du Tong-King jusqu'aux environs de Kécho (Hanoï), la capitale du pays. Après un court et facile voyage, il est revenu à Lin-gan, ville importante du sud du Yûn-nân, qui avait déjà été visitée par l'expédition française.... Ainsi, Messieurs, à la démonstration théorique vient se joindre une éclatante

sanction pratique.... Ce fleuve, M. Dupuis le trouve parfaitement navigable jusqu'à très peu de distance des frontières de la Chine.... »

F. Garnier s'était aussitôt employé à trouver les fonds nécessaires à une expédition scientifique que devait diriger son ancien compagnon, M. Delaporte. L'amiral Dupré avait donc raison de recourir à Francis Garnier et de l'appeler auprès de lui quand les difficultés survenues dans l'année 1873 au Tong-King, exigèrent l'envoi d'un officier dévoué, diplomate et soldat à la fois.

Mais que se passait-il dans le delta du fleuve Rouge ? Quels événements réclamaient la présence de Francis Garnier ?

Le gouvernement français, après n'avoir consenti qu'à prêter un appui moral à Jean Dupuis, entraîné par les succès du voyageur, était décidé à le protéger et au besoin à l'aider effectivement. Dupuis, en effet, sans autre concours que l'énergie de vingt-six compagnons d'armes, venait d'accomplir des exploits héroïques qu'il demandait à la France de sanctionner et de couronner en les mettant à profit. A la fin de 1872, il s'était présenté aux bouches de Song-Koï, afin d'opérer la conquête pacifique du pays.

Les habitants du Tong-King appartenaient à deux partis politiques d'opinions bien différentes. Les Tong-Kinois, dont le pays a été annexé à l'Annam, en 1802, après une lutte de quinze années, cherchent à reconquérir leur indépendance. Les Annamites n'ont pu, durant soixante-quinze ans d'occupation, gagner leurs

sympathies et se fondre avec eux. Dans la crainte d'un soulèvement, ils tiennent les vaincus dans une servitude abjecte, réservent aux leurs le monopole de tous les emplois publics et de toutes les fonctions lucratives, exploitent, rançonnent, pillent à outrance pour s'enrichir plus vite ; et les Tong-Kinois souffrent en silence, animés d'une sourde colère contre ces tyrans odieux, et ils attendent du dehors les libérateurs qui arracheront le Tong-King au despotisme.

Les Tong-Kinois manifestent avec ardeur leur sympathie au courageux Français ; ils sont tous prêts sur un signe de lui à expulser les Annamites du Tong-King, et à replacer le pays sous l'autorité d'un roi Tong-Kinois descendant de l'ancienne dynastie des Lé, qui vivait caché dans les montagnes. Les Annamites, au contraire, lui font un accueil douteux. Dupuis qui veut ouvrir la voie du Song-Koï au commerce et à l'influence de sa patrie signifie aux maîtres du Ton-King qu'il entend remonter le Fleuve-Rouge avec sa flotille et, qu'au besoin, il saura se frayer un passage par la force. Les mandarins annamites demandent un délai de dix-huit jours, pour obtenir l'autorisation de la cour de Hué.

Jean Dupuis attend pendant les dix-huit jours prescrits, et comme la permission n'est pas encore arrivée, il remonte le fleuve et arrive à Hanoï, la ville la plus importante du delta, le 22 décembre 1872. Les mandarins annamites prennent peur. Ils mettent la citadelle en état de défense. Dupuis, grâce à l'appui du peuple, ne redoute pas leur hostilité. Il laisse un instant ses

navires à l'ancre devant Hanoï, sous le commandement de son ami et de son lieutenant, M. Millot, se rend au Yûn-nân, y conclut des marchés avantageux, et ramène avec lui huit grosses barques remplies de minerais et escortées par 150 soldats chinois.

A son retour, Dupuis est en butte à la haine des fonctionnaires annamites. On empoisonne son eau, on essaye de mettre le feu à ses navires au moyen de jarres d'huile supportées par des bambous entrelacés et surnageant sur l'eau, on attaque ses hommes, on fait garder le Song-Koï par des soldats pour entraver toute communication, on met sa tête à prix, on persécute ses amis. La nuit, ce sont des assauts imprévus; le jour, des surprises, des embuscades; si les marins de Dupuis ont l'imprudence de s'écarter, ils sont aussitôt assaillis, abîmés de coups, traînés tout sanglants à la citadelle et livrés à d'effroyables tortures. Les Tong-Kinois soupçonnés d'entretenir des intelligences avec les Français, et de leur fournir des vivres, sont massacrés, et le grand maréchal Nguyen-Triphuong, gouverneur annamite du Tong-King, et ennemi féroce de la France, les menace, en cas de plaintes « d'exterminer leur famille jusqu'à la racine. »

Poussé à bout, Dupuis fait prendre les armes à sa poignée d'amis et de compagnons, conquiert la ville d'Hanoï, enferme les Annamites dans la citadelle, et leur interdit d'en sortir.

C'est à ce moment qu'il apprend l'arrivée prochaine d'un officier français, investi d'une mission officielle

pour terminer le différend qui s'était élevé entre lui et les fonctionnaires annamites. Le gouverneur de la Cochinchine, l'amiral Dupré, tenu au courant de la situation par M. Millot que le courageux négociant lui avait dépêché, avait demandé un délai de trois mois pour prendre une décision. Il se décidait à envoyer à Hanoï un corps expéditionnaire sous le commandement de Francis Garnier.

En effet, dès qu'à son retour de Shanghai, Garnier avait abordé à Saïgon, il avait été reçu par son chef, le contre-amiral Dupré. Garnier, bien loin d'entrer dans les vues du gouverneur qui penchait pour une expédition armée, offrit d'aller trancher par la diplomatie le différend survenu entre Dupuis et les mandataires de l'Annam. Il désirait, sous couleur de défendre les droits du souverain de Hué, lui imposer en échange le protectorat de la France, et l'amener à ouvrir le Tong-King au commerce.

Garnier que l'on représente toujours comme un aventurier porté aux résolutions extrêmes, épris des équipées guerrières et des batailles, penche pour la modération. Il répugne aux moyens violents. Il ne veut participer qu'à une intervention pacifique. Il faut décidément renoncer à la légende répandue à dessein en France par certaines personnes dont les intentions ne sont que trop évidentes. Pour détruire la calomnie, il suffit de citer, après M. H. Gautier, la lettre écrite par Garnier à M. Levasseur, membre de l'Institut. A la veille du départ, il expose en termes d'une parfaite netteté

la politique d'apaisement et de conciliation qu'il compte suivre au Tong-King :

A M. Levasseur membre de l'Institut.

Shanghai, 20 septembre 1873.

Monsieur,

« Je vous dois, Monsieur, de vous mettre sommaire-
« ment au courant de la situation actuelle. Les affaires
« du Tong-King traversent en ce moment une sorte de
« crise et réclament une action immédiate. M. Dupré
« a bien voulu penser à moi pour cette action.

« Vous connaissez sans doute la tentative faite par M.
« Dupuis, en partie sur mes indications, pour ouvrir au
« Yun-nan une route commerciale vers le sud. Agent
« du vice-roi de cette province, il a pénétré par le
« fleuve du Tong-king, soutenu à la fois par le gouver-
« nement français et par les autorités chinoises, et il a
« expédié vers le Yun-nan les munitions et les armes
« qu'on lui avait donné mission d'acheter en Europe.

« Malheureusement les résistances du gouvernement
« annamite, son refus de reconnaître la validité des
« pouvoirs donnés à M. Dupuis par le vice-roi du Yun-
« nan, ont amené notre compatriote à une sorte de
« prise de possession, au nom du gouvernement chinois,
« du cours du fleuve du Tong-king. Il se maintient à
« Hanoï, dans une position indépendante, depuis plu-
« sieurs mois, malgré les plaintes de la cour de Hué
« qui réclame l'exécution des traités d'après lesquels

« un Français peut commercer, transiter, mais non
« *résider* au Tong-king.

« Cet état de choses est plein de dangers : d'un côté,
« l'impuissance où se trouvent les autorités annamites
« de forcer à la retraite une poignée d'Européens et de
« soldats chinois peut encourager d'autres aventuriers
« à aller s'établir dans un pays aux dépens duquel il
« est si facile de vivre.

« — De l'autre, les autorités du Yun-nan, disposant
« d'un effectif militaire considérable et bien armé que
« la répression de la rébellion nahométane laisse sans
« emploi, peuvent être tentées de prolonger et de ren-
« dre définitive l'occupation du cours du Song-Koï qui
« leur assure des avantages commerciaux d'autant plus
« considérables que dans la situation prise par M.
« Dupuis, il ne peut être question d'acquitter au gou-
« vernement annamite les droits de douane qui lui sont
« dûs.

« Dans le premier cas, une intervention anglaise
« deviendra imminente ; l'expédition Dupuis est partie
« de Hong-kong ; les aventuriers qui l'imiteraient en
« partiraient aussi et seraient Anglais pour la plupart ;
« au besoin le gouvernement de cette colonie en susci-
« terait, s'il était nécessaire. La cour de Hué ayant déjà
« adressé des plaintes à Sir Kennedy, gouverneur du
« Hong-kong, celui-ci, qui a des instructions dans ce
« sens, interviendra dès qu'il aura le plus léger prétexte
« pour le faire.

« Dans le second cas, le Tong-king devient chinois ;

« l'influence anglaise fait ouvrir le port de Hanoï, y
« place un commissaire de douanes anglais et c'est
« Hong-kong qui bénéficie des avantages commerciaux
« que nous devons nous efforcer d'assurer à Saïgon.
« Vous savez que le chef des douanes chinoises est un
« anglais, M. Hart.

« Le Tong-king est dans une situation déplorable qui
« explique la faiblesse du gouvernement annamite. Des
« bandes chinoises ont envahi le pays, dont les popula-
« tions, accablées d'impôts et d'exactions, n'obéissent
« qu'à regret à une dynastie qu'elles considèrent comme
« illégitime. La première pensée de l'amiral avait été
« de profiter de cet état de choses pour s'emparer du
« pays par un hardi coup de main.

« Je n'ai pas eu peine à lui démontrer les inconvé-
« nients, les dangers même de cette tentative. Les
« troupes du Yun-nan sont armées de fusils à tir rapide
« et comptent des instructeurs européens ; un conflit
« avec elles serait à craindre. Diplomatiquement, nous
« serions dans notre tort et un échec serait d'autant
« plus grave. Enfin, nous achèverions par une lutte la
« ruine de ce malheureux pays qui de longtemps ne
« pourrait nous offrir une compensation aux sacrifices
« que nous aurions faits.

« Notre politique doit donc consister à dénouer peu
« à peu tous les fils de cette situation trop tendue :
« agir auprès du gouvernement de Pékin pour obtenir
« le retrait des troupes chinoises déjà envoyées ou sur
« le point de l'être dans le Tong-king, garantir la libre

« circulation du fleuve, que le gouvernement annamite
« ne peut plus aujourd'hui s'obstiner à fermer, faire
« comprendre à la cour de Hué qu'elle perd le Tong-
« king si elle n'accepte pas cette clause, qu'elle s'enri-
« chit au contraire, si au lieu de laisser ce courant
« commercial lui échapper, elle en bénéficie par l'or-
« ganisation d'un système douanier analogue à celui de
« la Chine et placé entre nos mains. Enfin, pour donner
« satisfaction à ses plaintes contre M. Dupuis et enle-
« ver tout prétexte à une intervention officieuse ou offi-
« cielle d'une autre puissance, envoyer à Hanoï un
« officier chargé de faire une enquête et de régulariser
« la situation de M. Dupuis.

« Cet apui moral donné au gouvernement annamite
« nous donnerait le droit d'exiger et la sauvegarde
« complète des intérêts commerciaux engagés et la
« réglementation sous notre surveillance exclusive de
« la circulation sur le Song-Coi. Aux yeux des popu-
« lations, nous deviendrons les bienfaiteurs d'un pays
« où nous aurons ramené le calme et la prospérité et
« quand le temps aura parfait cette démonstration,
« quand, grâce à la nouvelle organisation de l'adminis-
« tration en Cochinchine, nous disposerons d'un nom-
« bre suffisant de gens rompus à la langue et aux lois
« de l'Annam, nous pourrons choisir notre heure pour
« recueillir, sans une goutte de sang versé, l'héritage
« du gouvernement qui s'éteindra doucement entre nos
« bras.

« L'amiral a adopté cette manière de voir et j'ai

« accepté la mission délicate d'aller au Tong-king cher-
« cher à apaiser les conflits élevés entre M. Dupuis et
« le vice-roi du Yun-nan, d'un côté, et les mandarins
« annamites, de l'autre ; étudier les dispositions des
« populations et m'en servir au besoin comme d'une
« arme pour vaincre les dernières résistances des let-
« trés annamites, négocier avec eux et les autorités du
« Yun-nan un tarif douanier donnant satisfaction à tou-
« tes les parties ; essayer enfin d'obtenir pour notre
« industrie et nos nationaux l'exploitation des mines du
« Yun-nan qu'un décret impérial vient de rouvrir et
« auxquelles les Anglais voudraient de leur côté obte-
« nir un accès exclusif.

« Ceux-ci ne restent pas inactifs : ils ont créé une
« agence politique et commerciale à Bamo à quelques
« journées des frontières du Yun-nan ; les journaux de
« l'Inde réclament à grands cris la création d'un consu-
« lat anglais à Ta-ly fou ; enfin M. Wàde, ministre d'An-
« gleterre à Pékin, pousse évidemment à la conquête
« du Tong-king par le Yun-nan.

« Notre ministre, M. de Geofroy, saura-t-il déjouer
« cette influence ? A Paris soutiendra-t-on suffisamment
« l'amiral sur le nouveau terrain — inattaquable au
« point de vue diplomatique — qu'il vient de choisir ?
« Je crains fort que non et ce n'a pas été sans hésita-
« tion que j'ai pris la lourde tâche dont je n'ai indiqué
« que les moindres difficultés. Du Tong-king, si je
« réussis dans la question très pressante et très actuelle
« que je viens d'exposer, je pousserai sans doute jus-

« qu'au Yun-nan pour assurer ce premier succès et
« combattre sur les lieux mêmes l'influence anglaise.
« Je rentrerai alors dans le cadre de la mission politico-
« scientifique que je vous ai soumise dans ma lettre
« précédente.

« Si j'échoue ou si je ne suis pas suivi, c'est-à-dire
« si en cas d'intervention étrangère où j'aurais soutenu
« nos droits de façon à provoquer un conflit, on me
« désavoue — et j'ai prié instamment l'amiral Dupré de
« ne pas hésiter à le faire, si l'intérêt du pays et le
« sien le demandent — il n'y aura évidemment plus
« rien à faire au Yun-nan au point de vue politique.
« Nous aurons été battus par nos adversaires, et la re-
« vanche ne se présentera pas de longtemps. Je me ra-
« battraï alors complètement sur le terrain scientifique
« et mes projets tibétains. Mais, hélas ! sans l'appui
« du vice-roi chinois, je crains bien que tout effort pour
« pénétrer sur le territoire des lamas soit absolument
« infructueux.

« Vous voilà, Monsieur, très sommairement au cou-
« rant de la situation de nos affaires tong-kinoises...

« Inutile de vous dire, Monsieur, combien je suis
« heureux et touché de l'intérêt que vous me témoi-
« gnez. Je désire vivement que mes trop longues let-
« tres ne vous en fassent pas repentir. Mais il faut
« beaucoup pardonner à un monomane : voilà dix ans
« que je suis attelé à cette idée de l'Indo-Chine fran-
« çaise. Je n'y renoncerai pour enfourcher un autre
« dada que quand il me sera bien démontré qu'en cela

« comme en autre chose la fortune de notre pays est
« en pleine décadence...

« FRANCIS GARNIER. »

Garnier fut approuvé. Il rédigea même le rapport que le contre-amiral comptait envoyer au ministère de la marine, à Paris, à l'ambassadeur de la France à Péking, au vice-roi de Canton et à celui d'Yù-nàn, enfin à la cour de Hué. Des ambassadeurs annamites qui vinrent conférer à Saïgon avec le gouverneur souscrivirent avec joie à l'envoi de Garnier à Hanoï.

Garnier aussitôt se prépare à partir. Il met ordre à ses affaires à Shang-Haï, revient à Saïgon, et, à la veille de s'embarquer écrit à son frère :

« Ma petite expédition est prête. Je pars samedi (11 octobre), chef d'une division composée de deux canonnières, un détachement de fusiliers marins, et un détachement d'infanterie de marine. Je commande l'une des canonnières, l'autre le sera par Delaporte, qui fera l'hydrographie du fleuve, mais qui politiquement, sera sous mes ordres et ne pourra faire aucun mouvement sans mon autorisation. Les fusiliers sont commandés par un enseigne, l'infanterie par un lieutenant. Voilà une petite expédition comme je les aime. J'aurai la faculté d'appeler à moi, s'il est nécessaire, la compagnie de débarquement du *d'Estrees*, corvette qui me remorque jusqu'aux embouchures du fleuve. Comme instructions, *carte blanche ! L'amiral s'en rapporte à moi ! En avant donc pour cette vieille France !* »

Avant de débarquer, Francis Garnier indique nettement le but qu'il poursuit dans une lettre qu'il adresse à Dupuis (26 octobre) :

« *Ma mission officielle*, écrit-il, est de faire une enquête sur vos réclamations contre le gouvernement annamite et sur les plaintes de celui-ci à votre endroit. *Ma mission ne se borne pas là*. L'amiral désire mettre un terme à la situation équivoque du commerce étranger au Tong-King, et contribuer autant qu'il est en lui, à la pacification de cette contrée. Je compte beaucoup sur votre expérience du pays pour m'éclairer sur la meilleure solution de ce difficile problème.

« Il est bon cependant, — et vous comprendrez aisément pourquoi — que nos relations n'aient au début qu'un caractère officiel. A un certain point de vue, je suis un juge qui ne doit paraître se laisser prévenir par aucune des deux parties. Mais je puis au moins vous prémunir contre les bruits exagérés que les Annamites ne manqueraient pas de faire courir sur les motifs de ma venue et vous affirmer, de la façon la plus positive, que l'amiral n'entend abandonner aucun des intérêts commerciaux engagés. Il vous a donné d'ailleurs des preuves non équivoques de la vive sympathie qu'il porte à votre entreprise... »

Garnier arrive sans opinion préconçue; il n'ignore pas qu'en pays oriental plus qu'ailleurs il faut être avant tout très réservé, très circonspect; il s'apprête à faire preuve d'impartialité, mais il connaît les sentiments du pays, les divisions qui règnent à Hanoï entre

les esclaves et les maîtres. Il prévoit le cas où il sera forcé d'intervenir à main armée, et pour faire face à toute éventualité, il s'entend avec M. Millot, pour un envoi de fusils dans le cas où il serait nécessaire d'armer les partisans de la France. Une dépêche secrète est même rédigée. En voici la teneur, avec la traduction en regard.

MILLOT SHANGAÏ

Acheter et expédier à Saïgon, n. balles colonnades de n. pièces. Crédit ouvert à n. banque (ou à Comptoir) X piastres.	Acheter et expédier à Saïgon, n. fusils Enfield approvisionnés à n. coups. Crédit ouvert à n. banque (ou à Comptoir) X piastres.
---	---

« Pour toute indication où l'emploi du mot Tong-King serait indispensable, on le remplacerait par le mot Cambodge. »

D'après les textes précédents, il est aisé de se convaincre que la mission de Francis Garnier était à double issue :

« Si la cour de Hué le secondait, il devait régler un différend avec M. Dupuis et ouvrir au commerce le Tong-King et son fleuve, en y organisant les douanes sous le protectorat de la France.

« Si, au contraire, les mandarins annamites montraient de l'hostilité, l'amiral était décidé à laisser les événements s'accomplir. » Cette espèce d'alternative dans sa mission, M. Garnier l'exprimera lui-même plus tard, dans la dernière lettre qu'on ait reçue de lui en Europe, dans sa lettre du 4 décembre 1873 au colonel Yule, de l'armée britannique :

« Le gouverneur de Saïgon, dira-t-il, m'a confié une mission politique au Tong-King... Et me voici par le hasard des événements, en train de fonder ici, soit un protectorat français, soit une nouvelle colonie, suivant le degré d'obstination que montrera la cour de Hué. (1) »

Le 11 octobre, par un mauvais temps, l'expédition composée du d'Estrées, de la canonnière l'Arc, de quatre canons, de cinquante six marins placés sous les ordres de l'enseigne Esmèz, de trente hommes d'infanterie de marine commandés par le sous-lieutenant Edgar de Trentinian, partit de Saïgon par le delta du Tong. L'amiral Dupré avait offert une escorte de 400 hommes à F. Garnier. Il la refusa. Il la considérait comme trop forte pour suivre un négociateur. Les préparatifs avaient été tenus secrets.

Les incidents qui marquèrent le départ, sont racontés par une lettre adressée à Madame Garnier, demeurée à Shanghai avec sa petite fille :

A bord du d'Estrées, 11 octobre 1873.

« ... Me voici en route. Je suis encore un peu ému des adieux et fatigué des trois jours pendant lesquels je n'ai pas eu une heure, une minute de repos.

« Pour la première fois ce matin, j'ai endossé le harnais, je me suis mis en flanelle, des pieds à la tête, pantalon, gilet, redingote d'uniforme, le tout confectionné

(1) Ch. Romanet du Caillaud : Histoire de l'intervention française au Tong-King de 1872 à 1874, livre indispensable pour étudier à fond les questions du Tong-King, édité chez Challamel aîné.

en quarante-huit heures par les tailleurs chinois de Saïgon.

« A six heures du matin, l'amiral est venu me trou-
« ver dans ma chambre pour me faire ses adieux. Il
« m'a mis dans sa voiture qui attendait attolée au bas
« du perron, m'a serré plusieurs fois les mains avec
« émotion, et fouette cocher ! A la cale de la marine,
« la baleinière du commandant du d'Estrées et le canot
« major du *Fleurus* m'attendaient, l'une pour moi, l'an-
« tre pour mes bagages. J'embarque et j'arrive à bord
« où toutes mes troupes étaient déjà embarquées et me
« voyaient pour la première fois. Montesquieu, Luro,
« Philastre, des négociants chinois, etc. étaient réunis
« derrière pour me faire leurs adieux. L'expédition
« n'était plus un secret : on savait que l'amiral devait
« l'annoncer officiellement le matin au conseil privé et
« à la chambre de commerce. Les Chinois venaient
« m'apporter l'expression des souhaits ardents qu'ils
« formaient pour ma réussite et au nom de tous, l'un
« d'eux me remit une lettre de crédit de 3.000 piastres
« par mois sur les maisons chinoises de Hanoï, dans le
« cas, ajouta-t-il, où votre expédition aurait besoin
« d'argent et ne pourrait pas communiquer avec Saï-
« gon. J'ai accepté, fort heureux de l'intérêt pris par
« les Chinois à cette affaire ; c'est un excellent symp-
« tôme de l'importance commerciale qu'ils lui donnent.

« Mon pauvre vieux Luro m'a dit, les larmes aux
« yeux et en m'embrassant : « Voilà deux fois que je
« te vois partir de Saïgon pour des expéditions glo-

« rieuses et deux fois que tu me laisses derrière toi ! »
« Ce n'était pas un reproche ; il sait bien que ni la pre-
« mière ni la seconde fois l'envie de l'emmener ne m'a
« pas manqué. La première fois, c'est l'amiral de la
« Grandière qui n'a pas voulu ; la seconde fois, c'est
« Luro lui-même qui a considéré comme de son devoir
« de rester à Saïgon jusqu'à la complète organisation
« de son collège. Mais je compte bien le faire revenir.

« A sept heures et demie, nous avons appareillé l'*Arc*
« à la remorque du d'*Estrées*. Tous les navires du
« commerce français sur rade — ils étaient sept ou
« huit, — ont mis leur pavillon, comme pour nous
« assurer de leurs vœux de réussite. Aucun navire
« étranger — ils étaient tous anglais ou allemands, —
« n'a mis ses couleurs. Ce salut du pavillon, si simple
« et si expressif, m'a profondément ému. J'ai pensé
« alors à la lourde responsabilité qui pesait sur moi à
« toutes ces espérances que mon entreprise faisait naî-
« tre et que je ne réaliserai peut-être pas ! et j'ai eu
« un instant le cœur bien gros, prêt à déborder. Main-
« tenant je suis plus calme ; l'air de la mer me remet ;
« j'avais grand besoin de reposer ma pauvre tête et de
« fermer mes tiroirs, comme dit maman. Il fait beau.
« L'*Arc* se comporte à merveille. Nous pouvons pousser
« jusqu'à neuf nœuds. Je me sens heureux d'être encore
« une fois à bord d'un navire de guerre. Je combine
« ma petite affaire, je fais des plans. C'est bien le dia-
« ble, après tout, si je ne réussis pas ; je ne suis pas
« plus bête qu'un autre, et puis je me mets à sourire

« *in pello*, à quoi me servira de réussir ?..... »

Pendant la traversée, les remorques qui retenaient la canonnière l'*Arc* se rompirent. Elle coula à fond. La correspondance de F. Garnier rapporte l'incident. !

« 14 octobre. — Jour néfaste. Après deux jours d'assez beau temps, pendant lesquels l'*Arc* s'est assez bien comporté à la remorque du d'*Estrées*, ce matin nous avons été pris par un coup de vent du S.-E. J'ai obtenu du commandant qu'il mit immédiatement le cap sur la terre pour chercher un abri, mais nous étions trop loin ; la mer, devenue furieuse, n'a pas tardé à défoncer mon pauvre bateau. Il a coulé à sept ou huit milles de terre. Voilà mon plus précieux moyen d'action disparu. Je ne sais trop comment je vais me débrouiller ; je n'en continue pas moins ma route. »

Le 15 octobre, la petite flotte mouille dans la baie de Tourane. De là, Garnier envoie à Hué une lettre de l'amiral Dupré annonçant son départ et demandant qu'un plénipotentiaire soit envoyé à Hanoï pour régler avec lui les questions en litige. Pendant plus d'une semaine, le séjour se prolonge à Tourane, M^{me} Garnier à Shanghai, est tenue au courant de la situation par des lettres que lui adresse son mari :

15 octobre.

« Nous arrivons ce soir en rade de Tourane où nous déposons le mandarin annamite qui va porter à Hué l'ultimatum de l'amiral. Dans cinq jours, nous aurons une réponse, mais qu'elle vienne ou qu'elle ne vienne

pas, nous ferons route après ce délai pour les embouchures du fleuve du Tong-King. Nous allons utiliser ces cinq jours à exercer mes hommes qui deviennent tous fantassins, à l'exception de l'équipage de mon canot à vapeur qui armé d'une pièce de quatre, va devenir mon *bâtiment amiral* jusqu'à l'arrivée de l'*Espingole*...

18 octobre.

« Je suis harassé de visites, de réceptions, de repas annamites et français... Nous avons été visiter mer les fameuses grottes de marbre de Tourane ; elles sont à quatre ou cinq lieux de notre mouillage, et nous y avons été en embarcation. La grotte principale est une grande salle circulaire de 20 mètres environ de diamètre et d'une élévation de 25 ou 30. Quelques trous dans le sommet du rocher y font pénétrer la lumière. Naturellement, la salle contient une pagode et nombre de statues et de petits autels. Il y fait très frais ; l'eau suinte le long des parois et on la recueille dans un petit bassin de pierre. C'est un charmant endroit pour faire la sieste et passer les chaudes heures de la journée... »

19 octobre.

« Nous avons reçu hier soir la réponse de Hué à la communication de l'amiral. Elle contient en substance *que le roi est très content de ma venue et qu'il envoie trois mandarins pour m'accompagner au Tong-King.* Nous les attendons ce soir ou demain. Nous partirons immédiatement après. Il faut que les affaires soient dans

un bien mauvais état au Tong-King pour que le gouvernement annamite se prête d'aussi bonne grâce à l'introduction du loup dans la bergerie. »

Au commencement de novembre, la petite troupe remonte le Tnai-binh, sorte de Song-koï annexe, qu'on peut comparer au Lech ou plutôt à l'Yssel, dans les bouches du Rhin. Dans la soirée du 3 novembre, à l'entrée du canal Sòng-Chi qui mène à Hanoï, la flottille mouille et Jean Dupuis vient à bord de son bateau le *Mong-Haô*, rendre visite à Francis Garnier. L'expédition, remorquée dans le canal, entre à Hanoï, le 3 novembre, au milieu de la population tonkinoise qui la reçoit avec joie, mais sans que les Annamites daignent assister au débarquement.

Dès le début, les représentants de la cour de Hué froissent Garnier et ses soldats. On assigne au corps expéditionnaire comme logement une misérable auberge, située au centre de la ville. Indigné du procédé, Garnier se rend directement à la citadelle, enfonce la porte et obtient qu'on mette à sa disposition une vaste enceinte, le camp des lettrés, avec de larges logements à l'intérieur.

« J'avais demandé, écrit Garnier à son frère, au gouvernement annamite de loger mes hommes et mon artillerie dans un endroit où ils fussent à l'abri d'une surprise. C'est bien le moins, puisque nous venons l'aider à ramener la paix dans le pays, qu'il nous loge convenablement. J'avais proposé la citadelle d'Hanoï, fortification à la Vauban, qui a six kilomètres de déve-

loppement et où il y a place pour bien du monde. Ils se sont crus très malins en me choisissant une auberge au milieu de la ville. Dès qu'elle m'a été désignée à mon débarquement, j'ai poussé avec une escorte de quinze hommes jusqu'à la citadelle et je suis entré tout aussitôt avant qu'on eût pu me fermer les portes chez le maréchal, vice-roi du Tong-King, l'ancien commandant des lignes de Ki-hoa.

« Ce vieillard plein d'énergie et de patriotisme, plein de haine aussi contre nous — et cette haine aveugle va le perdre, je le crains pour lui, — a fait contre mauvaise fortune bon cœur, m'a parfaitement reçu mais s'est trouvé fort embarrassé quand je lui ai déclaré qu'il m'était impossible de loger dans son auberge, mais que je me trouvais bien dans la citadelle et que j'y resterais si on ne me trouvait pas un local présentant les conditions d'isolement et de sécurité que j'étais en droit d'exiger.

« On s'est rappelé alors qu'il existait un camp retranché avec de grands logements à l'intérieur, dans le voisinage de la citadelle. Mon second a été le visiter et m'en a rendu bon compte. »

La première entrevue de Garnier avec l'ennemi juré de la France, le vieux maréchal Nguyễn-Tri-Phuong, ne laisse pas que d'être froide malgré l'obséquiosité de l'interlocuteur annamite.

La mésintelligence entre les deux chefs est du reste avivée par un incident que raconte tout au long un marin, véritable historiographe de l'expédition.

dont les documents présentent un vif intérêt (1).

« Le Doï (capitaine), qui commandait la garde à la porte de la citadelle, lorsque y pénétra si hardiment l'envoyé français, s'était empressé, trop peut-être, au rapport des mandarins, de rendre les honneurs militaires et d'accompagner à la demeure du maréchal le visiteur inattendu. Sa courtoisie lui valut cent coups de bâton, la destitution de son grade et un séjour au cachot.

« Notre chef ne connut que trois jours après cet acte de rigueur dont son entrée avait été l'occasion. Dès qu'il l'eut appris, il en informa le maréchal et demanda des explications. Il se refusait à croire que le maréchal eût connaissance du traitement infligé au malheureux Doï, puni pour s'être acquitté d'un devoir de politesse élé-

« (1) C'était, dit M. H. Gautier, dans son excellent livre sur *Les Français au Tong-King*, un sergent-fourrier des fusiliers de l'Arc, du nom de Imbert. Il avait pour son chef un véritable culte, un culte touchant, et il a rapporté à la famille, comme un hommage le registre où était pieusement inscrit ce qu'il savait, or il savait beaucoup. J'ai pu contrôler son récit sur nombre de points et chaque fois je l'ai trouvé d'une grande exactitude... Il était admirablement renseigné, même au sujet de négociations dont il ne semblait pas destiné à recevoir la confiance ; il est évident qu'il a eu sous les yeux des documents importants ; peut-être avait-on utilisé son écriture, très lisible, pour des transcriptions dont il gardait le souvenir, dont il reproduisait ensuite la substance.

Dans ces conditions, ses notes sont précieuses. Elles le sont d'autant plus que les papiers de Francis Garnier, recueillis par une administration pressée de le désavouer et intéressée au mystère, ont été, aussitôt après sa mort, soustraits à toutes les investigations. »

mentaire ; ce ne pouvait être de lui certainement qu'émanait un ordre pareil, blessant pour l'envoyé français ; mais dans tous les cas il exigeait que le Doï, réintégré dans son grade et mis en liberté, vint lui-même le trouver pour lui offrir ses remerciements, car il ne souffrirait point qu'on molestât à causé de lui un homme dont la conduite avait été irréprochable ; il espérait que le maréchal lui donnerait cette légitime satisfaction. « S'il en était autrement, disait-il, je considérerais un pareil fait comme s'il avait été commis à l'encontre de l'amiral gouverneur que je représente.

Le Doï fut mis en liberté, conserva son grade, mais ce ne fut qu'après un intervalle de trois jours, motivé, a-t-il dit, par un piteux état, qu'il put porter des remerciements à son libérateur. »

Dès que l'expédition a pris possession de la demeure qui lui est concédée, Garnier adresse une proclamation à sa petite troupe :

« Marins et soldats,

« En vous envoyant au Tong-King sauvegarder les
« intérêts de la civilisation et de la France, l'amiral gou-
« verneur vous a fait une faveur et donné une preuve
« de confiance. Vous méritez l'une, et vous justifierez
« l'autre.

« Vous vous rappellerez que vous êtes au milieu de populations inoffensives et malheureuses, que votre séjour au milieu d'elles ne doit pas être une charge ajoutée à toutes celles qui pèsent déjà sur elles, qu'il

doit inaugurer au contraire un ère de soulagement et de paix. Vous vous abstiendrez donc de tout acte de brutalité ; vous vous efforcerez de faire aimer et de respecter le drapeau qui vous abrite, et ne négligerez aucune occasion de vous rendre utiles, en vous montrant en toutes circonstances justes et bienfaisants.

« Vous êtes peu nombreux ; mais vos armes, votre discipline, la cause que vous servez vous rendent redoutables. Vous conserverez soigneusement ce prestige par une fidélité absolue aux règlements militaires, par une subordination complète à vos supérieurs de tout grade et de toute arme, par cet esprit d'union et de camaraderie qui allège les devoirs les plus pénibles, qui est la source d'une féconde émulation.

« J'aurai beaucoup à vous demander et je compte sur vous. Je me montrerai inflexible à réprimer tout acte de violence, d'intempérance et d'indiscipline, mais vous ne trouverez pas de chef plus ardent que moi à vous faire obtenir les récompenses que vous aurez méritées. De ces deux devoirs, j'espère, vous ne me laisserez que celui-ci à remplir. »

Francis Garnier lance aussi une proclamation aux indigènes :

« Le représentant du noble royaume de France, Garnier, fait savoir à tous les habitants que, les mandarins du noble royaume annamite étant venus à Saïgon demander assistance, l'amiral nous a envoyés au Tong-King pour voir comment les choses s'y passaient. De plus, ici, au Tong-King, les côtes sont désolées par

de nombreux pirates qui font beaucoup de ravages ; nous avons l'intention de pourchasser ces bandits, afin que tous les habitants de ces lieux puissent en paix vaquer à leurs affaires.

« Quant à nos soldats, si quelqu'un d'entre eux commet quelque acte répréhensible, que l'on vienne porter plainte, et nous ne manquerons pas de faire justice ».

« Tout peuple se laisse facilement entraîner par les exemples de vertu ; pour nous, en parlant au peuple, nous n'avons en vue que la vertu. Populations du Tong-King, il faut bien vous convaincre d'une chose, c'est que les mandarins et soldats français sont unis avec les mandarins et soldats annamites comme des frères entre eux. En conséquence, nous désirons procurer au Tong-King la facilité de faire le commerce, et par là lui apporter la richesse et la paix. Telles sont nos intentions ; nous vous les faisons connaître à vous tous, mandarins, soldats et populations du Tong-King. »

Aussitôt après les négociations commencent. Garnier n'est pas écouté malgré son langage conciliant. Les annamites le considèrent comme un justicier qui vient punir Dupuis et non pas comme le représentant du gouvernement français délégué pour étudier les affaires Tonkinoises. Garnier essaie de traiter directement avec le vieux maréchal : on lui en dénie dédaigneusement le droit. Plusieurs fois F. Garnier et sa faible escorte sont entourés par des troupes menaçantes. La patience et le sang-froid du négociateur sont admira-

bles. L'hostilité des annamites ne se borne pas à soulever des difficultés d'étiquette. Tous les moyens semblent bons aux mandarins pour se débarrasser de Garnier. On jette du haut de la citadelle des flèches incendiaires dans sa demeure, on empoisonne l'eau destinée aux usages domestiques.

Garnier épuise tous les moyens compatibles avec l'honneur, puis se résout à accomplir un coup d'éclat pour rétablir son prestige diminué par tant de longanimité et de bienveillance. Se sachant approuvé de tout par le gouverneur de la Cochinchine, qui lui a dit de laisser les événements s'accomplir, s'il le fallait, il songe, deux jours après son arrivée à Hanoï, à s'emparer de la citadelle. Il écrivait à ce moment : « le 15 novembre j'attaquerai la citadelle, j'arrêterai le maréchal et l'enverrai à Saïgon sur un des bateaux de Dupuis que je requerrai pour la circonstance... » Cependant F. Garnier ne s'arrête pas inflexiblement à sa détermination ; il ne se lance pas sans réflexion dans une entreprise téméraire. Il se laisse arrêter un instant par les sollicitations des missionnaires qui redoutent les effets de la guerre, il essaie encore de négocier. La tentative est de nouveau inutile ; les Annamites refusent l'ouverture du Tong-King au commerce. Garnier essaie une autre combinaison. Il tente d'établir son pouvoir à côté du gouvernement des Annamites. Il fait afficher un placard portant ouverture du Song-Koï de la mer jusqu'au Yûn-nân. Il règle les droits de douane et favorise les intérêts français. L'affiche, à peine posée, est déchirée

Garnier finit par perdre patience. Il se décide à prendre l'offensive. Il envoie un ultimatum le 19 novembre au maréchal. La principale clause exige le désarmement de la citadelle, Garnier, le soir, n'a pas reçu de réponse. Appuyé sur la forteresse, entouré d'une forte armée et depuis longtemps installé dans le pays qu'il connaît à fond, N'guyen ne peut croire même à la possibilité d'une agression des Français. Il prend pour une bravade inoffensive la sommation de F. Garnier, et il ne daigne pas la considérer comme sérieuse. Garnier se prépare aussitôt à l'attaque de la citadelle.

Garnier n'a sous ses ordres qu'une poignée de soldats. Encore grâce à un renfort qu'il vient de recevoir, le corps expéditionnaire se porte-t-il à onze bouches à feu et à deux cent douze hommes, et ce renfort lui a apporté des hommes valant ceux qu'il a emmenés, et des officiers héroïques comme l'enseigne de vaisseau M. A. Balny d'Avricourt ; le médecin de marine M. Harmand ; l'ingénieur hydrographe M. Benellet ; l'enseigne M. Bain de la Coquerie ; les trois aspirants de marine M. Hautefeuille, M. Perrin et M. Bouxin ; l'aide-médecin M. Dubut, vaillante cohorte prête à combattre énergiquement.

Le 19 au soir, marins et soldats connaissent l'ordre d'attaque. C'est par le sud que la citadelle d'Hanoï, vaste enceinte carrée défendue par des murs en terre, un fossé et des redans, sera assiégée. Une fausse attaque devra être dirigée devant la porte sud-ouest par M. Bain de la Coquerie, pour attirer sur ce point la garnison. Avec une netteté de vues remarquables avec une

précision mathématique et rigoureuse qui fait le plus grand honneur à son talent militaire, Francis Garnier a tout prévu, tout réglé, tout combiné, dans l'ensemble comme dans le détail pour assurer à l'ordre et à la discipline la victoire sur la désorganisation et sur la malhabileté ! Deux cents soldats et marins, grâce à la tactique d'un chef habile, allaient enlever une place défendue par sept mille fantassins !

C'est le 20 novembre 1873 que la citadelle est emportée. Tout s'accomplit selon les calculs de Garnier M. Bain enlève le côté sud-ouest. Francis Garnier en personne, essaie d'enfoncer la porte de la citadelle. Les haches des sapeurs se brisent. Francis Garnier s'aperçoit que le haut des portes est garnie de barreaux : il s'accroche au rebord, malgré les balles et les boulets ennemis, passe à travers la grille, et saute dans l'intérieur de la forteresse le revolver au poing. M. de Trentinian le suit; la citadelle est prise. Les deux canonnières françaises, embossées dans le fleuve, et qui, sous les ordres de M. Balny d'Avricourt, ont couvert la place de projectiles, cessent le feu. Le pavillon aux trois couleurs flotte sur la tour d'Hanoï, trente-cinq minutes après le commencement de l'assaut. 80 morts, 300 blessés 2, 000 prisonniers, parmi lesquels la plupart des grands mandarins, tels sont nos trophées. N'guyen est au nombre des blessés et des captifs, Garnier n'a pas dans sa vaillante troupe une seule mort à regretter, une seule blessure à constater. Aussitôt après la victoire, il félicite ses compagnons dans un ordre du jour.

« Marins et soldats, je suis heureux d'avoir à vous adresser les éloges que mérite le courage que vous avez montré à l'attaque de la citadelle de Hanoï. Grâce à l'activité et au dévouement de tous, en peu de jours et avec peu de moyens, de grands résultats ont été obtenus. Vous avez le droit d'en être fiers.

« Le feu de la rade, dirigé avec une grande précision, et servi avec un zèle remarquable, malgré des effectifs très réduits, a puissamment contribué au succès commun.

« Mes remerciements s'adressent donc aux équipages comme aux troupes débarquées.

« Je vous félicite de la modération que vous avez montrée vis-à-vis des vaincus, de l'humanité que vous avez témoignée aux blessés.

« Continuez à honorer le pavillon en respectant scrupuleusement les propriétés privées, en vous abstenant de toute destruction inutile, en protégeant les habitants inoffensifs ; vous mériterez ainsi les récompenses que je compte demander pour vous à l'amiral gouverneur. »

Garnier ne se contente pas de son prodigieux succès. Il prépose M. Hautefeuille à la garde de la citadelle, du trésor, de la poudrière et des prisonniers. Il installe des postes dans la forteresse et les postes dont aucun n'a plus de six hommes « font du bruit comme vingt », pour tenir en respect les vaincus. Les officiers et la troupe occupent les logements des mandarins. Garnier élit domicile dans un palais élevé au centre des défen-

ses : le temple de l'esprit du roi, que seul pouvait habiter le roi d'Annam.

Par précaution, le jour même où la citadelle tombe en son pouvoir, F. Garnier, désireux d'empêcher le ralliement des fuyards, envoie M. Bain avec quarante hommes et une pièce de canon, s'emparer du fort de Phu-Hoaï, à six kilomètres de la capitale.

La conquête est faite, il l'organise aussitôt. Il s'adresse au peuple du Tong-King, lui expose les raisons de sa conduite, lui affirme qu'il ne vient pas en maître mais en pacificateur, lui promet de le délivrer d'un joug tyrannique, de réprimer « ces mandarins qui n'ont aucun amour du peuple et n'ont d'autre souci que de s'emparer de ses biens en le saignant jusqu'à la moëlle des os. » Il appelle à lui les honnêtes gens, il promet de maintenir à leur poste les fonctionnaires soumis et dévoués ; quant aux administrateurs rebelles, il les remplacera par des hommes prudents, sachant prendre les intérêts du peuple « qui seront maintenus en place et ne seront inquiétés en aucune façon. »

Fr. Garnier tient ses promesses. Des chefs de préfecture et de sous-préfecture sont pris parmi les indigènes et les païens, pour ne pas heurter les idées politiques et religieuses des Tonkinois. Une milice est formée ; les partisans des Lê s'abouchent avec le commandant ; le brigandage est réprimé par une surveillance active et par des exemples rigoureux.

Pour faire face aux dépenses de l'administration, Garnier abaisse certains impôts, comme la taxe qui pèse

sur le riz, mais afferme le droit de pêche sur le fleuve et régularise le service des douanes. La province de Hanoï sous l'habile direction qu'il imprime à son gouvernement renaît à la tranquillité et à la richesse. Une ère de bonheur et de prospérité semble commencer pour le pays. F. Garnier vient de déployer d'admirables qualités de capitaine et d'organisateur !

La province de Hanoï est soumise, Garnier étend sa puissance sur tout le pays. « La province de Hanoï est le centre du système fluvial du Tong-King. Au sommet de la province, un bras considérable se détache de l'artère principale ; il porte plusieurs noms, dont les plus connus sont ceux de Song-Hât à son origine et de Daï dans son cours inférieur. Longeant les montagnes du sud-est, il arrose deux forteresses importantes, le Phu-ly, une des préfectures du Hanoï, et Ninh-Binh, capitale de la province du même nom. Quant au grand fleuve, il sépare la province de Hanoï de celles de Bac-Ninh et de Hu'ng-Yên ; au dessous de Hanoï, il rencontre le chef-lieu de cette dernière province, puis, entrant dans le Nam-Dinh, il se partage avant de se jeter dans la mer, en de nombreuses ramifications.

..... Ainsi, par suite de la position centrale de Hanoï, M. Garnier ne pouvait appliquer son nouveau régime commercial sans le concours des autorités des provinces voisines ; et sous peine de voir sa conquête demeurer stérile, de voir même ses communications avec la mer entravées par des barrages, il devait, si la diplomatie devenait impuissante, vaincre par la force la résis-

tance des mandarins. » (Romanet du Caillaud).

F. Garnier n'éprouvait de résistance nulle part ; M. Balny d'Avricourt, accompagné du docteur Harmand, qui sert de parlementaire, se présente devant Hu'ng-Yên que le mandarin rend sans livrer de combat. Le Phu-ly est bientôt occupé : M. Balny d'Avricourt et M. de Trentinian font emporter d'assaut, en dix minutes, le fort et la ville. Le trésor, les armes de l'importante préfecture sont pris par les trente-deux Français qui suivent les deux vaillants compagnons de Garnier et qui ont su enlever une forteresse de deux kilomètres de développement, défendue par un millier de soldats. Imitant avec adresse son chef, M. Balny réorganise l'administration indigène ; il installe un préfet désigné par Garnier. Les barrages du fleuve commencent à être détruits ; les brigands qui infectent la campagne sont poursuivis. Balny trouve des émules et des imitateurs. Un de nos auxiliaires improvisés, un descendant de la famille royale des Lé, Lé-van-ban, lève une troupe de quatre cent vingt hommes et enlève, sur la route du Phu-ly, le fort du Phu-Huong, situé à une demi-journée de Hanoï. Enfin le 1^{er} décembre, M. Hautefeuille, d'après le plan de Francis Garnier, s'empare de la sous-préfecture de Gia-Lâm, dans la province de Bac-Ninh. La fortune favorise de plus en plus les marins et leur énergique commandant. En dix journées, les quatre départements de la province d'Hanoï, la province de Hu'ng-Yên tout entière appartiennent à la France !

F. Garnier ne commet pas la faute de s'arrêter. Il

donne l'ordre à M. Balny d'Avricourt, qui s'est déjà si bien acquitté de sa première mission d'entrer dans la province de Haïdzuong, une des plus fertiles et des plus peuplées du Tong-King. Il lui importait d'occuper ses ports qui présentaient d'excellents mouillages. Le gouverneur de Haïdzuong, sommé de rendre visite au jeune officier, lui envoie des cadeaux dérisoires, mais refuse et met la citadelle en état de défense. Balny commence l'attaque en couvrant de boulets les remparts, puis il débarque avec ses marins, qu'il entraîne au pas de course. C'est en vain que les artilleurs annamites lâchent leurs bordées, Balny franchit les ouvrages extérieurs et arrive jusqu'à la porte. Les Français n'ont pas d'échelles pour monter à l'assaut. L'artillerie leur fait défaut. Ils ne disposent que d'une seule hache. Il ne faut pas songer à escalader les murailles que leur hauteur protège. Aussi bien, dépassant le parapet de deux mètres, incliné de soixante-quinze centimètres, un treillis de bambous empêche toute agression. La porte ne cède pas sous les coups de hache qui ne font sauter qu'un étroit panneau et se heurtent à des gabions remplis de terre. La position devient critique. Les servants des pièces placées dans les bastions pointent sur la petite troupe ; des pierres, des briques, pleuvent sur les assaillants. Balny songe à battre en retraite. Tout à coup le docteur Harmand renouvelle l'exploit qui a si bien réussi à Francis Garnier dans l'attaque de Hanoï : il remarque que le haut de la porte est surmonté d'une grille en bois, la brise à coups de revolver, et, derrière

Balny, saute par la brèche dans la place. Quatre hommes les suivent : les Annamites s'enfuient en toute hâte, jetant leurs armes et demandant grâce. La citadelle est prise. Il n'a fallu qu'une heure et demie aux marins français, sans le secours du canon, pour emporter une forteresse armée formidablement pour la défense. Le lendemain, de peur d'une surprise, Balny encombre les redans, encloue cent pièces, noye les poudres, fait brûler deux mille lances et quinze cents fusils. Haïdzuong ne pourra plus nuire à la France. Bientôt après, le 14 décembre, Balny laisse la citadelle à M. de Trentinian, et, sur l'ordre de Francis Garnier, se rend à Nam-Dinh avec son bateau. Garnier lui annonce que Nam-Dinh, forteresse importante, et que Ninh Binh, le boulevard du Tong-King, sont entre ses mains.

Ni les autres compagnons de Garnier, ni Garnier lui-même, ne savent en effet demeurer dans l'inaction pendant que Balny d'Avricourt poursuit le cours de ses victoires. La prise de Ninh-Binh, située comme le Phuly sur le Dai, le bras occidental du grand fleuve, ne le cède pas en hardiesse à la conquête de Haïdzuong. La place commande la route de Hanoï à Hué : il est indispensable de la posséder. Mais la citadelle est bâtie entre deux rochers couronnés de batteries dominant l'eau. Un des mandarins qui a pu échapper à la prise de Hanoï, y a trouvé un refuge, et y organise la résistance. Un barrage s'élève dans le fleuve : il est destiné à couper la retraite aux Français, s'ils éprouvent un échec. M. Hautefeuille, un héros de vingt ans, part sur le champ

avec un canot à vapeur. Il n'a pour tout équipage que huit hommes, pour toutes munitions que six obus, six boîtes à mitraille, et 250 cartouches. Il détruit le barrage en une heure, brûle les barques amarrées dans le fleuve pour en interrompre le cours, et le lendemain, attaque la citadelle. L'acte de Hautefeuille est pure folie, semble-t-il. Ninh-Dinh dispose de 1700 défenseurs. Mais Hautefeuille ne connaît ni les obstacles, ni les dangers. Il échappe aux jonques qui essaient de le cerner. Le canot échoue, il le fait relever ; mais bientôt les tôles de la chaudière crèvent. Hautefeuille se laisse dériver jusqu'au bord, saute sur le quai suivi seulement de cinq hommes, aperçoit le gouverneur, vénérable mandarin à barbe blanche, le saisit par le cou, et lui déclare que, si dans un quart d'heure, il n'est pas introduit dans la citadelle, escorté de tous les fonctionnaires, les troupes sur son passage, à genoux et les armes à terre, il lui brûlera la cervelle. Le gouverneur est éperdu. Il signe la capitulation. Les soldats jettent leurs armes et s'enfuient. Le pavillon français est hissé sur la tour de la citadelle. Hautefeuille entre dans le fort, où il voit, selon son ordre, les troupes sur son passage, à genoux et les armes à terre. Huit hommes se sont emparés de la place qui du côté du sud ferme la clef du Tong-King : un jeune officier, un adolescent les a conduits à l'honneur et à la victoire.

Tel est l'ascendant exercé par l'exemple de Francis Garnier sur ses compagnons que Hautefeuille à l'âge de vingt ans sait se montrer aussi bon administrateur que

vaillant officier. Il met le fort en état de défense, il gouverne la province de Ninh-Dinh avec une calme sévérité, il ramène la tranquillité dans la région, s'y attache les habitants, installe un nouveau gouvernement et trouve encore le temps d'étudier le pays au point de vue scientifique.

La prise de Nam-Dinh est l'œuvre personnelle de F. Garnier. Les lieutenants ont vaillamment lutté : il continue leur glorieuse tâche et la couronne par une admirable action d'éclat. Il laisse à M. Bain le commandement de la garnison d'Hanoï, descend le cours du fleuve sur la canonnière le *Scorpion*, et s'empare, après une vive résistance, de nombreux forts qui essaient de couvrir la route de Nam-Dinh. Il se dirige vers la ville. Des radeaux barrent l'arroyo qui conduit à Nam-Dinh : il en fait couper les amarres. Il arrive enfin devant la ville, acclamé par les populations qui se pressent le long des rives et saluent le drapeau français. Cependant la citadelle ouvre le feu contre le *Scorpion* ; un boulet en marbre atteint le mât de misaine et enlève le paratonnerre. F. Garnier envoie l'aspirant Bourin avec quinze hommes et une pièce de quatre scinder une attaque sur la porte du sud, pendant qu'une seconde colonne commandée par l'ingénieur hydrographe Bouillet, essaie de pénétrer dans la ville marchande. F. Garnier agit de son côté. Il débarque avec quinze marins vers la porte de l'est et il rencontre bientôt M. Bouillet. Le radeau est pris ; F. Garnier essaie de faire enfoncer la porte à coups de canon : l'affût de la pièce casse. La position est dangereuse. Tout à coup

Garnier avise des chevaux de frise et en fait mâter un contre le rempart. L'escalade s'opère aussitôt. Un marin nommé Robert, a l'honneur de devancer Garnier, qui lui dit : « Pour cette fois seulement, je te cède » et qui ne monte que le second à l'assaut. A la vue des Français, les Annamites évacuent précipitamment la place. Garnier y installe ses hommes, inventorie le trésor, les magasins et l'arsenal, lance une proclamation aux habitants et leur donne comme gouverneur, le docteur M. Harmand. Il devait chercher à organiser la province et former une milice. Pour surveiller une province d'environ deux millions d'âmes, M. Harmand dispose d'un détachement de vingt-cinq hommes !

N'est-il pas vrai que ces faits d'armes semblent appartenir à la légende bien plus qu'à l'histoire ? Il court dans tous ces événements, dans ces combats et ces prises de forteresses, comme un souffle de gigantesque épopée. Ne peut-on pas, en parlant de Garnier et de ses lieutenants, rappeler les faits héroïques des Balbao, des Cortez, et des Pizarre, des conquistadores espagnols et portugais qui ont étonné le monde du xvi^e siècle ? Que penser de ces officiers de marine et de leur chef, qui avec des troupes de huit à dix hommes, s'emparent de vastes citadelles, et qui savent se transformer au lendemain de la conquête, en administrateurs consommés ? Les Anglais ont-ils dans les annales de leur histoire maritime des pages qui valent celles que Garnier et ses émules ont écrites avec leur épée ? Répéterait-on toujours au dehors que la France n'a pas

le génie de la colonisation ! Qui oserait soutenir, en présence de l'œuvre guerrière et politique, accomplie par F. Garnier, que la France est condamnée à ne plus mériter le beau nom de métropole ?

F. Garnier, après la prise de Nam-Dinh, peut aspirer à un légitime repos. Des milices sont organisées ; les volontaires accourent se ranger sous le drapeau aux trois couleurs ; les Tong-Kinois considèrent le jeune vainqueur comme un libérateur, et reprennent leurs travaux, le cœur rempli d'espérance et de joie. Tout semble pacifié ; le delta presque tout entier reconnaît l'autorité de la France. Il semble que la réussite est assurée. Garnier approche du but qu'il s'est assigné. Il compte doter sa patrie d'un monde ; il espère réaliser le plan de Dupleix. L'Indo-Chine orientale sera pour la France l'équivalent de l'Inde perdue au XVIII^e siècle. Mais au moment même où le triomphe l'attend, Francis Garnier court à sa perte !

Au nord-ouest de Hanoï, la ville de Sontay était occupée par un général annamite, Koang-Keoïen, qui y avait réuni des forces importantes. Il commandait à des Chinois aux pavillons noirs, plus connus sous le nom abrégé de Pavillons-Noirs, anciens rebelles, qui avaient vendu leur soumission au gouvernement annamite. Ils se disposaient à la lutte.

Garnier, occupé dans le delta où il portait ses efforts, pour sauver des missionnaires menacés, avait laissé un détachement à Hanoï. Chaque jour la garnison du fort soutenait des escarmouches avec les troupes de Son-

tay. L'audace des Pavillons-Noirs croissait sans cesse : ils se trouvaient en face d'une poignée d'hommes et se rapprochaient de Hanoï pour cerner la place. Ils avancèrent jusqu'au fort de Phu-Hoai occupé par quelques marins et s'en emparèrent. Leurs avant-postes n'étaient qu'à quelques kilomètres de Hanoï. Les bandes des pillards aux Pavillons-Noirs dévastaient tout sur leur passage : elles semaient l'effroi dans tous les villages où les Français comptaient des partisans ; elles incendiaient les cabanes, elles massacraient les habitants. La garnison de Hanoï ne se maintenait, malgré son infériorité numérique, que grâce aux secours de Jean Dupuis et de M. Bain. Le 6 décembre, un aspirant de marine, M. Perrin, traverse le fleuve et débarque avec cinq marins et une centaine de volontaires sur la rive gauche pour en déloger une troupe composée de 6 à 700 hommes et de deux éléphants qui font le dégât et viennent de s'emparer d'un poste, celui de Gia-Loân, en face de Hanoï, après en avoir tué les défenseurs. M. Perrin et ses hommes, repoussés par les pirates chinois aux Pavillons-Noirs, sont sur le point de succomber quand Dupuis les sauve, grâce à son navire, le Hong-Kiang, mouillé dans la rade, qui ouvre le feu sur les bandits. Le combat change de caractère. M. Perrin reprend l'offensive, poursuit les Pavillons-Noirs, les met en complète déroute après la mort de leur chef renversé de cheval et criblé de balles.

Garnier, à l'annonce de ces nouvelles, ne laisse pas que d'éprouver une hésitation bien naturelle. Il désire

que la province de Nam-Dinh, sa conquête, soit ouverte à nos idées et à notre influence, il veut y contenir dans l'obéissance les lettrés qui y sont nombreux et turbulents. Il tient aussi à ce que Hanoï ne retourne pas au pouvoir de l'ennemi. Il ordonne à M. Esmez de se rendre sur-le-champ à Hanoï et se décide à demeurer encore quelques jours à Nam-Dinh. Enfin le 18 décembre il est de retour dans la ville qui lui a valu sa première victoire, dans Hanoï dont il ne doit plus sortir vivant.

Depuis le succès de l'enseigne Perrin, les environs de Hanoï ont été le théâtre de fâcheux événements. Garnier apprend avec tristesse que les Français ont échoué dans une tentative contre les lignes des Chinois aux Pavillons-Noirs et ont dû battre en retraite devant les masses armées par le mandarin de Sontay. Il sait que les incendies se multiplient aux approches de Hanoï et que des bruits alarmants sont répandus dans les populations par les partisans de l'armée de Sontay.

Garnier, stimulé par le danger, veut frapper un coup décisif. C'est de Sontay que vient la guerre ; c'est à Sontay qu'il faut la terminer. Il est décidé à s'emparer du refuge où s'abritent les pirates qui infestent le cours du Song-Koï ; il espère, en prenant l'offensive emporter le dernier obstacle qui se dresse devant son courage et soumettre tout le Tong-King jusqu'aux défilés de Shang-Hoa. Il dresse le plan de l'opération avec Dupuis. Les hommes et les navires du grand négociant doivent prêter aide et secours aux marins et aux tirailleurs du grand capitaine. Tout est prêt pour l'attaque

et pour la victoire, quand le 19 décembre une ambassade annamite dont Garnier a déjà reçu une lettre, fait son entrée dans la citadelle de Hanoï, accueillie par une salve d'artillerie. La cour de Hué demande à traiter. Aux hostilités vont succéder les négociations dont Garnier attend d'heureux et de féconds résultats pour son œuvre ! La paix va sans doute être signée. Le Tong-King jouira, bientôt peut-être, du repos sous le drapeau protecteur de la France : le Songkoï s'ouvrira au commerce et à la navigation !

CHAPITRE IX

Ambassade annamite. — La journée du 21 décembre 1873. — Mort de Francis Garnier. — Jugement sur l'homme et sur l'œuvre. — Conclusion.

L'Ambassade annamite n'apporte pas avec elle la paix, mais la trahison. Francis Garnier, qui croit à une solution conforme aux intérêts de sa patrie, suspend les hostilités et annonce par une proclamation qu'il renonce à attaquer Sontay.

« Par ordre de l'amiral, nous sommes venus faire un traité de commerce dans l'intérêt des populations. Nous n'avions nullement l'intention de nous emparer du pays, mais à cause de la fourberie et du mauvais vouloir des mandarins de Hanoï, nous avons été poussés à bout et forcés de faire ce que nous avons fait. Le roi d'Annam comprenait la faute de ces mandarins, avec pleins pouvoirs pour traiter de la paix avec nous. Comme nous n'avons pas d'intentions hostiles, nous consentons à nous entendre avec ces grands mandarins.

« En conséquence, nous exhortons tout le monde à demeurer tranquille, chacun chez soi ; qu'il y ait trêve d'hostilité, afin que de part et d'autre on puisse s'entendre.

« Lorsque les deux royaumes auront signé la paix il faudra que tous se conforment fidèlement à ce qui

aura été conclu. La noble cour d'Annam se concertera avec les nobles Français pour assurer une protection efficace à toutes les populations du Tong-King, afin que tous, étudiants ou laboureurs, artisans ou commerçants, puissent en sécurité vaquer à leurs affaires et vivre en paix. »

Et Garnier achève sa proclamation en promettant de nouveau aux fonctionnaires nommés par lui qu'ils ne seraient pas inquiétés : « La noble France qui les a élevés en dignité, leur assure aide et protection pour la suite. »

Les négociations s'engagent promptement, le dimanche 21 décembre. Garnier charge M. Bain de la Coquerie de passer l'inspection de la troupe qui reçoit la permission de sortir en ville dans l'après-midi, tant les officiers français sont assurés d'une solution pacifique. Francis Garnier prend une légère collation et se rend dans le Yá-men du maréchal Nguyen pour savoir ce que les ambassadeurs ont à lui proposer. A ce moment, à dix heures du matin, Mgr Puginier, vicaire apostolique du Tong-King occidental, apprend que l'armée de Sontay, précédée par les Pavillons-Noirs, s'avance vers la citadelle et en fait prévenir aussitôt le chef de l'expédition.

« M. Garnier, dit M. Dupuis dans son Journal de voyage, s'est dirigé immédiatement au pas de course de ce côté, en disant à son domestique d'aller lui rechercher son revolver et de le lui apporter sur les remparts. Mais il avait déjà été devancé par quelques-uns de ses

hommes et quelques coups de chassepot avaient plus que suffi pour faire disparaître les bandits derrière les bouquets de bambous qui entourent les villages. Une pièce de quatre de montagne arrivait à ce moment pour prendre position.

« M. Garnier, furieux de cette provocation et voyant que les bandits étaient à l'abri de ses atteintes, dit à ses hommes qu'il était inutile de mettre la pièce en batterie et qu'on allait poursuivre l'ennemi.

« Il prend avec lui douze hommes et la petite pièce de quatre, et sort par la porte du Sud qu'il fait ouvrir. Il fait 5 ou 600 mètres en cheminant sur une digue, mais comme celle-ci se dirige trop à gauche de la direction prise par les bandits, il laisse là la pièce de quatre et les trois hommes qui la conduisent et coupe à travers champs avec les neuf hommes qui lui restent.

« Comme les touffes de bambous lui cachent l'ennemi, il fractionne sa petite troupe en trois, donne aux deux premiers l'ordre de se porter à droite et à gauche pour se rejoindre plus loin, pendant que lui marche de front, suivi de trois hommes. Au bout de 11 à 1,200 mètres, M. Garnier parvient à une digue derrière laquelle les *Pavillons-Noirs* se tiennent cachés. Comme il cherche à la gravir, les yeux fixés sur le sommet de cette digue, il n'aperçoit pas un petit fossé d'écoulement qui se trouve en bas, il trébuche et tombe dans le fossé, à proximité de touffes de bambous où se cachent des *Pavillons-Noirs*. Avant que M. Garnier ait eu le temps de se relever, ceux-ci se précipitent sur lui et le percent

de leurs lances. A ce moment les trois hommes de M. Garnier se trouvaient à plus de 100 mètres en arrière de leur chef. L'un d'eux reçoit une balle qui frappe le canon de son fusil et l'atteint, par ricochet, à la tempe droite. Ces trois hommes, voyant M. Garnier enveloppé, s'effrayent et se sauvent vers la citadelle. Les *Pavillons-Noirs*, maîtres du pauvre Garnier, lui coupent la tête et se sauvent avec leur trophée sans être inquiétés.

« Le sergent, qui marchait sur la droite, ne voyant pas apparaître M. Garnier, après les coups de feu qu'il vient d'entendre, revient sur ses pas et trouve son corps ensanglanté qu'il ramène à Hanoï. Le corps avait été transporté sur la chaussée de la digue, en face du fossé où M. Garnier était tombé. Une de ses bottines se trouvait à quelques pas de là. » A quelques pas de distance, M. Balny subissait le même sort que Garnier.

« J'ai causé longuement ce soir, dit Dupuis en continuant, avec le sergent Champion, qui suivait M. Garnier au moment où il a été tué. Il m'a dit que les deux hommes qui l'accompagnaient l'avaient abandonné lâchement. Suivant lui, ces deux hommes se trouvaient en arrière et se sont sauvés sans songer à défendre leur chef. Il s'en est trouvé un qui a eu la faiblesse de raconter qu'il a entendu M. Garnier crier : « A moi, mes braves ! venez, nous les battons ! » M. Garnier cherchait à se défendre avec son revolver, mais une fois ses six coups tirés, il n'aura pu le recharger.....

22 décembre — « En passant devant le Yâ-men du maréchal, j'entre pour voir le corps de M. Garnier. Il

est au milieu des deux marins. Rien d'horrible comme ces cadavres sans tête. Ils sont là, étendus sur la paille, tels qu'ils ont été apportés hier soir. M. Garnier a le bras droit écarté, celui de gauche ramené le long du corps ; le pied droit est chaussé d'une bottine, l'autre n'a qu'une chaussette blanche. Ses vêtements sont en lambeaux, le corps est couvert de blessures faites par les sabres et les lances. La poitrine est ouverte, le cœur arraché..... et la peau du bas-ventre enlevée?... Les deux mains sont crispées... Je lui serre pour la dernière fois et bien fortement sa pauvre main droite glacée, en lui jurant qu'il sera vengé. »

M. H. Gautier adopte une version racontée par des témoins et qui ne s'écarte guère du récit de Jean Dupuis.

« Ce 21 était un dimanche. Temps splendide. Après la messe dite par Mgr Puginier, la garnison française s'était répandue dans les logements pour le repas du matin. Francis Garnier et ses officiers avaient pris leur déjeuner chez l'évêque. Maintenant il y avait entrevue avec les ambassadeurs pour les préliminaires du traité. Un interprète interrompit brusquement la conférence : « La citadelle est attaquée ! Les *Héki* sont là ! » Un mouvement subit d'agitation s'était répandu dans tout le quartier, des messagers courant de porte en porte, des travailleurs indigènes occupés à la construction des casernes se sauvant de la citadelle à toutes jambes, les évêques se réunissant émus, nos marins, prenant les armes les uns avec M. Perrin courant au bastion

menacé sur lequel débouchait la route de Phu-hoai, Francis Garnier envoyant les autres avec M. Bain surveiller les bastions opposés qui pouvaient être tournés, lui-même s'élançant au-dessus de la porte qui faisait face aux assaillants et d'où il pouvait suivre leurs mouvements.

Les bannières des *Héki* s'agitaient, en effet, dans la campagne sur les chaussées qui traversent les rizières. Ils avaient des hommes groupés derrière des enclos et des maisonnettes ; leurs tirailleurs, passés entre l'enceinte de la ville et les fossés du fort, dépensaient leur poudre contre les parapets ; à courte distance, leurs artilleurs avaient pointé des pierriers sur la porte et ouvert un feu d'ailleurs peu redoutable. Plus au loin, derrière ces rebelles chinois, étaient massées hors d'atteinte les troupes annamites, avec éléphants et mandarins, qui attendaient la victoire pour se lancer en avant ou l'insuccès pour fuir.

« Bon courage, mes braves, ce ne sera rien ! » dit à ses marins Francis Garnier, en les postant sur le rempart, en allant de l'un à l'autre et en calmant chez eux la première émotion.

« — Amenez une pièce de 4 ! » cria-t-il à M. Perrin. Il fallut près d'un quart d'heure pour installer ce canon au-dessus de la porte attaquée ; mais quand ses obus eurent troublé, derrière leurs abris de bambous, la sécurité des *Héki*, ceux-ci ne tardèrent pas à se replier, mais lentement, en profitant des replis de terrain pour se cacher ; ils adressèrent encore, comme adieux à la

citadelle, quelques décharges de leur artillerie surannée, bonne pour le moyen âge. Elle blessa cependant un de nos hommes. Quant aux tirailleurs du fossé, quelques coups de chassepots bien ajustés en avaient eu vite raison. Ils se reportèrent plus loin. Un quart d'heure après, le mouvement de retraite était général. Les assiégeants désappointés, qui sentaient leur coup manqué pour cette fois et qui avaient perdu nombre des leurs sur le terrain, prirent deux chemins, les uns regagnèrent par une route en ligne droite leurs campements de Phu-hoãi, les autres longèrent l'enceinte de Hanoï, qui oblique plus au sud jusqu'à un petit hameau appelé Thu-lê. La est le point de rencontre avec une autre route ou chaussée qui mène également à Phu-hoãi. Cette chaussée est en forme de digue ou de remblai. Derrière elle, on est à l'abri. Elle pouvait donc servir de retranchement aux Pavillons-Noirs. Aussi, une fois à Thu-lê, sûrs de leurs communications avec le gros de l'armée annamite, n'avaient-ils pas à se hâter de déloger ; on les voyait s'agglomérer en ce hameau et il était même à craindre qu'ils ne s'en fissent pour la nuit un poste avancé.

« — Il faut les poursuivre », déclara alors Francis Garnier. Sa pensée était qu'il y avait le plus grand intérêt à changer leur retraite en déroute. Ce voisinage de Thu-lê le préoccupait. On ne pouvait, disait-il, laisser si près de soi, à 1200 mètres de distance, un ennemi qui exposait la citadelle et la ville à de pareilles surprises.

« — Je vais à l'*Espingole*, dit M. Balny (1), prendre de mes hommes. » Et il revint avec dix à douze d'entre eux, suivi de miliciens tonkinois, se placer, en faisant le tour extérieur de la citadelle, devant le fossé et la porte qui avaient été attaqués. « — Allez droit devant vous sur Phu-hoai », lui cria Francis Garnier qui comptait l'y rejoindre par l'autre chaussée. En effet, tandis que M. Balny se lançait sur le chemin le plus direct et se trouvait bientôt hors de vue dans des plis de terrain, Francis Garnier, se faisant ouvrir la porte du Sud-Est, en sortait avec un canon, dix-huit Français et des volontaires du pays, clairon sonnante la charge. La petite colonne, au pas de course, longe le mur de la ville dans la direction de Thu-lé. Mais à mi-chemin Francis Garnier l'oriente autrement : au lieu de continuer sur le village, qui est précédé d'un bois de bambous, il le laisse à sa gauche, envoie en reconnaissance vers ce bois une escouade pour en débusquer les *Pavillons-Noirs* ou pour les tenir en respect, et lui, soit qu'il veuille tourner la position, soit qu'il juge plus pressé de rejoindre la voie remblayée où s'abritent les bandits et de leur enlever ce refuge et de leur couper cette communication, il y conduit sa troupe par le plus court à travers champs. Malheureusement ces champs sont en grande partie des terrains de rizières, et quoi-

(1) M. Balny était souffrant d'une fluxion les jours précédents. La fièvre l'avait à peine quitté. Les nuits avaient été agitées, et son imagination surexcitée ne lui faisait voir en rêve, avait-il dit, que batailles et coups de lance. • (Récit de M. Perrin.)

que desséchés en cette saison, ils ne peuvent supporter la pièce de quatre que nos marins amènent avec eux ; il faut la laisser en arrière à la garde de trois servants, inutile. Le reste de la colonne se développe en tirailleurs, s'espace, s'attarde ; Francis Garnier n'a bientôt plus auprès de lui que peu d'hommes, partie à sa gauche, partie à sa droite, et encore échelonnés à distance. Il va toujours, le revolver au poing, criant à tous : « En avant, mes enfants ! » A deux kilomètres de la citadelle, il a rejoint le remblai qu'il s'agit maintenant d'escalader. Trois hommes de gauche, seuls, sont prêts pour l'escalade ; ceux de droite ont plus de chemin à faire. Pour lui, il s'élance vers le point culminant, pour redescendre du côté des fuyards. Les trois hommes qui imitent son mouvement sont à peine apparus sur la chaussée qu'ils reçoivent une décharge ; l'un, le sergent fourrier Dagorne, est frappé d'une balle à la poitrine ; l'autre, le caporal Guérin, est effleuré à la tempe ; le troisième recule. Et puis... que s'est-il passé ? On l'a raconté très diversement (1). Nul ne l'a vu.

Quelques instants plus tard, les groupes d'arrière-garde apprirent de la bouche de Guérin blessé et de son compagnon survivant, qui se retiraient épouvantés, que leur chef avait été enveloppé, qu'ils n'avaient pu le secourir. Les hommes de droite ont entendu Francis Garnier épuiser précipitamment les charges de son revolver. L'un d'eux aurait même entendu le cri : « A moi, mes braves, venez ! nous les battons ? » Seule-

(1) *Journal de Voyage* de M. Dupuis.

ment la peur avait pris ces soldats trop jeunes et trop peu nombreux. Après un premier moment de confusion et de panique, les hommes qui avaient tourné le village de Thu-lê, ne voyant plus personne, ni amis ni ennemis, sur le chemin qu'avait dû parcourir leur chef, se mirent à la recherche avec d'autres Français et des miliciens indigènes venus de plusieurs points ; on trouva étendu Dagorne décapité, quelques cents pas plus loin, le malheureux commandant de l'expédition percé de coups de lance, décapité aussi. Les deux corps furent relevés et rapportés à la citadelle. Plusieurs ont supposé que Francis Garnier était tombé dans une embuscade. D'autres, que son pied avait butté au bord d'un fossé, et qu'en le voyant renversé, plusieurs *Héki* qu'il poursuivait, revenant sur leurs pas, ou sortant de leurs cachettes, s'étaient jetés sur lui ; ils avaient repris leur fuite aussitôt avec sa tête comme trophée. Ainsi le sabre ignorant de ces bandits avait, par un véritable assassinat, séparé cette tête si pleine de pensées de ce cœur si plein de bravoure. Le hasard, un accident, un faux pas, une surprise de ces mercenaires en fuite, avaient détruit, en plein succès, notre expédition dans celui qui en était l'âme, avait tranché une existence des plus nobles, riche d'avenir, avait anéanti une intelligence des plus vastes et des plus complètes qu'aient eues nos générations, un monde d'idées, de connaissances acquises, de projets médités, le génie d'un savant doublé d'un vaillant, l'explorateur du Mé-kong et du fleuve Bleu, le futur explorateur du Tibet, le voyageur qui observait

comme Livingstone, qui racontait comme Jacquemont, le littérateur vif, clair, précis, qui, peu de mois avant, écrivait ce chef-d'œuvre : *de Paris au Tibet*, qui, peu de jours avant, traçait encore, dernières lignes de sa main cet appel à la France : *la Question du Tong-King*, le colonisateur enfin qui apportait à ces contrées ce qui fait la vie des peuples : libre commerce et libre travail ! Tout brisé en une minute, par l'arme inconsciente, profane et lâche d'un routier chinois aux gages de l'Annam, au moment où l'Annam envoyait des ambassadeurs proposer la paix ! »

Dix ans après, le 19 mai 1883, au même endroit, dans le même piège, tombait le chef de la deuxième expédition française, le commandant Henri Rivière. Lassé par les attaques des Pavillons-Noirs, bloqué dans Hanoï, il veut dégager les abords de la place, il tente une sortie. Un petit corps de troupes, quatre cents hommes environ s'élancent hors de la ville. L'on arrive à la digue fatale : derrière les bambous se tiennent postés les Pavillons-Noirs. Les soldats ne les voient pas. Tout à coup feu nourri part. Trente soldats tombent frappés de mort. Le commandant Berthe de Villers emploie l'artillerie : les servants sont fusillés près de leurs pièces. Les Pavillons-Noirs se jettent sur les canons. Les marins les défendent avec acharnement : le commandant Berthe de Villers reçoit deux blessures mortelles. Henri Rivière qui, malade, s'était fait transporter en voiture, saute à terre : il court aux canons : il est tué, il est victime de

son audace et de son imprudence comme Garnier. Les deux illustres marins, les deux commandants des expéditions françaises au Tong-King étaient tombés au même champ d'honneur, en héros, unis tous deux dans la mort par l'amour de la patrie !

La mort de F. Garnier à peine connue en France, y produit l'effet d'une catastrophe. Revues, sociétés savantes, journaux de toute opinion, sont unanimes à louer le héros disparu. Les marques de la douleur publique ne laissent pas que de présenter un réel intérêt. Les articles parus au moment de la nouvelle, les lettres reçues par la veuve et par le père de l'explorateur éclairent d'une vive lumière sa physionomie.

M. le contre-amiral Dupré, le gouverneur de la Cochinchine, qui a chargé Francis Garnier de régler la question Tong-kinoise, écrit à sa veuve : »

Saïgon, le 10 janvier 1874.

« Madame,

« Je viens avec un bien vif chagrin et la plus profonde sympathie, vous confirmer la douloureuse nouvelle qu'a dû vous apporter le télégraphe. M. Garnier a été tué le 21 décembre, dans une sortie qu'il a faite pour repousser une attaque commencée la veille contre la citadelle de Hanoï. Il est tombé victime de son *indomptable courage, de l'ardent patriotisme qui lui avait fait solliciter la périlleuse mission d'ouvrir le Tong-King au commerce et à la civilisation*. La France perd

en lui un de ses fils les plus dévoués, qui lui eût fait honneur si le sort l'avait épargné. Ses rares qualités de caractère et d'intelligence l'auraient infailliblement conduit, de la notoriété qui lui était acquise, à une célébrité méritée. En annonçant cette fatale nouvelle au ministre, je lui ai instamment demandé de récompenser dignement les éclatants services rendus par M. Garnier. J'espère que ma juste demande sera favorablement accueillie. A défaut de consolation je vous offre, madame, l'hommage de mon respect et de mon dévouement avec l'expression de ma sympathie la plus sincère.

Contr.-am. J. DUPRÉ.

Enfin, le contre-amiral propose au gouvernement d'accorder une récompense posthume au héros. Il eût été nommé capitaine de frégate, après sa mort, si les règlements en usage en France ne s'y fussent opposés.

Ce ne sont pas seulement les chefs de Garnier qui consacrent sa mémoire par un juste tribut d'éloges et de regrets, ce sont aussi et surtout ses compagnons d'armes, ceux qui ont vécu dans son intimité et qui ont pu apprécier les qualités de son cœur :

« Nous aimions tous, écrit le sergent Imbert, un chef dont l'inaltérable bonté n'avait d'égale que les plus hautes qualités morales. Nous déplorions l'injustice du sort qui ravissait à ses mains laborieuses le fruit de tant de travaux, de fatigues, de veilles et laissait incomplet un succès dû à son ardent et pur patriotisme. Nous avions enfin le pressentiment que jamais Monsieur

Francis Garnier ne serait remplacé dans sa difficile mission... Et nous disions tous : « Pauvre France ! tu perds un de tes plus dévoués, de tes plus intelligents serviteurs. »

Le sergent Imbert, sous le coup de l'émotion et du désespoir, faisait entendre la voix de la postérité ! »

St-Etienne, qui avait donné le jour à Francis Garnier, vota par son conseil municipal, le 13 avril 1874, le projet d'une souscription nationale en vue d'élever un monument au conquérant du Tong-King. Le gouvernement, qui tenait en médiocre estime la politique coloniale, refusa son autorisation. Saïgon, où les restes du guerrier sont inhumés, élève une statue à Francis Garnier : sa ville natale, sûre d'obtenir aujourd'hui la sanction de l'Etat, reviendra à sa généreuse résolution et honorera Francis Garnier comme Landrecies se prépare à honorer François Dupleix !

Paris, la ville qui sait bien se souvenir des services qu'on lui a rendus, n'a pas oublié l'officier du huitième secteur. Dans le quatorzième arrondissement où Francis Garnier lutta pendant le siège, l'avenue qui conduit à la mairie porte son nom. St-Maur-les-Fossés (Seine) s'est honoré par une semblable mesure. Enfin, tout récemment, une des canonnières envoyées dans les eaux du Song-Koï a été appelée le Francis Garnier.

Pourquoi faut-il ajouter que l'unanimité des louanges et des regrets fut troublée par des reproches d'ambition, d'avidité, d'imprudence, adressés au chef de l'expédition. Il ne convient pas d'entrer dans une discussion

qui serait oiseuse après que les actes de Garnier ont été étalés aux regards. Il n'est, pour détruire d'odieuses calomnies, que de rappeler les paroles prononcées par un compagnon de Garnier en décembre 1874.

« On a été, dit-il, jusqu'à l'accuser de pillage. Eh bien ! nous avons pu, après sa mort, savoir ce qu'il possédait. Il lui restait à peine quelques piastres, quelques effets, et son sabre ; le vieux sous-officier qui était chargé de l'inventaire pleurait à chaudes larmes en refermant la caisse de son commandant. Que penser d'un chef qui sait inspirer de pareilles affections ? »

« On croit avoir tout dit quand on a accusé Francis Garnier d'ambition. Certes, c'était un ambitieux, mais il avait cette ambition élevée qui fait les grands hommes et les grandes choses, et s'il est un souhait que je forme pour la France, c'est d'avoir à son service beaucoup d'officiers de cette trempe. » (1)

Aussi bien, un simple fait réduit à néant les accusations de cupidité qu'on lance à la mémoire de Francis Garnier. Les Anglais, qui se connaissent en hommes, désiraient l'engager à leur service et lui offraient, au moment de son voyage sur le Yang-tze-Kiang, un magnifique avenir. Accepta-t-il ? Se laissa-t-il entraîner par l'appât de la fortune ? Non certes. Il refusa en ces termes : « Quel malheur que je ne sois pas Anglais. Je serais un homme honcré et puissant. Le guignon veut que je ne puisse me résoudre à n'être plus Français ! » Pouvait-il, en effet, se résoudre, par amour du lucre à

(1) Souvenirs du Tong-King par le docteur Harmand.

n'être plus Français, le héros qui devait mourir pour la France !

Sa mort dans la fatale journée du 21 décembre 1873 n'entraîna pas seulement le deuil national, elle fut la cause de bien des désastres et de bien des hontes. Ce n'est pas que les lieutenants du glorieux défunt aient cessé d'imiter la politique qu'il leur avait léguée. M. Esmez, le second de l'expédition règle tout avec intelligence et avec dévouement. M. Hautefeuille, à Ninh-Binh se signale par une incroyable activité, par un véritable talent d'administrateur. Le docteur Harmand obtient le même succès dans la province de Nam-Dinh; dans la province de Haï-Dzuong, grâce à M. de Trentinian, la position des Français est meilleure encore. L'œuvre de Francis Garnier semble lui survivre. M. Esmez reprend les négociations avec les ambassadeurs de Tu-Duc, le souverain de l'Annam, quatre jours après la mort de son chef et leur impose des conditions de paix honorables, assurant la liberté du commerce sur le Song-Koï.

Mais bientôt, hélas ! les larges projets, les idées patriotiques de Francis Garnier sont anéantis en quelques heures. Le 29 décembre 1873 arrive à Haï-Dzuong, M. Philastre, lieutenant de vaisseau, inspecteur de la justice indigène, administrateur honnête et érudit, mais à qui l'on peut reprocher d'avoir perdu, pendant un long séjour à Hué et après son mariage avec une annamite, la mesure exacte des difficultés de la situation et le sentiment des vrais intérêts de sa patrie. Il ne voit dans la prise d'Hanoï qu'une « odieuse agres-

sion », « un coup de jarnac pour faire passer le gouvernement annamite par les fourches caudines. » A se yeux, Jean Dupuis n'est qu'un forban et qu'un écumeu de mer. Le premier soin du nouvel envoyé est d'évacue les citadelles prises par Francis Garnier ou par se émules : Haïdzuong, Nam-Dinh et Ninh-Binh. La rag au cœur et la honte sur le front, la glorieuse cohort qui a obéi à Garnier, obéit à Philastre. Hanoï même es abandonnée, Dupuis est chassé. Un traité signé le 1 mars 1874 et ratifié par l'assemblée nationale le 4 août 1874, amène la paix entre le camp de Hué et la France. Il semble en apparence donner gain de cause au glorieux mort. Quelques-unes des idées de Garnier sont transformées en clauses : l'Annam reconnaît notre protectorat, assure la liberté du commerce, mais ce traité ne devait être qu'une lettre morte. Francis Garnier qui connaissait les fourberies des mandarins annamites et la duplicité de l'empereur Tu-Duc, n'aurait jamais apposé sa signature au bas d'un traité que la France n'avait conclu qu'après s'être dessaisie de sa conquête. Garnier, maître du Tong-King, n'aurait pas abandonné les esclaves à leurs tyrans qui allaient devenir leurs bourreaux.

L'on sait en effet l'épilogue de l'évacuation ! L'on sait les ruses des Annamites et leur cruauté et la vengeance qu'ils ont tirée des partisans de Garnier ; l'on sait aussi l'honnêteté des représentants français et leurs scrupules à observer la convention de 1874. Aujourd'hui, après bien des tergiversations et des reculs, la question

du Tong-King s'est de nouveau posée comme en 1873, comme au moment où Francis Garnier a pénétré dans le delta du fleuve Rouge. Pour n'avoir pas profité de la conquête qu'il offrait à sa patrie, l'on a été contraint de recommencer son œuvre, de sacrifier de nouveau de l'argent, d'immoler des hommes comme l'amiral Courbet, et de reconquérir peu à peu les citadelles et les villes qu'il avait enlevées comme en courant !

C'est là, dans ses grandes lignes, l'œuvre géographique, littéraire, politique et militaire de Francis Garnier. Quand on repasse dans son ensemble les événements de sa vie, l'on ne peut s'empêcher d'exprimer son admiration en présence de tant d'actes remarquables et souvent sublimes, de tant d'idées, de tant de conceptions grandioses, d'une telle dépense d'activité et de talent, accumulés et condensés dans le court espace de trente-quatre années ! Plus l'homme a succombé jeune, et plus l'étonnement s'impose à quiconque étudie et contemple son œuvre ! Est-il beaucoup d'existences aussi bien et aussi noblement remplies ? Ce sont d'abord au collège des succès retentissants, puis, au sortir de l'école navale, dans la période de l'adolescence, des actes de courage et de dévouement, qui, pour n'être point rares dans notre marine, n'en sont pas moins dignes d'éloges. Quand arrive l'âge mûr, le caractère énergique de l'homme s'accuse avec fermeté. A Cholen, dans sa courte administration, Garnier se signale par d'admirables qualités d'organisateur. Mais bientôt, emporté par un fougueux élan vers la science et vers l'in-

connu, il révèle au monde par l'expédition du Mékong, les secrets de l'Indo-Chine centrale ! Aux découvertes succèdent les travaux littéraires. L'explorateur fait place à l'artiste qui sait ciseler des pages charmantes. Mais les intérêts du commerce arrachent aux lettres Garnier qui s'enfonce au cœur de la Chine. Enfin sur un ordre de ses chefs, devenu soudainement hardi capitaine, habile politique et grand colonisateur, il tombe en héros sur la terre du Tong-King qu'il a conquise à la France !

Que de variétés dans tous ces actes et dans tous ces exploits, mais aussi quelle lumineuse unité les éclaire et les domine ! Un seul désir, une seule idée, une seule passion préside à l'ensemble comme au détail d'une telle existence : Francis Garnier, géographe, explorateur, écrivain, commerçant, économiste, conquérant, pacificateur, a toujours, sans connaître ni obstacle ni découragement, voulu, poursuivi et obtenu le triomphe de l'influence française dans la péninsule Indo-Chinoise : « Voilà dix ans, écrivait-il, le 20 septembre 1873, à M. Levasseur, que je suis attelé à cette idée de l'Indo-Chine française. » C'est pour cette idée qu'il a lutté et succombé ! C'est par cette idée que ce précurseur et ce vaillant a conquis une durable renommée !

APPENDICE

NOTES SUR UN PROJET DE COMMERCE DE SOIE AVEC LE SETCHOUEN (1)

Malgré le développement considérable qu'a pris le commerce de la Chine avec l'Europe pendant les dix dernières années, on peut dire que les relations de cet immense empire avec l'Occident sont encore à l'état embryonnaire. Elles restent aujourd'hui circonscrites à une faible partie des côtes et ne s'adressent qu'à une infinie portion de cette agglomération de 450 millions d'hommes; l'intérieur même de la contrée demeure absolument étranger à un commerce qui serait pourtant si avantageux à tous et ignore jusqu'à l'existence des bénéfices et des ressources qu'elle pourrait en retirer.

Cet état de choses va tendre à disparaître: les nouvelles concessions commerciales faites aux gouvernements Européens par le gouvernement Chinois, les besoins toujours croissants de l'industrie qui font appel chaque jour à une plus grande quantité de matière première et en même temps à un plus grand nombre de consommateurs vont hâter la mise en communion plus complète de cette énorme population chinoise avec le reste du monde. Il est certain que les premiers efforts tentés dans ce sens peuvent avoir les résultats les plus considérables.

Le côté de cette importante question qui intéresse le plus l'industrie française est sans contredit la production *séricicole* de la Chine. Ce serait une grave erreur que de croire que le prix de cette riche matière première a suivi

(1) La notice sur la soie peut être d'un moindre intérêt pour le public mais il convient de la publier, d'abord parce qu'elle est entièrement originale et de plus parce que les renseignements sont encore exacts et qu'ils peuvent être consultés avec fruit par les spécialistes, et être d'un aide considérable à quiconque a l'intention d'aller dans le pays et d'y commercer.

à l'intérieur du pays la marche ascendante que la maladie du ver à soie a produite sur le marché Européen.

L'exportation n'influaît que peu ou point sur les cours des provinces non maritimes et on pourrait y trouver encore à acheter les mêmes soies, qui, il y a vingt-cinq ans se vendaient en France avec un bénéfice de 30 à 40 fr. le kilogramme et qui y valent aujourd'hui 70.

La défiance que les Européens ont inspirée à l'origine aux producteurs Chinois, et les faits coupables qui ne sont venus que trop souvent la justifier ont placé depuis quelques temps à Shanghai les négociants anglais et français complètement sous la dépendance des négociants indigènes dont l'interposition entre le petit cultivateur et l'exportateur étranger est devenue absolument nécessaire. Ces intermédiaires, commerçants habiles comme tous les Chinois mesurent aux côtes des marchés de Lyon et de Londres qu'ils connaissent parfaitement, les bénéfices des Européens, mais leur sphère d'action se trouve limitée aux provinces maritimes du Tche-Kiang et du Kan-Son et ils sont loin de faire appel, pour les besoins de l'exportation, à la production séricicole beaucoup plus considérable des provinces intérieures du Hon-Quang et du Setchouen. Quelque étrange que puisse paraître ce fait, il est parfaitement constant et facile à prouver par le témoignage des Chinois eux-mêmes que le prix des soies dans cette dernière province par exemple est resté de 25 à 26 francs le kilogramme (1) et que cette marchandise malgré son abondance sur les lieux mêmes ne parvient qu'occasionnellement et en quantité insignifiante sur le marché de Shanghai où elle vaut un prix double. Les principales causes de cet état de choses anormal où sont d'abord les difficultés et la lenteur des communications pour des distances aussi considérables. Un courant commercial établi depuis des siècles ne se détourne point facilement et *l'esprit de routine joint à la défiance qu'inspirent les*

(1) D'une manière précise 2 taels ou 15 fr. 50 la livre chinoise qui est de 600 grammes.

étrangers rend très pénible l'abandon des anciens errements. Les négociants Chinois de la côte ont tout fait pour dissimuler les bénéfices énormes qu'ils réalisent dans leurs rapports avec les Européens afin d'en conserver le monopole et n'ont pas peu contribué à faire échouer les quelques tentatives faites par ces derniers pour s'aboucher directement avec les négociants de l'intérieur. Ceux-ci mis en défiance à la fois vis-à-vis de leurs compatriotes de Shanghai et des commerçants étrangers, ont préféré continuer à alimenter l'énorme consommation chinoise des provinces du Nord aux anciens prix de vente, que de risquer des opérations nouvelles dont les bénéfices tour à tour affirmés et niés leur semblaient au moins sujets à beaucoup trop de risques.

Enfin l'arbitraire administratif des vice-rois provinciaux les lignes de douanes placées par eux à l'entrée et à la sortie de chaque province, leurs vues en général étroites et que domine presque toujours ce sophisme : que tout ce qui sort d'un pays l'appauvrit, ont contribué encore à maintenir cette disproportion de prix entre les soies de la côte et les soies de l'intérieur et à limiter l'exportation pour la France et l'Angleterre à un nombre de balles insuffisantes aujourd'hui pour les besoins de l'industrie Européenne.

Il serait donc de la plus haute importance pour le commerce Français d'entrer en relation directe avec les marchés de soie de l'intérieur de la Chine. Il s'affranchirait ainsi de la tutelle onéreuse des compradors chinois de Shanghai, agrandirait dans une énorme proportion sa sphère d'action et ses bénéfices ; il assurerait à l'industrie séricicole nationale un approvisionnement presque illimité de matières premières. Que l'on songe en effet, à ce que doit être une production séricicole qui suffit à habiller 450 millions d'hommes et aux éléments du bon marché que le climat et la main d'œuvre assurent à cette production et on s'expliquera facilement que la quantité de soie que retire l'Europe de la Chine soit insuffisante pour élever le prix de ce textile en Chine même. Il en est de même

du reste pour le thé dont le prix n'a pas encore varié d'une sapèque dans tout le céleste empire. Pour ces deux matières premières le nombre de consommateurs indigènes est resté vis-à-vis des consommateurs étrangers dans la proportion de cent à un. Le jour où les Chinois auront compris tous les bénéfices qu'ils peuvent retirer à nous vendre leur soie, ils cesseront de s'en vêtir au moins d'une manière aussi générale et achèteront en retour à l'Europe ses cotonnades, qu'ils ne peuvent manufacturer à un aussi bas prix.

La ville la plus importante du Setchouen Tchong-Kin-Fou est en même temps le marché principal de toute la province (1) dont la production est très considérable. C'est là que viennent s'entreposer les soies de Tchong-Kin, de Kia-Ting de Song-Fou etc. Tchong-Kin est bâtie sur la rive gauche du fleuve Bleu à deux mille deux cents kilomètres de Shanghai en suivant le cours de cette immense artère fluviale. Les navires à vapeur qui font le transport du thé remontent le fleuve jusqu'à Han-Kéou c'est-à-dire jusqu'à mi-chemin de Tchong-Kin. On peut immédiatement prolonger cette navigation jusqu'à I-Tchang-Fou à 550 kilomètres de Tchong-Kin. Là se trouvent des obstacles que des travaux peu considérables suffiraient à faire disparaître. Le fleuve Bleu serait alors navigable non-seulement jusqu'à Tchong-Kin, mais encore six cents kilomètres au delà c'est-à-dire jusqu'à 2,800 kilomètres de son embouchure. En ne considérant que l'état actuel des choses, c'est-à-dire la navigation à vapeur établie de Han-Kéou à Shanghai et le batelage pour le reste du trajet, les frais de transport de Tchong-Kin au littoral élèveraient à peine de deux à trois francs par kilogramme le prix de revient des soies y compris les droits réguliers des douanes perçus à la sortie du Setchouen. On voit de quel prix seraient des relations commerciales qui permettraient aux négociants Français d'aller puiser directement dans cet énorme stock de soies grèges à 15 fr. 50 les 600 grammes que possède la ville de Tchong-Kin-Fou.

(1) Population 40.000.000 d'âmes.

Ce sont ces relations commerciales que je me propose de chercher à établir. Ayant parcouru toute la vallée du fleuve Bleu avec une mission officielle du gouvernement Français, je me suis trouvé dans des conditions exceptionnelles pour étudier cette question sur toutes ses faces et pour poser d'hors et déjà des jalons qui en facilitent la solution. Familiarisé d'ailleurs par huit années de séjour avec la langue et l'écriture chinoise, ayant de nombreux points d'appui et de sérieuses relations dans la contrée, je me trouve dans les meilleures conditions possibles pour lier directement dans le cœur même du pays des soies, des affaires suivies et importantes. Enfin, je suis assuré du concours de l'une des quatre grandes maisons qui, à Tchong-Kin, sont en possession depuis plusieurs générations du commerce des soies. Ce concours est d'autant plus précieux qu'il permettra de dissimuler complètement la part que les Européens pourront prendre à ce commerce. Les préventions du commerce indigène et des populations elles-mêmes contre les étrangers sont encore si fortes et, je le répète, elles ont été si souvent justifiées et motivées, que rien n'est plus indispensable à un début de ce genre que l'intervention discrète d'une maison Chinoise, dont les agents, habitués dès leur enfance à cette besogne, parcourent chaque année les campagnes en achetant d'avance les récoltes à des cours qui restent absolument étrangers aux variations des marchés Européens et ne subissent que celles presque toujours insignifiantes, qui proviennent de l'appréciation de la récolte elle-même. Ces agents, munis des échantillons plus particulièrement demandés par la fabrication française, rencontreront même sur ce terrain une moindre concurrence de la part des trois autres maisons de Tchong-Kin, parce que les qualités réputées les meilleures pour cette fabrication ne sont pas tout à fait celles dont les Chinois font le plus de cas.

Cette maison demanderait en retour une part plus forte dans les bénéfices de vente que celle qui résulte pour elle de l'exportation ordinaire, ou le monopole de l'entrepôt

et de la vente des marchandises Européennes, cotonnades, objets de quincaillerie et de mercerie etc, dont, sur sa désignation, on l'approvisionnerait en échange de ses expéditions de soie.

Il y a donc là dans l'avenir, double commerce, double source de bénéfices ; et de loyales et sérieuses transactions créeraient sans doute bien vite ce courant d'échange dont je parlais en commençant et dont les résultats seraient si avantageux pour les deux pays. Enfin l'étude plus complète de la question de navigation, dont je suis le seul aujourd'hui à posséder les éléments scientifiques, permettrait bien vite, en supprimant le batelage pendant une notable partie, si ce n'est pendant la totalité du trajet, de diminuer les frais de transports de Tchong-Kin à Shanghai, les risques d'avaries par l'eau et d'augmenter la confiance des expéditeurs que les naufrages fréquents sur le fleuve Bleu effraient et découragent. L'influence légitime que ma position et mes précédents voyages me donnent auprès des autorités consulaires et des autorités chinoises éviterait en outre ces tracasseries et ces exactions que celles-ci ne se font point faute d'exercer sur les commerçants et ferait rechercher vivement par les producteurs indigènes des relations loyales, sûres et protectrices.

Mon intention, est de me hâter ; car la position que je veux prendre est trop avantageuse pour que des tentatives ne soient bientôt faites dans ce sens et les renseignements fournis par le voyage d'exploration dont j'ai dirigé les dernières parties se sont assez répandues pour éclairer et diriger ces tentatives. Si la fabrication séricicole du midi de la France était disposée à entrer hardiment dans cette voie et à s'adresser sans intermédiaires aux producteurs Chinois, l'opération aurait encore plus grande chance de réussite, puisque les achats de matière première seraient faits dans un but déterminé avec un placement assuré à l'avance.

. F. G.

TABLE DES CHAPITRES

	pages
Avant-Propos.....	5

CHAPITRE I

Rôle de la France dans les explorations contemporaines. — Rôle particulier de Francis Garnier. — Sa jeunesse. — Le collège. — L'École navale. — Les débuts.....	8
---	---

CHAPITRE II

Coup-d'œil sur l'Indo-Chine. — Francis Garnier et la pre- mière expédition de Cochinchine. — Son administration à Cholon. — Ses premières publications. — Il provoque l'ex- ploration du Mékong.....	42
---	----

CHAPITRE III

Les ruines d'Angkor, le Laos Siamois, le Laos Birman.....	95
---	----

CHAPITRE IV

Le Yun-Nan. — Francis Garnier explore le royaume de Ta- Ly. — Mort de Doudart de la Grée. — Francis Garnier ra- mène la commission par le Yang-Tse-Kiang. — Retour à Saïgon.....	131
---	-----

CHAPITRE V

Honneurs rendus à Francis Garnier -- en France -- en An- gleterre -- en Belgique. — Son mariage. — Son désir de quitter la marine. — Caractère de Garnier.....	153
--	-----

CHAPITRE VI

Le siège de Paris. — Impressions de Garnier. — Francis Garnier publie le voyage en Indo-Chine. — Garnier écrivain	pages 170
---	--------------

CHAPITRE VII

De Paris au Tibet.....	191
------------------------	-----

CHAPITRE VIII

La question du Tong-King. — Rôle précis de Francis Garnier. — Instructions qu'il reçoit. — Négociations inutiles. — Prise de la citadelle de Hanoï — Les lieutenants de Garnier : M. Balny d'Avricourt, M. de Hautefeuille : leurs exploits. — Prise de Nam-Dinh par Francis Garnier. — Organisation de la conquête	213
---	-----

CHAPITRE IX

Ambassade annamite. — La journée du 21 décembre 1873. Mort de Francis Garnier. — Jugement sur l'homme et sur l'œuvre. — Conclusion	261
--	-----

APPENDICE

Notes sur le commerce des soies au Setchouen.....	273
---	-----

